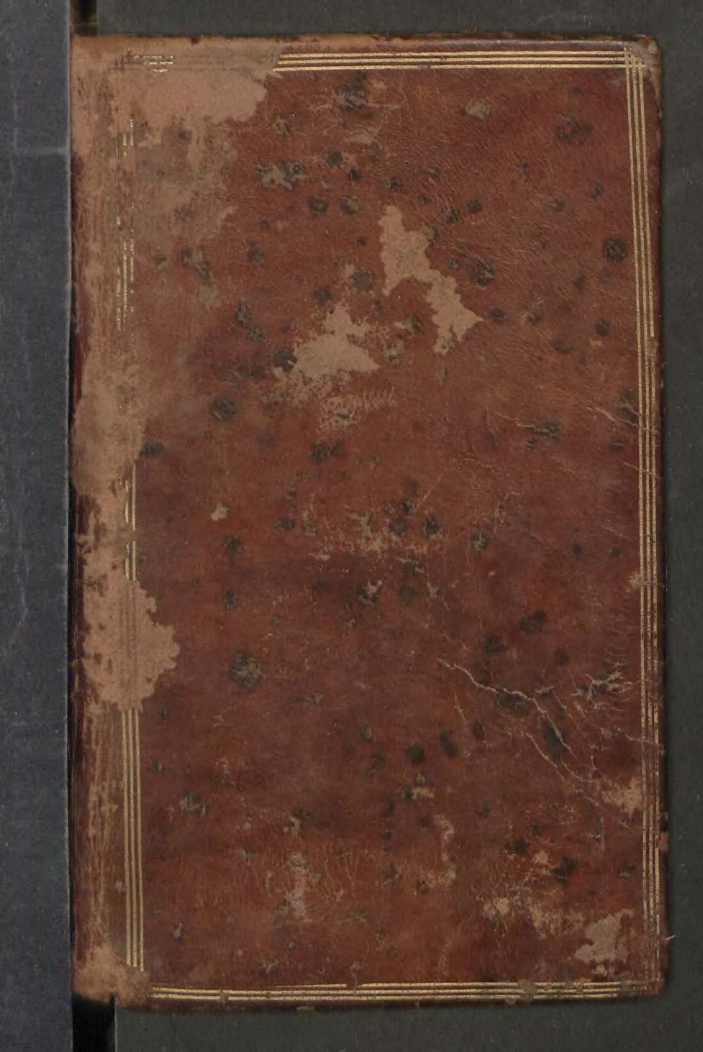
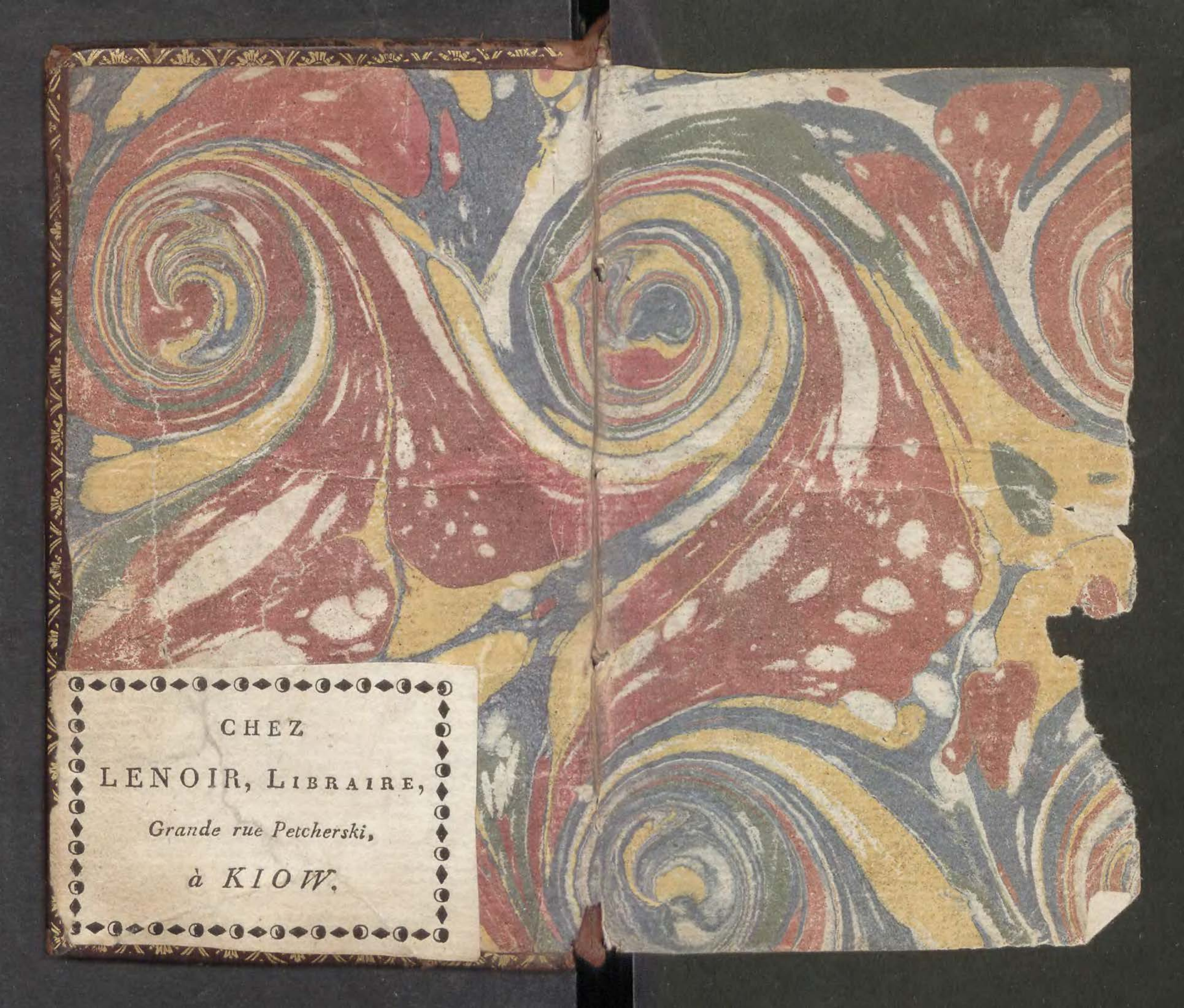



CHEZ
LENOIR, LIBRAIRE,
Grande rue Petcherski,
à KIOW.

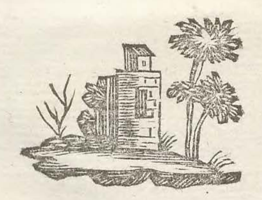
10

DIALOGUES.

TOME PREMIER.

ROUSSEAU,
JUGE
DE JEAN-JACQUES.
DIALOGUES.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M DCC. LXXXII.



AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
DU PREMIER DIALOGUE (1).

CET ouvrage me fut confié par ſon Auteur dans le mois d'Avril 1776, avec des conditions que je me ſuis fait un devoir ſacré de remplir.

J'ai cru un moment que ce ſeroit ici la place d'examiner l'effet que le traitement que l'Auteur reçut de ſon ſiecle devoit néceſſairement produire ſur une ame auſſi ſenſible que la ſienne (2) :

(1) L'Éditeur de ce Dialogue eſt Monſieur Brooke Boothby, qui le fit imprimer à Londres en 1780, & qui en dépoſa enſuite l'original dans le BRITISH MUSEUM.

(2) L'hiſtoire des perſécutions excitées contre M. Rouſſeau par les Eccléſiaſtiques à

mais après avoir fait quelques progrès dans ce travail, une considération que je n'avois pas prévue, m'obligea à

Geneve, à Motiers, à Berne, à Paris, est entre les mains de tout le monde ; mais j'ai trouvé bien des personnes, sur-tout en Angleterre, où les livres de M. Rousseau sont plus connus que ceux de ses adversaires, qui ont ignoré avec quelle cruauté sa réputation a été déchirée. Pour leur information, je veux bien citer ici deux passages, pris au hasard dans la quantité prodigieuse de libelles que les Théologiens, les Musiciens, les Partisans du despotisme, les Auteurs, les Dévots, & sur-tout les Philosophes de l'Ecole Moderne n'ont pas cessé de vomir contre lui depuis plus de seize ans. Le premier est pris d'une brochure anonyme, qui a pour titre *Sentence des Citoyens*, imprimée à Geneve en 1763.

» Est-ce un Savant qui dispute contre les » Savans ! non : c'est l'Auteur d'un opéra, » & de deux comédies sifflées. Est-ce un » homme de bien qui, trompé par un faux » zele, fait des reproches indiscrets à des » hommes vertueux ? Nous avouons avec » douleur, & en rougissant, que c'est un » homme qui porte encore les marques fu» nestes de ses débauches, & qui, déguisé

l'abandonner : forcé de citer des faits & d'entrer dans des détails, je voyois que je ne pouvois éviter d'y mettre

» en Saltimbanque, traîne avec lui de village » en village, & de montagne en montagne, » la malheureuse dont il fit mourir la mere, » & dont il a exposé les enfans à la porte » d'un hôpital, en rejettant les soins qu'une » personne charitable vouloit avoir d'eux, » & en abjurant tous les sentimens de la » nature, comme il avoit dépouillé ceux » de l'honneur & de la Religion ».

A ce passage Rousseau a répondu de la maniere suivante.

» Je veux faire, avec simplicité, la décla» ration que semble exiger de moi cet arti» cle. Jamais aucune maladie de celles dont » parle ici l'Auteur, ni petite, ni grande, » n'a souillé mon corps. Celle dont je suis » affligé, n'y a pas le moindre rapport : elle » est née avec moi, comme le savent les » personnes encore vivantes qui ont pris soin » de mon enfance. Cette maladie est connue » de MM. Malouin, Morand, Thierry, » Daran, & du frere Côme. S'il s'y trouve la » moindre marque de débauche, je les prie » de me confondre, & de me faire honte de » ma devise. La personne sage & générale» ment estimée, qui me soigne dans mes

un air d'apologie ; & le rôle d'apologiste est trop au-dessous des sentimens de vénération que M. Rousseau m'a

» maux & me console dans mes afflictions, » n'est malheureuse, que parce qu'elle partage le sort d'un homme fort malheureux ; » sa mere est actuellement pleine de vie & » en bonne santé malgré sa vieillesse. Je n'ai » jamais exposé, ni fait exposer aucun enfant à la porte d'aucun hôpital, ni ailleurs. » Une personne qui auroit eu la charité » dont on parle, auroit eu celle d'en garder » le secret ; & chacun sent que ce n'est pas » de Geneve, où je n'ai point vécu, & d'où » tant d'animosité se répand contre moi qu'on » doit attendre des informations fidelles sur » ma conduite. Je n'ajouterai rien sur ce » passage, sinon qu'au meurtre près, j'aime» rois mieux avoir fait ce dont son Auteur » m'accuse, que d'en avoir écrit un pareil ».

L'autre se trouve dans une espece de *Vie de Séneque*, imprimée à Paris depuis la mort de M. Rousseau ; dans laquelle l'Auteur anonyme, avec un zele digne de son école, sous prétexte de défendre la mémoire d'un homme mort depuis 1500 ans, se permet de noircir impitoyablement celle d'un contemporain. Cet Ecrivain parle d'un *Suilius*, qu'il qualifie de *Délateur par état ;* puis il ajoute cette note.

inspirés, pour que j'aie voulu paroître m'en charger un seul instant. Au reste, l'ouvrage est assez fortement frappé pour pouvoir se passer de commentaire. Les gens sensibles & vertueux, *les habitans du monde idéal*,

» Si, par une bizarrerie qui n'est pas sans » exemple, il paroissoit jamais un ouvrage » où d'honnêtes gens fussent impitoyable» ment déchirés par un artificieux scélérat, » qui pour donner quelque vraisemblance à » ses injustes & cruelles imputations, se » peindroit lui-même de couleurs odieuses, » anticipez sur le moment & demandez-vous » à vous-même : si un impudent, un Car» dan, qui s'avoueroit coupable de mille » méchancetés, seroit un garant bien digne » de foi ; ce que la calomnie auroit dû lui » coûter, & ce qu'un forfait de plus ou de » moins ajouteroit à la turpitude secrete » d'une vie cachée pendant plus de cinquante » ans sous le masque le plus épais de l'hypo» crisie. Jettez loin de vous son infâme li» belle, & craignez que, séduit par une » éloquence perfide, & entraîné par les ex» clamations aussi puériles qu'insensées de » ses enthousiastes, vous ne finissiez par de» venir ses complices. Détestez l'ingrat qui

reconnoîtront à l'inſtant leur compatriote, *qui parle ſi bien la langue du pays ;* ils pleureront ſur les angoiſſes d'une grande & belle ame, réduite à l'état affreux d'où elle devoit voir toute la terre ſe liguer contre ſon repos & ſon honneur ; & ils commenceront la vengeance qui attend ſes

» dit du mal de ſes bienfaiteurs ; déteſtez
» l'homme atroce qui ne balance pas à noircir ſes anciens amis, déteſtez le lâche qui
» laiſſe ſur ſa tombe la révélation des ſecrets
» qui lui ont été confiés, ou qu'il a ſurpris
» de ſon vivant. Pour moi, je jure que mes
» yeux ne ſeroient jamais ſouillés de la lecture de ſon ouvrage ; je proteſte que je
» préférerois ſes invectives à ſon éloge ».

Eſſai ſur la Vie de Séneque, p. 128.

Qui peut lire ces deux paſſages, écrits à la diſtance de ſeize ans l'un de l'autre, dont tout l'intervalle a été rempli de pareilles horreurs, ſans féliciter leur objet infortuné, d'avoir enfin trouvé le ſeul aſyle où il ſera également à l'abri de la rage, du fanatiſme & des traits empoiſonnés de l'envie !

lâches perſécuteurs dans le mépris & l'exécration de toute la poſtérité.

Je dois avertir tous ceux à qui le nom célebre de l'Auteur pourroit faire chercher de l'amuſement dans ces feuilles, qu'ils n'y trouveront rien, ni pour flatter leur goût, ni pour ſatisfaire à leur curioſité. Le froid Philoſophe daignera peut-être y voir un morceau intéreſſant pour ſervir à l'hiſtoire de l'eſprit humain.

S'il eſt une plume capable de peindre les mœurs les plus ſimples & les plus ſublimes, une bienveillance qui partageoit toutes les miſeres du genre humain, un courage toujours prêt à ſe ſacrifier pour la cauſe de la vérité, & ſur-tout ces aſpirations continuelles après la plus haute vertu, trop élevée

peut-être pour que notre foiblesse puisse y atteindre, mais qui tiennent celui qui les ressent dans une assiette bien au-dessus de celle des ames ordinaires, — que cette plume écrive la Vie de JEAN-JACQUES ROUSSEAU (1).

(1) Socrate vivoit dans un siecle où ses préceptes & son exemple lui attirerent une foule de disciples, & c'est à quelques-uns d'entr'eux que nous devons tout ce que nous savons de cet homme admirable. Rousseau a été seul dans le sien; mais ses livres nous restent, & ceux qui savent les lire n'ont pas besoin d'autre histoire, ni de sa vie, ni de ses mœurs.

TABLE DES MATIERES.

Qui que vous ſoyez que le Ciel a fait l'arbitre de cet Ecrit, quelque uſage que vous ayez réſolu d'en faire, & quelque opinion que vous ayez de l'Auteur, cet Auteur infortuné vous conjure par vos entrailles humaines, & par les angoiſſes qu'il a ſouffertes en l'écrivant, de n'en diſpoſer qu'après l'avoir lu tout entier. Songez que cette grace que vous demande un cœur briſé de douleur, eſt un devoir d'équité que le Ciel vous impoſe.

DU SUJET ET DE LA FORME DE CET ÉCRIT.

J'ai ſouvent dit que ſi l'on m'eût donné d'un autre homme les idées qu'on a données de moi à mes contemporains, je ne me ſerois pas conduit avec lui comme ils font avec moi. Cette aſſertion a laiſſé tout le monde fort indifférent ſur ce point, & je n'ai vu chez perſonne la moindre curioſité de ſavoir en quoi ma conduite eût différé de celle des autres, & quelles euſſent été mes raiſons. J'ai conclu de-là que le public, parfaitement ſûr de l'impoſſibilité d'en uſer plus juſtement, ni plus honnêtement qu'il ne fait à mon égard, l'étoit par conſéquent que dans ma ſuppoſition j'aurois eu tort de ne pas l'imiter. J'ai cru même appercevoir dans ſa confiance une hauteur dédaigneuſe qui ne pouvoit venir que d'une grande opinion de la vertu de ſes guides & de la ſienne dans cette affaire. Tout cela, couvert pour moi d'un myſtere impéné-

trable, ne pouvant s'accorder avec mes raisons, m'a engagé à les dire pour les soumettre aux réponses de quiconque auroit la charité de me détromper : car mon erreur, si elle existe, n'est pas ici sans conséquence : elle me force à mal penser de tous ceux qui m'entourent ; & comme rien n'est plus éloigné de ma volonté que d'être injuste & ingrat envers eux, ceux qui me désabuseroient, en me ramenant à de meilleurs jugemens, substitueroient dans mon cœur la gratitude à l'indignation, & me rendroient sensible & reconnoissant en me montrant mon devoir à l'être : ce n'est pas-là, cependant, le seul motif qui m'ait mis la plume à la main. Un autre encore plus fort & non moins légitime se fera sentir dans cet écrit. Mais je proteste qu'il n'entre plus dans ces motifs l'espoir, ni presque le desir d'obtenir enfin de ceux qui m'ont jugé la justice qu'ils me refusent, & qu'ils sont bien déterminés à me refuser toujours.

En voulant exécuter cette entreprise, je me suis vu dans un bien singulier embarras. Ce n'étoit pas de trouver des raisons en faveur de

de mon sentiment, c'étoit d'en imaginer de contraires ; c'étoit d'établir sur quelque apparence d'équité des procédés où je n'en appercevois aucune. Voyant cependant tout Paris, toute la France, toute l'Europe se conduire à mon égard avec la plus grande confiance sur des maximes si nouvelles, si peu concevables pour moi, je ne pouvois supposer que cet accord unanime n'eût aucun fondement raisonnable ou du moins apparent, & que toute une génération s'accordât à vouloir éteindre à plaisir toutes les lumieres naturelles, violer toutes les loix de la justice, toutes les regles du bon sens, sans objet, sans profit, sans prétexte, uniquement pour satisfaire une fantaisie dont je ne pouvois pas même appercevoir le but & l'occasion. Le silence profond, universel, non moins inconcevable que le mystere qu'il couvre, mystere que depuis quinze ans on me cache avec un succès qui tient du prodige ; ce silence effrayant & terrible ne m'a pas laissé saisir la moindre idée qui pût m'éclairer sur ces étranges dispositions. Livré pour toute lumiere à mes conjectures, je n'en ai su former aucune qui pût expliquer ce qui m'arrive de maniere à pou-

voir croire avoir démêlé la vérité. Quand de forts indices m'ont fait penser quelquefois avoir découvert avec le fond de l'intrigue son objet & ses auteurs, les absurdités sans nombre que j'ai vu naître de ces suppositions m'ont bientôt contraint de les abandonner, & toutes celles que mon imagination s'est tourmentée à leur substituer n'ont pas mieux soutenu le moindre examen.

Cependant pour ne pas combattre une chimere, pour ne pas outrager toute une génération, il falloit bien supposer des raisons dans le parti approuvé & suivi par tout le monde. Je n'ai rien épargné pour en chercher, pour en imaginer de propres à séduire la multitude ; & si je n'ai rien trouvé qui dût avoir produit cet effet, le Ciel m'est témoin que ce n'est faute ni de volonté ni d'efforts, & que j'ai rassemblé soigneusement toutes les idées que mon entendement m'a pu fournir pour cela. Tous mes soins n'aboutissant à rien qui pût me satisfaire, j'ai pris le seul parti qui me restoit à prendre pour m'expliquer : c'étoit, ne pouvant raisonner sur des motifs particuliers qui m'étoient inconnus

& incompréhensibles, de raisonner sur une hypothese générale qui pût tous les rassembler : c'étoit entre toutes les suppositions possibles de choisir la pire pour moi, la meilleure pour mes adversaires, & dans cette position, ajustée autant qu'il m'étoit possible aux manœuvres dont je me suis vu l'objet, aux allures que j'ai entrevues, aux propos mystérieux que j'ai pu saisir çà & là, d'examiner quelle conduite de leur part eût été la plus raisonnable & la plus juste. Epuiser tout ce qui se pouvoit dire en leur faveur, étoit le seul moyen que j'eusse de trouver ce qu'ils disent en effet, & c'est ce que j'ai tâché de faire, en mettant de leur côté tout ce que j'y ai pu mettre de motifs plausibles & d'argumens spécieux, & cumulant contre moi toutes les charges imaginables. Malgré tout cela, j'ai souvent rougi, je l'avoue, des raisons que j'étois forcé de leur prêter. Si j'en avois trouvé de meilleures, je les aurois employées de tout mon cœur & de toute ma force, & cela avec d'autant moins de peine qu'il me paroît certain qu'aucune n'auroit pu tenir contre mes réponses ; parce que celles-ci dérivent immédiatement des premiers prin-

cipes de la justice, des premiers élémens du bon sens, & qu'elles sont applicables à tous les cas possibles d'une situation pareille à celle où je suis.

La forme du dialogue m'ayant paru la plus propre à discuter le pour & le contre, je l'ai choisie pour cette raison. J'ai pris la liberté de reprendre dans ces entretiens mon nom de famille que le public a jugé à propos de m'ôter, & je me suis désigné en tiers à son exemple par celui de baptême auquel il lui a plu de me réduire. En prenant un François pour mon autre interlocuteur, je n'ai rien fait que d'honnête & d'obligeant pour le nom qu'il porte, puisque je me suis abstenu de le rendre complice d'une conduite que je désapprouve, & je n'aurois rien fait d'injuste en lui donnant ici le personnage que toute sa nation s'empresse de faire à mon égard.

J'ai même eu l'attention de le ramener à des sentimens plus raisonnables que je n'en ai trouvé dans aucun de ses compatriotes, & celui que j'ai mis en scene est tel, qu'il seroit aussi heureux pour moi qu'honorable à son

pays qu'il s'y en trouvât beaucoup qui l'imitassent. Que si quelquefois je l'engage en des raisons absurdes, je proteste de rechef en sincérité de cœur que c'est toujours malgré moi, & je crois pouvoir défier toute la France d'en trouver de plus solides pour autoriser les singulieres pratiques dont je suis l'objet, & dont elle paroît se glorifier si fort.

Ce que j'avois à dire étoit si clair, & j'en étois si pénétré, que je ne puis assez m'étonner des longueurs, des redites, du verbiage & du désordre de cet écrit. Ce qui l'eût rendu vif & véhément sous la plume d'un autre, est précisément ce qui l'a rendu tiede & languissant sous la mienne. C'étoit de moi qu'il s'agissoit, & je n'ai plus trouvé pour mon propre intérêt ce zele & cette vigueur de courage qui ne peut exalter une ame généreuse que pour la cause d'autrui. Le rôle humiliant de ma propre défense est trop au-dessous de moi, trop peu digne des sentimens qui m'animent pour que j'aime à m'en charger. Ce n'est pas non plus, on le sentira bientôt, celui que j'ai voulu rem-

plir ici. Mais je ne pouvois examiner la conduite du public à mon égard, ſans me contempler moi-même dans la poſition du monde la plus déplorable & la plus cruelle. Il falloit m'occuper d'idées triſtes & déchirantes, de ſouvenirs amers & révoltans, de ſentimens les moins faits pour mon cœur; & c'eſt en cet état de douleur & de détreſſe qu'il a fallu me remettre, chaque fois que quelque nouvel outrage forçant ma répugnance, m'a fait faire un nouvel effort pour reprendre cet écrit ſi ſouvent abandonné. Ne pouvant ſouffrir la continuité d'une occupation ſi douloureuſe, je ne m'y ſuis livré que durant des momens très-courts, écrivant chaque idée quand elle me venoit; & m'en tenant là; écrivant dix fois la même quand elle m'eſt venue dix fois, ſans me rappeler jamais ce que j'avois précédemment écrit, & ne m'en appercevant qu'à la lecture du tout, trop tard pour pouvoir rien corriger, comme je le dirai tout-à-l'heure. La colere anime quelquefois le talent, mais le dégoût & le ſerrement de cœur l'étouffent; & l'on ſentira mieux, après m'avoir lu,

que c'étoient là les diſpoſitions conſtantes où j'ai dû me trouver durant ce pénible travail.

Une autre difficulté me l'a rendu fatigant; c'étoit, forcé de parler de moi ſans ceſſe, d'en parler avec juſtice & vérité, ſans louange & ſans dépreſſion. Cela n'eſt pas difficile à un homme à qui le public rend l'honneur qui lui eſt dû : il eſt par-là diſpenſé d'en prendre le ſoin lui-même. Il peut également & ſe taire ſans s'avilir, & s'attribuer avec franchiſe les qualités que tout le monde reconnoît en lui. Mais celui qui ſe ſent digne d'honneur & d'eſtime, & que le public défigure & diffame à plaiſir, de quel ton ſe rendra-t-il ſeul la juſtice qui lui eſt due? Doit-il ſe parler de lui-même avec des éloges mérités, mais généralement démentis? Doit-il ſe vanter des qualités qu'il ſent en lui, mais que tout le monde refuſe d'y voir? Il y auroit moins d'orgueil que de baſſeſſe à proſtituer ainſi la vérité. Se louer alors, même avec la plus rigoureuſe juſtice, feroit plutôt ſe dégrader que s'honorer; & ce ſeroit bien mal connoître les hommes que de

croire les ramener d'une erreur dans laquelle ils se complaisent, par de telles protestations. Un silence fier & dédaigneux est en pareil cas plus à sa place, & eût été bien plus de mon goût : mais il n'auroit pas rempli mon objet, & pour le remplir il falloit nécessairement que je disse de quel œil, si j'étois un autre, je verrois un homme tel que je suis. J'ai tâché de m'acquitter équitablement & impartialement d'un si difficile devoir, sans insulter à l'incroyable aveuglement du public, sans me vanter fiérement des vertus qu'il me refuse, sans m'accuser non plus des vices que je n'ai pas, & dont il lui plaît de me charger, mais en expliquant simplement ce que j'aurois déduit d'une constitution semblable à la mienne, étudiée avec soin dans un autre homme. Que si l'on trouve dans mes descriptions, de la retenue & de la modération, qu'on n'aille pas m'en faire un mérite. Je déclare qu'il ne m'a manqué qu'un peu plus de modestie pour parler de moi beaucoup plus honorablement.

Voyant l'excessive longueur de ces Dialo-

gues, j'ai tenté plusieurs fois de les élaguer, d'en ôter les fréquentes répétitions, d'y mettre un peu d'ordre & de suite ; jamais je n'ai pu soutenir ce nouveau tourment. Le vif sentiment de mes malheurs, ranimé par cette lecture, étouffe toute l'attention qu'elle exige. Il m'est impossible de rien retenir, de rapprocher deux phrases, & de comparer deux idées. Tandis que je force mes yeux à suivre les lignes, mon cœur serré gémit & soupire. Après de fréquens & vains efforts je renonce à ce travail dont je me sens incapable ; & faute de pouvoir faire mieux, je me borne à transcrire ces informes essais que je suis hors d'état de corriger. Si tels qu'ils sont, l'entreprise en étoit encore à faire, je ne la ferois pas quand tous les biens de l'univers y seroient attachés ; je suis même forcé d'abandonner des multitudes d'idées meilleures & mieux rendues que ce qui tient ici leur place, & que j'avois jettées sur des papiers détachés dans l'espoir de les encadrer aisément ; mais l'abattement m'a gagné au point de me rendre même impossible ce léger travail. Après tout, j'ai dit à-peu-près ce que j'avois à dire : il est

noyé dans un cahos de désordres & de redites ; mais il y est, les bons esprits sauront l'y trouver. Quant à ceux qui ne veulent qu'une lecture agréable & rapide, ceux qui n'ont cherché, qui n'ont trouvé que cela dans mes confessions, ceux qui ne peuvent souffrir un peu de fatigue, ni soutenir une attention suivie pour l'intérêt de la justice & de la vérité, ils feront bien de s'épargner l'ennui de cette lecture ; ce n'est pas à eux que j'ai voulu parler, & loin de chercher à leur plaire, j'éviterai du moins cette derniere indignité que le tableau des miseres de ma vie soit pour personne un objet d'amusement.

Que deviendra cet écrit ? Quel usage en pourrai-je faire ? Je l'ignore, & cette incertitude a beaucoup augmenté le découragement qui ne m'a point quitté en y travaillant. Ceux qui disposent de moi en ont eu connoissance aussi-tôt qu'il a été commencé, & je ne vois dans ma situation aucun moyen possible d'empêcher qu'il ne tombe entre leurs mains tôt ou tard. Ainsi, selon le cours naturel des choses, toute la peine que

j'ai prise est à pure perte. Je ne sais quel parti le Ciel me suggérera, mais j'espérerai jusqu'à la fin qu'il n'abandonnera point la cause juste. Dans quelques mains qu'il fasse tomber ces feuilles, si parmi ceux qui les liront peut-être il est encore un cœur d'homme, cela me suffit, & je ne mépriserai jamais assez l'espece humaine pour ne trouver dans cette idée aucun sujet de confiance & d'espoir.



ROUSSEAU,

ROUSSEAU, JUGE DE JEAN-JACQUES.

PREMIER DIALOGUE.

ROUSSEAU.

QUELLES incroyables choſes je viens d'apprendre ! Je n'en reviens pas : non, je n'en reviendrai jamais. Juſte Ciel ! quel abominable homme ! qu'il m'a fait de mal ! que je le vais déteſter !

UN FRANÇOIS.

Et notez bien que c'eſt ce même homme dont les pompeuſes productions vous ont ſi charmé, ſi ravi par les beaux préceptes de vertu qu'il y étale avec tant de faſte.

ROUSSEAU.

Dites, de force. Soyons juſtes, même avec les méchans. Le faſte n'excite tout au

plus qu'une admiration froide & ſtérile, & ſurement ne me charmera jamais. Des écrits qui élevent l'ame & enflamment le cœur, méritent un autre mot.

LE FRANÇOIS.

Faſte ou force, qu'importe le mot, ſi l'idée eſt toujours la même ? Si ce ſublime jargon tiré par l'hypocriſie d'une tête exaltée n'en eſt pas moins dicté par une ame de boue ?

ROUSSEAU.

Ce choix du mot me paroît moins indifférent qu'à vous. Il change pour moi beaucoup les idées, & s'il n'y avoit que du faſte & du jargon dans les écrits de l'Auteur que vous m'avez peint, il m'inſpireroit moins d'horreur. Tel homme pervers s'endurcit à la ſéchereſſe des ſermons & des prônes, qui rentreroit peut-être en lui-même & deviendroit honnête homme, ſi l'on ſavoit chercher & ranimer dans ſon cœur ces ſentimens de droiture & d'humanité que la nature y mit en réſerve & que les paſſions étouffent. Mais celui qui peut contempler de ſang-

froid la vertu dans toute ſa beauté, celui qui ſait la peindre avec ſes charmes les plus touchans ſans en être ému, ſans ſe ſentir épris d'aucun amour pour elle ; un tel être, s'il peut exiſter, eſt un méchant ſans reſſource, c'eſt un cadavre moral.

LE FRANÇOIS.

Comment, s'il peut exiſter ? Sur l'effet qu'ont produit en vous les écrits de ce miſérable, qu'entendez-vous par ce doute, après les entretiens que nous venons d'avoir ? Expliquez-vous.

ROUSSEAU.

Je m'expliquerai. Mais ce ſera prendre le ſoin le plus inutile ou le plus ſuperflu : car tout ce que je vous dirai ne ſauroit être entendu que par ceux à qui l'on n'a pas beſoin de le dire.

Figurez-vous donc un monde idéal ſemblable au nôtre, & néanmoins tout différent. La nature y eſt la même que ſur notre terre, mais l'économie en eſt plus ſenſible, l'ordre en eſt plus marqué, le ſpectacle plus

admirable, les formes ſont plus élégantes, les couleurs plus vives, les odeurs plus ſuaves, tous les objets plus intéreſſans. Toute la nature y eſt ſi belle que ſa contemplation enflammant les ames d'amour pour un ſi touchant tableau, leur inſpire avec le deſir de concourir à ce beau ſyſtême la crainte d'en troubler l'harmonie; & delà naît une exquiſe ſenſibilité, qui donne à ceux qui en ſont doués des jouiſſances immédiates, inconnues aux cœurs que les mêmes contemplations n'ont point aviſés.

Les paſſions y ſont comme ici le mobile de toute action, mais plus vives, plus ardentes, ou ſeulement plus ſimples & plus pures, elles prennent par cela ſeul un caractere tout différent. Tous les premiers mouvemens de la nature ſont bons & droits. Ils tendent le plus directement qu'il eſt poſſible à notre conſervation & à notre bonheur : mais bientôt manquant de force pour ſuivre à travers tant de réſiſtance leur premiere direction, ils ſe laiſſent défléchir par mille obſtacles qui, les détournant du vrai but, leur font prendre des routes obliques où

l'homme oublie ſa premiere deſtination. L'erreur du jugement, la force des préjugés, aident beaucoup à nous faire prendre ainſi le change ; mais cet effet vient principalement de la foibleſſe de l'ame qui, ſuivant mollement l'impulſion de la nature, ſe détourne au choc d'un obſtacle, comme une boule prend l'angle de réflexion ; au lieu que celle qui ſuit plus vigoureuſement ſa courſe ne ſe détourne point, mais comme un boulet de canon, force l'obſtacle, ou s'amortit & tombe à ſa rencontre.

Les habitans du monde idéal dont je parle ont le bonheur d'être maintenus par la nature, à laquelle ils ſont plus attachés, dans cet heureux point de vue où elle nous a placés tous, & par cela ſeul leur ame garde toujours ſon caractere originel. Les paſſions primitives, qui toutes tendent directement à notre bonheur, ne nous occupent que des objets qui s'y rapportent, & n'ayant que l'amour de ſoi pour principe, ſont toutes aimantes & douces par leur eſſence ; mais quand, détournées de leur objet par des obſtacles, elles s'occupent plus de l'obſtacle

pour l'écarter que de l'objet pour l'atteindre, alors elles changent de nature & deviennent irascibles & haineuses, & voilà comment l'amour de soi, qui est un sentiment bon & absolu, devient amour-propre, c'est-à-dire, un sentiment relatif par lequel on se compare, qui demande des préférences, dont la jouissance est purement négative, & qui ne cherche plus à se satisfaire par notre propre bien, mais seulement par le mal d'autrui.

Dans la société humaine, sitôt que la foule des passions & des préjugés qu'elle engendre a fait prendre le change à l'homme, & que les obstacles qu'elle entasse l'ont détourné du vrai but de notre vie, tout ce que peut faire le sage, battu du choc continuel des passions d'autrui & des siennes, & parmi tant de directions qui l'égarent, ne pouvant plus démêler celle qui le conduiroit bien; c'est de se tirer de la foule autant qu'il lui est possible, & de se tenir sans impatience à la place où le hazard l'a posé; bien sûr qu'en n'agissant point, il évite au moins de courir à sa perte & d'aller chercher

de nouvelles erreurs. Comme il ne voit dans l'agitation des hommes que la folie qu'il veut éviter, il plaint leur aveuglement encore plus qu'il ne hait leur malice; il ne se tourmente point à leur rendre mal pour mal, outrage pour outrage, & si quelquefois il cherche à repousser les atteintes de ses ennemis, c'est sans chercher à les leur rendre, sans se passionner contre eux, sans sortir ni de sa place, ni du calme où il veut rester.

Nos habitans suivant des vues moins profondes, arrivent presque au même but par la route contraire, & c'est leur ardeur même qui les tient dans l'inaction. L'état céleste auquel ils aspirent & qui fait leur premier besoin par la force avec laquelle il s'offre à leurs cœurs, leur fait rassembler & tendre sans cesse toutes les puissances de leur ame pour y parvenir. Les obstacles qui les retiennent ne sauroient les occuper au point de le leur faire oublier un moment; & de-là ce mortel dégoût pour tout le reste, & cette inaction totale quand ils désesperent d'atteindre au seul objet de tous leurs vœux.

Cette différence ne vient pas seulement du genre des passions, mais aussi de leur force ; car les passions fortes ne se laissent pas dévoyer comme les autres. Deux amans, l'un très-épris, l'autre assez tiede, souffriront néanmoins un rival avec la même impatience, l'un à cause de son amour, l'autre à cause de son amour-propre. Mais il peut très-bien arriver que la haine du second, devenue sa passion principale, survive à son amour, & même s'accroisse après qu'il est éteint ; au lieu que le premier, qui ne hait qu'à cause qu'il aime, cesse de haïr son rival sitôt qu'il ne le craint plus. Or, si les ames foibles & tiedes sont plus sujettes aux passions haineuses qui ne sont que des passions secondaires & défléchies, & si les ames grandes & fortes se tenant dans leur premiere direction, conservent mieux les passions douces & primitives, qui naissent directement de l'amour de soi, vous voyez comment d'une plus grande énergie dans les facultés & d'un premier rapport mieux senti, dérivent dans les habitans de cet autre monde des passions bien différentes de celles qui déchirent ici-bas les malheureux humains. Peut-être n'est-on pas dans ces

contrées plus vertueux qu'on ne l'est autour de nous, mais on y sait mieux aimer la vertu. Les vrais penchans de la nature étant tous bons, en s'y livrant ils sont bons eux-mêmes : mais la vertu parmi nous oblige souvent à combattre & vaincre la nature, & rarement sont-ils capables de pareils efforts. La longue inhabitude de résister peut même amollir leurs ames au point de faire le mal par foiblesse, par crainte, par nécessité : ils ne sont exempts ni de fautes ni de vices ; le crime même ne leur est pas étranger, puisqu'il est des situations déplorables où la plus haute vertu suffit à peine pour s'en défendre, & qui forcent au mal l'homme foible malgré son cœur. Mais l'expresse volonté de nuire, la haine envenimée, l'envie, la noirceur, la trahison, la fourberie y sont inconnues ; trop souvent on y voit des coupables, jamais on n'y vit un méchant. Enfin s'ils ne sont pas plus vertueux qu'on ne l'est ici, du moins par cela seul qu'ils savent mieux s'aimer eux-mêmes, ils sont moins malveillans pour autrui.

Ils sont aussi moins actifs, ou pour mieux

dire, moins remuans. Leurs efforts pour atteindre à l'objet qu'ils contemplent consistent en des élans vigoureux; mais sitôt qu'ils en sentent l'impuissance ils s'arrêtent, sans chercher à leur portée des équivalens à cet objet unique, lequel seul peut les tenter.

Comme ils ne cherchent pas leur bonheur dans l'apparence mais dans le sentiment intime, en quelque rang que les ait placés la fortune, ils s'agitent peu pour en sortir; ils ne cherchent gueres à s'élever, & descendroient sans répugnance à des relations plus de leur goût, sachant bien que l'état le plus heureux n'est pas le plus honoré de la foule, mais celui qui rend le cœur plus content. Les préjugés ont sur eux très-peu de prise, l'opinion ne les mene point, & quand ils en sentent l'effet ce n'est pas eux qu'elle subjugue, mais ceux qui influent sur leur sort.

Quoique sensuels & voluptueux, ils font peu de cas de l'opulence, & ne font rien pour y parvenir, connoissant trop bien l'art de jouir pour ignorer que ce n'est pas à prix d'argent que le vrai plaisir s'achete; & quant au

bien que peut faire un riche, sachant aussi que ce n'est pas lui qui le fait, mais sa richesse, qu'elle le feroit sans lui mieux encore répartie entre plus de mains, ou plutôt anéantie par ce partage, & que tout ce bien qu'il croit faire par elle, équivaut rarement au mal réel qu'il faut faire pour l'acquérir. D'ailleurs aimant encore plus leur liberté que leurs aises, ils craindroient de les acheter par la fortune, ne fut-ce qu'à cause de la dépendance & des embarras attachés au soin de la conserver. Le cortege inséparable de l'opulence leur seroit cent fois pus à charge que les biens qu'elle procure ne leur seroient doux. Le tourment de la possession empoisonneroit pour eux tout le plaisir de la jouissance.

Ainsi bornés de toutes parts par la nature & par la raison, ils s'arrêtent & passent la vie à en jouir en faisant chaque jour ce qui leur paroît bon pour eux & bien pour autrui, sans égard à l'estimation des hommes & aux caprices de l'opinion.

LE FRANÇOIS.

Je cherche inutilement dans ma tête ce

qu'il peut y avoir de commun entre les êtres fantaſtiques que vous décrivez & le monſtre dont nous parlions tout-à-l'heure.

ROUSSEAU.

Rien ſans doute, & je le crois ainſi : mais permettez que j'acheve.

Des êtres ſi ſinguliérement conſtitués doivent néceſſairement s'exprimer autrement que les hommes ordinaires. Il eſt impoſſible qu'avec des ames ſi différemment modifiées, ils ne portent pas dans l'expreſſion de leurs ſentimens & de leurs idées l'empreinte de ces modifications. Si cette empreinte échape à ceux qui n'ont aucune notion de cette maniere d'être, elle ne peut échaper à ceux qui la connoiſſent & qui en ſont affectés eux-mêmes. C'eſt un ſigne caractériſtique auquel les initiés ſe reconnoiſſent entr'eux, & ce qui donne un grand prix à ce ſigne ſi peu connu & encore moins employé, eſt qu'il ne peut ſe contrefaire, que jamais il n'agit qu'au niveau de ſa ſource, & que quand il ne part pas du cœur de ceux qui l'imitent, il n'arrive pas non plus aux cœurs faits pour le diſtinguer ; mais ſitôt qu'il y parvient, on ne ſauroit s'y méprendre ; il eſt vrai dès qu'il eſt ſenti. C'eſt dans toute la conduite de la vie plutôt que dans quelques actions éparſes, qu'il ſe manifeſte le plus ſurement. Mais dans des ſituations vives où l'ame s'exalte involontairement, l'initié diſtingue bientôt ſon frere de celui qui ſans l'être veut ſeulement en prendre l'accent, & cette diſtinction ſe fait ſentir également dans les écrits. Les habitans du monde enchanté font généralement peu de livres, & ne s'arrangent point pour en faire ; ce n'eſt jamais un métier pour eux. Quand ils en font, il faut qu'ils y ſoient forcés par un ſtimulant plus fort que l'intérêt & même que la gloire. Ce ſtimulant, difficile à contenir, impoſſible à contrefaire, ſe fait ſentir dans tout ce qu'il produit. Quelque heureuſe découverte à publier, quelque belle & grande vérité à répandre, quelque erreur générale & pernicieuſe à combattre, enfin quelque point d'utilité publique à établir ; voilà les ſeuls motifs qui puiſſent leur mettre la plume à la main : encore faut-il que les idées en ſoient aſſez neuves, aſſez belles, aſſez frappantes pour mettre leur zele en effervſcence

& le forcer à s'exhaler. Il n'y a point pour cela chez eux de tems, ni d'âge propre. Comme écrire n'eſt point pour eux un métier, ils commenceront ou ceſſeront de bonne heure ou tard, ſelon que le ſtimulant les pouſſera. Quand chacun aura dit ce qu'il avoit à dire, il reſtera tranquille comme auparavant, ſans s'aller fourrant dans le tripot littéraire, ſans ſentir cette ridicule démangeaiſon de rabâcher & barbouiller éternellement du papier, qu'on dit être attachée au métier d'auteur, & tel, né peut-être avec du génie ne s'en doutera pas lui-même, & mourra ſans être connu de perſonne, ſi nul objet ne vient animer ſon zele au point de le contraindre à ſe montrer.

LE FRANÇOIS.

Mon cher Monſieur Rouſſeau, vous m'avez bien l'air d'être un des habitans de ce monde-là !

ROUSSEAU.

J'en reconnois un du moins ſans le moindre doute dans l'Auteur d'Emile & d'Héloïſe.

LE FRANÇOIS.

J'ai vu venir cette concluſion ; mais pour vous paſſer toutes ces fictions peu claires, il faudroit premiérement pouvoir vous accorder avec vous-même : mais après avoir paru convaincu des abominations de cet homme, vous voilà maintenant le plaçant dans les aſtres parce qu'il a fait des romans. Pour moi je n'entends rien à ces énigmes. De grace, dites-moi donc une fois votre vrai ſentiment ſur ſon compte.

ROUSSEAU.

Je vous l'ai dit ſans myſtere & je vous le répeterai ſans détour. La force de vos preuves ne me laiſſe pas douter un moment des crimes qu'elles atteſtent, & là-deſſus je penſe exactement comme vous : mais vous uniſſez des choſes que je ſépare. L'Auteur des livres & celui des crimes vous paroît la même perſonne ; je me crois fondé à en faire deux. Voilà, Monſieur, le mot de l'énigme.

LE FRANÇOIS.

Comment cela, je vous prie ? Voici qui me paroît tout nouveau.

ROUSSEAU.

A tort, selon moi ; car ne m'avez-vous pas dit qu'il n'est pas l'Auteur du Devin du Village ?

LE FRANÇOIS.

Il est vrai, & c'est un fait dont personne ne doute plus : mais quant à ses autres ouvrages, je n'ai point encore ouï les lui disputer.

ROUSSEAU.

Le second dépouillement me paroît pourtant une conséquence assez prochaine de l'autre. Mais pour mieux juger de leur liaison, il faudroit connoître la preuve qu'on a qu'il n'est pas l'Auteur du Devin.

LE FRANÇOIS.

La preuve ! Il y en a cent, toutes péremptoires.

ROUSSEAU.

C'est beaucoup. Je me contente d'une ; mais je la veux, & pour cause, indépendante du témoignage d'autrui.

LE FRANÇOIS.

Ah très-volontiers ! Sans vous parler donc des pillages bien attestés dont on a prouvé d'abord que cette piece étoit composée, sans même insister sur le doute s'il sait faire des vers, & par conséquent s'il a pu faire ceux du Devin du Village, je me tiens à une chose plus positive & plus sure ; c'est qu'il ne sait pas la musique ; d'où l'on peut, à mon avis, conclure avec certitude qu'il n'a pas fait celle de cet Opéra.

ROUSSEAU.

Il ne sait pas la musique ! Voilà encore une de ces découvertes auxquelles je ne me serois pas attendu.

LE FRANÇOIS.

N'en croyez là-dessus ni moi ni personne, mais vérifiez par vous-même.

ROUSSEAU.

Si j'avois à surmonter l'horreur d'approcher du personnage que vous venez de peindre, ce ne seroit assurément pas pour vérifier s'il sait la musique : la question n'est

pas assez intéressante lorsqu'il s'agit d'un pareil scélérat.

LE FRANÇOIS.

Il faut qu'elle ait paru moins indifférente à nos Messieurs qu'à vous ; car les peines incroyables qu'ils ont prises & prennent encore tous les jours pour établir de mieux en mieux dans le public cette preuve, passent encore ce qu'ils ont fait pour mettre en évidence celle de ses crimes.

ROUSSEAU.

Cela me paroît assez bizarre ; car quand on a si bien prouvé le plus, d'ordinaire on ne s'agite pas si fort pour prouver le moins.

LE FRANÇOIS.

Oh vis-à-vis d'un tel homme on ne doit négliger ni le plus ni le moins. A l'horreur du vice se joint l'amour de la vérité, pour détruire dans toutes ses branches une réputation usurpée, & ceux qui se sont empressés de montrer en lui un monstre exécrable ne

doivent pas moins s'empresser aujourd'hui d'y montrer un petit pillard sans talent.

ROUSSEAU.

Il faut avouer que la destinée de cet homme a des singularités bien frappantes : sa vie est coupée en deux parties qui semblent appartenir à deux individus différens, dont l'époque qui les sépare, c'est-à-dire, le tems où il a publié des livres marque la mort de l'un & la naissance de l'autre.

Le premier, homme paisible & doux, fut bien voulu de tous ceux qui le connurent, & ses amis lui resterent toujours. Peu propre aux grandes sociétés par son humeur timide & son naturel tranquille, il aima la retraite, non pour y vivre seul, mais pour y joindre les douceurs de l'étude aux charmes de l'intimité. Il consacra sa jeunesse à la culture des belles connoissances & des talens agréables, & quand il se vit forcé de faire usage de cet acquis pour subsister, ce fut avec si peu d'ostentation & de prétention, que les personnes auprès desquelles il vivoit le plus n'imaginoient pas même qu'il eût assez d'es-

prit pour faire des livres. Son cœur fait pour s'attacher se donnoit sans réserve ; complaisant pour ses amis jusqu'à la foiblesse, il se laissoit subjuguer par eux au point de ne pouvoir plus secouer ce joug impunément.

Le second, homme dur, farouche & noir, se fait abhorrer de tout le monde qu'il fuit, & dans son affreuse misanthropie, ne se plaît qu'à marquer sa haine pour le genre-humain. Le premier, seul, sans étude & sans maître, vainquit toutes les difficultés à force de zele, & consacra ses loisirs, non à l'oisiveté, encore moins à des travaux nuisibles, mais à remplir sa tête d'idées charmantes, son cœur de sentimens délicieux, & à former des projets, chimériques peut-être à force d'être utiles, mais dont l'exécution, si elle eût été possible, eût fait le bonheur du genre-humain. Le second, tout occupé de ses odieuses trames, n'a su rien donner de son tems ni de son esprit à d'agréables occupations, encore moins à des vues utiles. Plongé dans les plus brutales débauches, il a passé sa vie dans les tavernes & les mauvais lieux chargé de tous les vices

qu'on y porte ou qu'on y contracte, n'ayant nourri que les goûts crapuleux & bas qui en sont inséparables, il fait ridiculement contraster ses inclinations rampantes avec les altieres productions qu'il a l'audace de s'attribuer. En vain a-t-il paru feuilleter des livres & s'occuper de recherches philosophiques, il n'a rien saisi, rien conçu que ses horribles systêmes ; & après de prétendus essais qui n'avoient pour but que d'en imposer au genre-humain, il a fini comme il avoit commencé, par ne rien savoir que mal faire.

Enfin, sans vouloir suivre cette opposition dans toutes ses branches, & pour m'arrêter à celle qui m'y a conduit ; le premier, d'une timidité qui alloit jusqu'à la bêtise, osoit à peine montrer à ses amis les productions de ses loisirs : le second, d'une impudence encore plus bête, s'approprioit fiérement & publiquement les productions d'autrui sur les choses qu'il entendoit le moins. Le premier aima passionnément la musique, en fit son occupation favorite & avec assez de succès pour y faire des découvertes, trouver les dé-

fauts, indiquer les corrections. Il passa une grande partie de sa vie parmi les artistes & les amateurs, tantôt composant de la musique dans tous les genres en diverses occasions, tantôt écrivant sur cet Art, proposant des vues nouvelles, donnant des leçons de composition, constatant par des épreuves l'avantage des méthodes qu'il proposoit, & toujours se montrant instruit dans toutes les parties de l'Art, plus que la plupart de ses contemporains, dont plusieurs étoient à la vérité plus versés que lui dans quelque partie, mais dont aucun n'en avoit si bien saisi l'ensemble & suivi la liaison. Le second inepte au point de s'être occupé de musique pendant quarante ans, sans pouvoir l'apprendre, s'est réduit à l'occupation d'en copier faute d'en savoir faire ; encore lui-même ne se trouve-t-il pas assez savant pour le métier qu'il a choisi ; ce qui ne l'empêche pas de se donner avec la plus stupide effronterie pour l'auteur de choses qu'il ne peut exécuter. Vous m'avouerez que voilà des contradictions difficiles à concilier.

LE FRANÇOIS.

Moins que vous ne croyez ; & si vos autres

énigmes ne m'étoient pas plus obscures que celle-là, vous me tiendriez moins en haleine.

ROUSSEAU.

Vous m'éclaircirez donc celle-ci quand il vous plaira ; car pour moi, je déclare que je n'y comprends rien.

LE FRANÇOIS.

De tout mon cœur, & très-facilement ; mais commencez vous-même par m'éclaircir votre question.

ROUSSEAU.

Il n'y a plus de question sur le fait que vous venez d'exposer. A cet égard nous sommes parfaitement d'accord, & j'adopte pleinement votre conséquence, mais je la porte plus loin. Vous dites qu'un homme qui ne sait faire ni musique ni vers, n'a pas fait le Devin du Village, & cela est incontestable : moi j'ajoute que celui qui se donne faussement pour l'auteur de cet Opéra, n'est pas même l'auteur des autres écrits qui portent son nom, & cela n'est gueres moins évi-

dent; car s'il n'a pas fait les paroles du Devin, puisqu'il ne sait pas faire des vers, il n'a pas fait non plus l'Allée de Sylvie, qui difficilement en effet peut-être l'ouvrage d'un scélérat; & s'il n'en a pas fait la musique, puisqu'il ne sait pas la musique, il n'a pas fait non plus la lettre sur la Musique Françoise, encore moins le Dictionnaire de Musique, qui ne peut être que l'ouvrage d'un homme versé dans cet Art, & sachant la composition.

LE FRANÇOIS.

Je ne suis pas là-dessus de votre sentiment non plus que le public, & nous avons pour surcroît celui d'un grand Musicien étranger, venu depuis peu dans ce pays.

ROUSSEAU.

Et, je vous prie, le connoissez-vous bien ce grand Musicien étranger? Savez-vous par qui & pourquoi il a été appelé en France? quels motifs l'ont porté tout d'un coup à ne faire que de la Musique Françoise, & à venir s'établir à Paris?

LE FRANÇOIS.

Je soupçonne quelque chose de tout cela; mais

mais il n'en est pas moins vrai que J. J. étant plus que personne son admirateur, donne lui-même du poids à son suffrage.

ROUSSEAU.

Admirateur de son talent, d'accord, je le suis aussi; mais quant à son suffrage, il faudroit premiérement être au fait de bien des choses avant de savoir quelle autorité l'on doit lui donner.

LE FRANÇOIS.

Je veux bien, puisqu'il vous est suspect, ne m'en pas étayer ici, ni même de celui d'aucun Musicien. Mais je n'en dirai pas moins de moi-même, que pour composer de la musique, il faut la savoir sans doute; mais qu'on peut bavarder tant qu'on veut sur cet Art sans y rien entendre, & que tel qui se mêle d'écrire fort doctement sur la musique seroit bien embarrassé de faire une bonne basse sous un menuet, & même de le noter.

ROUSSEAU.

Je me doute bien aussi de cela. Mais votre intention est-elle d'appliquer cette idée au Dictionnaire & à son Auteur?

LE FRANÇOIS.

Je conviens que j'y pensois.

ROUSSEAU.

Vous y pensiez ! Cela étant, permettez-moi de grace encore une question. Avez-vous lu ce livre ?

LE FRANÇOIS.

Je serois bien fâché d'en avoir lu jamais une seule ligne, non plus que d'aucun de ceux qui portent cet odieux nom.

ROUSSEAU.

En ce cas, je suis moins surpris que nous pensions vous & moi si différemment sur les points qui s'y rapportent. Ici, par exemple, vous ne confondriez pas ce livre avec ceux dont vous parlez, & qui ne roulant que sur des principes généraux ne contiennent que des idées vagues ou des notions élémentaires tirées peut-être d'autres écrits, & qu'ont tous ceux qui savent un peu de musique ; au lieu que le Dictionnaire entre dans le détail des regles pour en montrer la raison, l'application, l'exception, & tout ce qui doit

guider le Compositeur dans leur emploi. L'Auteur s'attache même à éclaircir de certaines parties qui jusqu'alors étoient restées confuses dans la tête des Musiciens, & presque inintelligibles dans leurs écrits. L'article *Enharmonique*, par exemple, explique ce genre avec une si grande clarté, qu'on est étonné de l'obscurité avec laquelle en avoient parlé tous ceux qui jusqu'alors avoient écrit sur cette matiere. On ne me persuadera jamais que cet article, ceux *d'expression*, *fugue*, *harmonie*, *licence*, *mode*, *modulation*, *préparation*, *récitatif*, *trio* (*), & grand nombre d'autres répandus dans ce Dictionnaire, & qui sûrement ne sont pillés de personne, soient l'ouvrage d'un ignorant

(1) Tous les articles de musique que j'avois promis pour l'Encyclopédie furent faits dès l'année 1749, & remis par M. Diderot l'année suivante à M. d'Alembert, comme entrant dans la partie Mathématique dont il étoit chargé ; quelque tems après parurent ses Elémens de musique qu'il n'eut pas beaucoup de peine à faire. En 1768 parut mon Dictionnaire, & quelque tems après une nouvelle édition de ses Elémens avec des augmentations. Dans l'intervalle avoit aussi paru un Dictionnaire des beaux-arts, où je re-

en musique, qui parle de ce qu'il n'entend point, ni qu'un livre, dans lequel on peut apprendre la composition, soit l'ouvrage de quelqu'un qui ne la savoit pas.

Il est vrai que plusieurs autres articles également importans sont restés seulement indiqués, pour ne pas laisser le vocabulaire imparfait, comme il en avertit dans sa préface. Mais seroit-il raisonnable de le juger sur les articles qu'il n'a pas eu le tems de faire, plutôt que sur ceux où il a mis la derniere main & qui demandoient assurément autant de savoir que les autres ? L'auteur convient, il avertit même de ce qui manque à son livre & il dit la raison de ce défaut. Mais tel qu'il est, il seroit cent fois plus croyable encore qu'un homme qui ne sait pas la musique eût fait le Devin que le Dictionnaire.

connus plusieurs des articles que j'avois faits pour l'Encyclopédie. M. d'Alembert avoit des bontés si tendres pour mon Dictionnaire encore manuscrit, qu'il offrit obligeamment au sieur Guy d'en revoir les épreuves, faveur que, sur l'avis que celui-ci m'en donna, je le priai de ne pas accepter.

Car, combien ne voit-on pas, sur-tout en Suisse & en Allemagne, de gens qui ne sachant pas une note de musique, & guidés uniquement par leur oreille & leur goût, ne laissent pas de composer des choses très-agréables & même très-régulieres, quoiqu'ils n'aient nulle connoissance des regles & qu'ils ne puissent déposer leur composition que dans leur mémoire. Mais il est absurde de penser qu'un homme puisse enseigner & même éclaircir dans un livre une science qu'il n'entend point, & bien plus encore dans un Art dont la seule langue exige une étude de plusieurs années avant qu'on puisse l'entendre & la parler. Je conclus donc qu'un homme qui n'a pu faire le Devin du Village parce qu'il ne savoit pas la musique, n'a pu faire à plus forte raison le Dictionnaire qui demandoit beaucoup plus de savoir.

LE FRANÇOIS.

Ne connoissant ni l'un ni l'autre ouvrage, je ne puis par moi-même juger de votre raisonnement. Je sais seulement qu'il y a une différence extrême à cet égard dans l'estimation du public, que le Dictionnaire

paſſe pour un ramaſſis de phraſes ſonores & inintelligibles, qu'on en cite un article *Génie* que tout le monde prône & qui ne dit rien ſur la muſique. Quant à votre article *enharmonique* & aux autres qui, ſelon vous, traitent pertinemment de l'Art, je n'en ai jamais ouï parler à perſonne, ſi ce n'eſt à quelques Muſiciens ou Amateurs étrangers qui paroiſſoient en faire cas avant qu'on les eût mieux inſtruits, mais les nôtres diſent & ont toujours dit ne rien entendre au jargon de ce livre.

Pour le Devin, vous avez vu les tranſports d'admiration excités par la derniere repriſe; l'enthouſiaſme du public pouſſé juſqu'au délire fait foi de la ſublimité de cet ouvrage. C'étoit le divin J. J., c'étoit le moderne Orphée; cet Opéra étoit le chef-d'œuvre de l'art & de l'eſprit humain, & jamais cet enthouſiaſme ne fut ſi vif que lorſqu'on ſut que le divin J. J. ne ſavoit pas la muſique. Or, quoique vous en puiſſiez dire, de ce qu'un homme qui ne ſait pas la muſique n'a pu faire un prodige de l'Art univerſellement admiré, il ne s'enſuit pas, ſelon moi, qu'il

n'a pu faire un livre peu lu, peu entendu, & encore moins eſtimé.

ROUSSEAU.

Dans les choſes dont je peux juger par moi-même, je ne prendrai jamais pour regles de mes jugemens ceux du public, & ſur-tout quand il s'engoüe, comme il a fait tout-d'un-coup pour le Devin du Village, après l'avoir entendu pendant vingt ans avec un plaiſir plus modéré. Cet engoüement ſubit, qu'elle qu'en ait été la cauſe au moment où le ſoi-diſant Auteur étoit l'objet de la dériſion publique, n'a rien eu d'aſſez naturel pour faire autorité chez les gens ſenſés. Je vous ai dit ce que je penſois du Dictionnaire, & cela, non pas ſur l'opinion publique, ni ſur ce célebre article *Génie*, qui n'ayant nulle application particuliere à l'Art, n'eſt là que pour la plaiſanterie; mais après avoir lu attentivement l'ouvrage entier, dont la plupart des articles feront faire de meilleure muſique, quand les Artiſtes en ſauront profiter.

Quant au Devin, quoique je ſois bien ſûr

que personne ne sent mieux que moi les véritables beautés de cet ouvrage, je suis fort éloigné de voir ces beautés où le public engoüé les place. Ce ne sont point de celles que l'étude & le savoir produisent, mais de celles qu'inspirent le goût & la sensibilité; & l'on prouveroit beaucoup mieux qu'un savant Compositeur n'a point fait cette piece, si la partie du beau chant & de l'invention lui manque, qu'on ne prouveroit qu'un ignorant ne l'a pu faire, parce qu'il n'a pas cet acquis qui supplée au génie & ne fait rien qu'à force de travail. Il n'y a rien dans le Devin du Village qui passe, quant à la partie scientifique, les principes élémentaires de la composition; & non-seulement il n'y a point d'écolier de trois mois qui dans ce sens ne fût en état d'en faire autant; mais on peut bien douter qu'un savant Compositeur pût se résoudre à être aussi simple. Il est vrai que l'Auteur de cet ouvrage y a suivi un principe caché qui se fait sentir sans qu'on le remarque, & qui donne à ses chants un effet qu'on ne sent dans aucune autre Musique Françoise. Mais ce principe, ignoré de tous nos Compositeurs, dédaigné de ceux qui en

ont entendu parler, posé seulement par l'Auteur de la lettre sur la Musique Françoise qui en a fait ensuite un article du Dictionnaire, & suivi seulement par l'Auteur du Devin, est une grande preuve de plus que ces deux Auteurs sont le même. Mais tout cela montre l'invention d'un amateur qui a réfléchi sur l'Art, plutôt que la routine d'un professeur qui le possede supérieurement. Ce qui peut faire honneur au Musicien dans cette piece, est le récitatif : il est bien modulé, bien ponctué, bien accentué, autant que du récitatif François peut l'être. Le tour en est neuf, du moins il l'étoit alors à tel point qu'on ne voulut point hazarder ce récitatif à la Cour, quoiqu'adapté à la langue plus qu'aucun autre. J'ai peine à concevoir comment du récitatif peut-être pillé, à moins qu'on ne pille aussi les paroles, & quand il n'y auroit que cela de la main de l'Auteur de la piece, j'aimerois mieux, quant à moi, avoir fait le récitatif sans les airs, que les airs sans le récitatif; mais je sens trop bien la même main dans le tout pour pouvoir le partager à différens Auteurs. Ce qui rend même cet Opéra prisable pour les gens de

goût, c'eſt le parfait accord des paroles & de la muſique, c'eſt l'étroite liaiſon des parties qui le compoſent, c'eſt l'enſemble exact du tout qui en fait l'ouvrage le plus un que je connoiſſe en ce genre. Le Muſicien a par-tout penſé, ſenti, parlé comme le Poëte, l'expreſſion de l'un répond toujours ſi fidélement à celle de l'autre, qu'on voit qu'ils ſont toujours animés du même eſprit; & l'on me dit que cet accord ſi juſte & ſi rare réſulte d'un tas de pillages fortuitement raſſemblés? Monſieur, il y auroit cent fois plus d'art à compoſer un pareil tout de morceaux épars & découſus, qu'à le créer ſoi-même d'un bout à l'autre.

LE FRANÇOIS.

Votre objection ne m'eſt pas nouvelle: elle paroît même ſi ſolide à beaucoup de gens, que revenus des vols partiels, quoique tous ſi bien prouvés, ils ſont maintenant perſuadés que la piece entiere, paroles & muſique, eſt d'un autre main, & que le charlatan a eu l'adreſſe de s'en emparer & l'impudence de ſe l'attribuer. Cela paroît même ſi bien établi que l'on n'en doute plus gueres; car enfin il faut bien néceſſairement

recourir à quelque explication ſemblable; il faut bien que cet ouvrage qu'il eſt inconteſtablement hors d'état d'avoir fait, ait été fait par quelqu'un. On prétend même en avoir découvert le véritable Auteur.

ROUSSEAU.

J'entends: après avoir d'abord découvert & très-bien prouvé les vols partiels dont le Devin du Village étoit compoſé, on prouve aujourd'hui non moins victorieuſement qu'il n'y a point eu de vols partiels; que cette piece, toute de la même main, a été volée en entier par celui qui ſe l'attribue. Soit donc; car l'une & l'autre de ces vérités contradictoires eſt égale pour mon objet. Mais enfin quel eſt-il donc ce véritable auteur? Eſt-il François, Suiſſe, Italien, Chinois?

LE FRANÇOIS.

C'eſt ce que j'ignore; car on ne peut gueres attribuer cet ouvrage à Pergoleſe, comme un *Salve Regina*. . . . .

ROUSSEAU.

Oui, j'en connois un de cet Auteur, & qui même a été gravé. . . .

LE FRANÇOIS.

Ce n'eſt pas celui-là. Le *Salve* dont vous parlez, Pergoleſe l'a fait de ſon vivant, & celui dont je parle en eſt un autre qu'il a fait vingt ans après ſa mort, & que J. J. s'approprioit en diſant l'avoir fait pour Mlle. Fel, comme beaucoup d'autres motets que le même J. J. dit ou dira de même avoir faits depuis lors; & qui, par autant de miracles de M. d'Alembert, ſont & ſeront toujours tous de Pergoleſe, dont il évoque l'ombre quand il lui plaît.

ROUSSEAU.

Voilà qui eſt vraiment admirable. Oh! je me doutois depuis long-tems que ce M. d'Alembert devoit être un ſaint à miracles, & je parierois bien qu'il ne s'en tient pas à ceux-là. Mais, comme vous dites, il lui ſera néanmoins difficile, tout ſaint qu'il eſt, d'avoir auſſi fait faire le Devin du Village à Pergoleſe, & il ne faudroit pas multiplier les auteurs ſans néceſſité.

LE FRANÇOIS.

Pourquoi non? Qu'un pillard prenne à droite & à gauche, rien au monde n'eſt plus naturel.

ROUSSEAU.

D'accord; mais dans toutes ces muſiques ainſi pillées on ſent les coutures & les pieces de rapport, & il me ſemble que celle qui porte le nom de J. J. n'a pas cet air-là. On n'y trouve même aucune phyſionomie nationale. Ce n'eſt pas plus de la muſique Italienne que de la muſique Françoiſe. Elle a le ton de la choſe & rien de plus.

LE FRANÇOIS.

Tout le monde convient de cela. Comment l'Auteur du Devin a-t-il pris dans cette piece un accent alors ſi neuf qu'il n'ait employé que là? & ſi c'eſt ſon unique ouvrage, comment en a-t-il tranquillement cédé la gloire à un autre, ſans tenter de la revendiquer, ou du moins de la partager par un ſecond Opéra ſemblable? On m'a promis de m'expliquer clairement tout cela; car j'avoue de bonne foi y avoir trouvé juſqu'ici quelque obſcurité.

ROUSSEAU.

Bon! vous voilà bien embarraſſé! Le

pillard aura fait accointance avec l'Auteur : il se sera fait confier sa piece, ou la lui aura volée, & puis il l'aura empoisonné. Cela est tout simple.

LE FRANÇOIS.

Vraiment, vous avez là de jolies idées !

ROUSSEAU.

Ah ! ne me faites pas honneur de votre bien ! Ces idées vous appartiennent; elles sont l'effet naturel de tout ce que vous m'avez appris. Au reste, & quoi qu'il en soit du véritable Auteur de la piece, il me suffit que celui qui s'est dit l'être, soit par son ignorance & son incapacité hors d'état de l'avoir faite, pour que j'en conclue à plus forte raison qu'il n'a fait ni le Dictionnaire qu'il s'attribue aussi, ni la lettre sur la Musique Françoise, ni aucun des autres livres qui portent son nom, & dans lesquels il est impossible de ne pas sentir qu'ils partent tous de la même main. D'ailleurs, concevez-vous qu'un homme, doué d'assez de talens pour faire de pareils ouvrages, aille au fort même de son effervescence piller & s'attribuer ceux d'autrui dans un genre qui

non-seulement n'est pas le sien, mais auquel il n'entend absolument rien ; qu'un homme qui, selon vous, eut assez de courage, d'orgueil, de fierté, de force pour résister à la démangeaison d'écrire, si naturelle aux jeunes gens qui se sentent quelque talent, pour laisser mûrir vingt ans sa tête dans le silence, afin de donner plus de profondeur & de poids à ses productions long-tems méditées ; que ce même homme, l'ame toute remplie de ses grandes & sublimes vues, aille en interrompre le développement, pour chercher par des manœuvres aussi lâches que puériles une réputation usurpée & très-inférieure à celle qu'il peut obtenir légitimement ? Ce sont des gens pourvus de bien petits talens par eux-mêmes, qui se parent ainsi de ceux d'autrui ; & quiconque avec une tête active & pensante a senti le délire & l'attrait du travail d'esprit, ne va pas servilement sur la trace d'un autre pour se parer ainsi de productions étrangeres, par préférence à celles qu'il peut tirer de son propre fonds. Allez, Monsieur, celui qui a pu être assez vil & assez sot pour s'attribuer le Devin du Village sans l'avoir fait & même sans savoir la musi-

que, n'a jamais fait une ligne du Discours sur l'inégalité, ni de l'Emile, ni du Contrat Social. Tant d'audace & de vigueur d'un côté, tant d'ineptie & de lâcheté de l'autre, ne s'associeront jamais dans la même ame.

Voilà une preuve qui parle à tout homme sensé. Que d'autres qui ne sont pas moins fortes ne parlent qu'à moi, j'en suis fâché pour mon espece; elles devroient parler à toute ame sensible & douée de l'instinct moral. Vous me dites que tous ces écrits qui m'échauffent, me touchent, m'attendrissent, me donnent la volonté sincere d'être meilleur, sont uniquement des productions d'une tête exaltée, conduite par un cœur hypocrite & fourbe. La figure de mes êtres surlunaires vous aura déja fait entendre que je n'étois pas là-dessus de votre avis. Ce qui me confirme encore dans le mien est le nombre & l'étendue de ces mêmes écrits, où je sens toujours & par-tout la même véhémence d'un cœur échauffé des mêmes sentimens. Quoi! ce fléau du genre-humain, cet ennemi de toute droiture, de toute justice, de toute

bonté, s'est captivé dix à douze ans dans le cours de quinze volumes à parler toujours le plus doux, le plus pur, le plus énergique langage de la vertu, à plaindre les miseres humaines, à en montrer la source dans les erreurs, dans les préjugés des hommes, à leur tracer la route du vrai bonheur, à leur apprendre à rentrer dans leurs propres cœurs, pour y retrouver le germe des vertus sociales qu'ils étouffent sous un faux simulacre dans le progrès mal entendu des sociétés, à consulter toujours leur conscience pour redresser les erreurs de leur raison, & à écouter dans le silence des passions cette voix intérieure que tous nos Philosophes ont tant à cœur d'étouffer, & qu'ils traitent de chimere, parce qu'elle ne leur dit plus rien: il s'est fait siffler d'eux & de tout son siecle, pour avoir toujours soutenu que l'homme étoit bon quoique les hommes fussent méchans, que ses vertus lui venoient de lui-même, que ses vices lui venoient d'ailleurs: il a consacré son plus grand & meilleur ouvrage à montrer comment s'introduisent dans notre ame les passions nuisibles, à montrer que la bonne éducation doit être

purement négative, qu'elle doit consister, non à guérir les vices du cœur humain, puisqu'il n'y en a point naturellement, mais à les empêcher de naître, & à tenir exactement fermées les portes par lesquelles ils s'introduisent. Enfin, il a établi tout cela avec une clarté si lumineuse, avec un charme si touchant, avec une vérité si persuasive, qu'une ame non dépravée ne peut résister à l'attrait de ses images & à la force de ses raisons; & vous voulez que cette longue suite d'écrits, où respirent toujours les mêmes maximes, où le même langage se soutient toujours avec la même chaleur, soit l'ouvrage d'un fourbe qui parle toujours non-seulement contre sa pensée, mais aussi contre son intérêt, puisque mettant tout son bonheur à remplir le monde de malheurs & de crimes, il devoit conséquemment chercher à multiplier les scélérats pour se donner des aides & des complices dans l'exécution de ses horribles projets; au lieu qu'il n'a travaillé réellement qu'à se susciter des obstacles & des adversaires dans tous les prosélytes que ses livres feroient à la vertu.

Autres raisons non moins fortes dans mon

esprit. Cet Auteur putatif, reconnu par toutes les preuves que vous m'avez fournies, le plus crapuleux, le plus vil débauché qui puisse exister, a passé sa vie avec les traînées des rues dans les plus infâmes réduits; il est hébêté de débauche, il est pourri de vérole, & vous voulez qu'il ait écrit ces inimitables lettres pleines de cet amour si brûlant & si pur qui ne germa jamais que dans des cœurs aussi chastes que tendres? Ignorez-vous que rien n'est moins tendre qu'un débauché, que l'amour n'est pas plus connu des libertins que des femmes de mauvaise vie, que la crapule endurcit le cœur, rend ceux qui s'y livrent impudens, grossiers, brutaux, cruels, que leur sang appauvri, dépouillé de cet esprit de vie qui du cœur porte au cerveau ces charmantes images d'où naît l'ivresse de l'amour, ne leur donne par l'habitude que les âcres picotemens du besoin, sans y joindre ces douces impressions qui rendent la sensualité aussi tendre que vive? Qu'on me montre une lettre d'amour d'une main inconnue, je suis assuré de connoître à sa lecture si celui qui l'écrit a des mœurs. Ce n'est qu'aux yeux de ceux qui en ont que les femmes peuvent

briller de ces charmes touchans & chastes qui seuls font le délire des cœurs vraiment amoureux. Les débauchés ne voient en elles que des instrumens de plaisir qui leur sont aussi méprisables que nécessaires, comme ces vases dont on se sert tous les jours pour les plus indispensables besoins. J'aurois défié tous les coureurs de filles de Paris d'écrire jamais une seule des lettres de l'Héloïse, & le livre entier, ce livre dont la lecture me jette dans les plus angéliques extases, seroit l'ouvrage d'un vil débauché! comptez, Monsieur, qu'il n'en est rien: ce n'est pas avec de l'esprit & du jargon que ces choses-là se trouvent. Vous voulez qu'un hypocrite adroit qui ne marche à ses fins qu'à force de ruse & d'astuce, aille étourdiment se livrer à l'impétuosité de l'indignation contre tous les états, contre tous les partis sans exception, & dire également les plus dures vérités aux uns & aux autres. Papistes, huguenots, grands, petits, hommes, femmes, robins, soldats, moines, prêtres, dévots, médecins, philosophes, *Tros Rutulusve fuat*, tout est peint, tout est démasqué sans jamais un mot d'aigreur ni de personnalité contre

qui que ce soit, mais sans ménagement pour aucun parti. Vous voulez qu'il ait toujours suivi sa fougue au point d'avoir tout soulevé contre lui, tout réuni pour l'accabler dans sa disgrace, & tout cela sans se ménager ni défenseur ni appui, sans s'embarrasser même du succès de ses livres, sans s'informer au moins de l'effet qu'ils produisoient & de l'orage qu'ils attiroient sur sa tête, & sans en concevoir le moindre souci quand le bruit commença d'en arriver jusqu'à lui? Cette intrépidité, cette imprudence, cette incurie est-elle de l'homme faux & fin que vous m'avez peint? Enfin vous voulez qu'un *misérable* à qui l'on a ôté le nom de *scélérat* qu'on ne trouvoit pas encore assez abject, pour lui donner celui de *coquin* comme exprimant mieux la bassesse & l'indignité de son ame; vous voulez que ce reptile ait pris & soutenu pendant quinze volumes le langage intrépide & fier d'un écrivain qui, consacrant sa plume à la vérité, ne quête point les suffrages du public & que le témoignage de son cœur met au-dessus des jugemens des hommes? Vous voulez que parmi tant de si beaux livres modernes, les seuls qui pénetrent jus-

qu'à mon cœur, qui l'enflamment d'amour pour la vertu, qui l'attendrissent sur les miseres humaines, soient précisément les jeux d'un détestable fourbe qui se moque de ses lecteurs & ne croit pas un mot de ce qu'il leur dit avec tant de chaleur & de force; tandis que tous les autres écrits, à ce que vous m'assurez, par de vrais sages dans de si pures intentions, me glacent le cœur, le resserrent, & ne m'inspirent avec des sentimens d'aigreur, de peine & de haine, que le plus intolérant esprit de parti? Tenez Monsieur, s'il n'est pas impossible que tout cela soit, il l'est du moins que jamais je le croie, fût-il mille fois démontré. Encore un coup, je ne résiste point à vos preuves; elles m'ont pleinement convaincu; mais ce que je ne crois ni ne croirai de ma vie, c'est que l'Emile & sur-tout l'article du goût dans le quatrieme livre, soit l'ouvrage d'un cœur depravé, que l'Héloïse & sur-tout la lettre sur la mort de Julie ait été écrite par un scélérat, que celle à M. d'Alembert sur les spectacles soit la production d'une ame double, que le sommaire du projet de paix perpétuelle soit celle d'un ennemi du genre-

humain, que le recueil entier des écrits du même Auteur soit sorti d'une ame hypocrite & d'une mauvaise tête, non du pur zele d'un cœur brûlant d'amour pour la vertu. Non, Monsieur, non, Monsieur; le mien ne se prêtera jamais à cette absurde & fausse persuasion. Mais je dis & je soutiendrai toujours qu'il faut qu'il y ait deux J. J., & que l'Auteur des livres & celui des crimes ne sont pas le même homme. Voilà un sentiment si bien enraciné dans le fond de mon cœur que rien ne me l'ôtera jamais.

LE FRANÇOIS.

C'est pourtant une erreur sans le moindre doute; & une autre preuve qu'il a fait des livres est qu'il en fait encore tous les jours.

ROUSSEAU.

Voilà ce que j'ignorois, & l'on m'avoit dit au contraire qu'il s'occupoit uniquement depuis quelques années à copier de la musique.

LE FRANÇOIS.

Bon, copier! Il en fait le semblant pour faire le pauvre quoiqu'il soit riche, & cou-

vrir ſa rage de faire des livres & de barbouiller du papier. Mais perſonne ici n'en eſt la dupe, & il faut que vous veniez de bien loin pour l'avoir été.

ROUSSEAU.

Sur quoi, je vous prie, roulent ces nouveaux livres dont il ſe cache ſi bien, ſi à propos, & avec tant de ſuccès ?

LE FRANÇOIS.

Ce ſont des fadaiſes de toute eſpece : des leçons d'Athéïſme, des éloges de la philoſophie moderne, des oraiſons funebres, des traductions, des ſatires . . . . . .

ROUSSEAU.

Contre ſes ennemis, ſans doute ?

LE FRANÇOIS.

Non, contre les ennemis de ſes ennemis.

ROUSSEAU.

Voilà de quoi je ne me ſerois pas douté.

LE FRANÇOIS.

Oh vous ne connoiſſez pas la ruſe du drôle ! Il fait tout cela pour ſe mieux déguiſer. Il fait de violentes ſorties contre la préſente

préſente adminiſtration (en 1772) dont il il n'a point à ſe plaindre, en faveur du Parlement qui l'a ſi indignement traité, & de l'auteur de toutes ſes miſeres, qu'il devroit avoir en horreur. Mais à chaque inſtant ſa vanité ſe décele par les plus ineptes louanges de lui-même. Par exemple, il a fait derniérement un livre fort plat, intitulé l'an *deux mille deux cents quarante*, dans lequel il conſacre avec ſoin tous ſes écrits à la poſtérité ſans même excepter Narciſſe, & ſans qu'il en manque une ſeule ligne.

ROUSSEAU.

C'eſt en effet une bien étonnante balourdiſe. Dans les livres qui portent ſon nom, je ne vois pas un orgueil auſſi bête.

LE FRANÇOIS.

En ſe nommant il ſe contraignoit ; à préſent qu'il ſe croit bien caché, il ne ſe gêne plus.

ROUSSEAU.

Il a raiſon, cela lui réuſſit ſi bien ! Mais, Monſieur, quel eſt donc le vrai but de ſes livres que cet homme ſi fin publie avec tant

de myſtere en faveur des gens qu'il devroit haïr, & de la doctrine à laquelle il a paru ſi contraire ?

LE FRANÇOIS.

En doutez-vous ? C'eſt de ſe jouer du public & de faire parade de ſon éloquence, en prouvant ſucceſſivement le pour & le contre, & promenant ſes lecteurs du blanc au noir pour ſe moquer de leur crédulité.

ROUSSEAU.

Par ma foi ! voilà, pour la détreſſe où il ſe trouve, un homme de bien bonne humeur, & qui pour être auſſi haineux que vous le faites, n'eſt gueres occupé de ſes ennemis ! Pour moi, ſans être vain ni vindicatif, je vous déclare que ſi j'étois à ſa place, & que je vouluſſe encore faire des livres, ce ne ſeroit pas pour faire triompher mes perſécuteurs & leur doctrine aux dépens de ma réputation & de mes propres écrits. S'il eſt réellement l'Auteur de ceux qu'il n'avoue pas, c'eſt une forte & nouvelle preuve qu'il ne l'eſt pas de ceux qu'il avoue. Car aſſurément il faudroit le ſuppoſer bien ſtupide & bien ennemi de lui-même, pour chanter la palinodie ſi mal à propos.

LE FRANÇOIS.

Il faut avouer que vous êtes un homme bien obſtiné, bien tenace dans vos opinions ; au peu d'autorité qu'ont ſur vous celles du public, on voit bien que vous n'êtes pas François. Parmi tous nos ſages ſi vertueux, ſi juſtes, ſi ſupérieurs à toute partialité ; parmi toutes nos dames ſi ſenſibles, ſi favorables à un Auteur qui peint ſi bien l'amour, il ne s'eſt trouvé perſonne qui ait fait la moindre réſiſtance aux argumens triomphans de nos Meſſieurs, perſonne qui ne ſe ſoit rendu avec empreſſement, avec joie, aux preuves que ce même Auteur qu'on diſoit tant aimer, que ce même J. J. ſi fêté, mais ſi rogue & ſi haïſſable, étoit la honte & l'opprobre du genre-humain ; & maintenant qu'on s'eſt ſi bien paſſionné pour cette idée, qu'on n'en voudroit pas changer quand la choſe ſeroit poſſible ; vous ſeul, plus difficile que tout le monde, venez ici nous propoſer une diſtinction neuve & imprévue, qui ne le ſeroit pas ſi elle avoit la moindre ſolidité. Je con-

viens pourtant qu'à travers tout ce pathos, qui, selon moi, ne dit pas grand chose, vous ouvrez de nouvelles vues qui pourroient avoir leur usage, communiquées à nos Messieurs. Il est certain que si l'on pouvoit prouver que J. J. n'a fait aucun des livres qu'il s'attribue, comme on prouve qu'il n'a pas fait le Devin, on ôteroit une difficulté qui ne laisse pas d'arrêter, ou du moins d'embarrasser encore bien des gens, malgré les preuves convaincantes des forfaits de ce misérable. Mais je serois aussi fort surpris, pour peu qu'on pût appuyer cette idée, qu'on se fût avisé si tard de la proposer. Je vois qu'en s'attachant à le couvrir de tout l'opprobre qu'il mérite, nos Messieurs ne laissent pas de s'inquiéter quelquefois de ces livres qu'ils détestent, qu'ils tournent même en ridicule de toute leur force, mais qui leur attirent souvent des objections incommodes, qu'on leveroit tout-d'un-coup en affirmant qu'il n'a pas écrit un seul mot de tout cela, & qu'il en est incapable comme d'avoir fait le Devin. Mais je vois qu'on a pris ici une route contraire qui ne peut gueres ramener à celle-là; & l'on croit si bien que ces écrits sont de

lui, que nos Messieurs s'occupent depuis long-tems à les éplucher, pour en extraire le poison.

ROUSSEAU.

Le poison!

LE FRANÇOIS.

Sans doute. Ces beaux livres vous ont séduit comme bien d'autres, & je suis peu surpris qu'à travers toute cette ostentation de belle morale, vous n'ayez pas senti les doctrines pernicieuses qu'il y répand; mais je le serois fort qu'elles n'y fussent pas. Comment un tel serpent n'infecteroit-il pas de son venin tout ce qu'il touche?

ROUSSEAU.

Eh bien, Monsieur, ce venin! en a-t-on déja beaucoup extrait de ces livres?

LE FRANÇOIS.

Beaucoup, à ce qu'on m'a dit; & même il s'y met tout à découvert dans nombre de passages horribles, que l'extrême prévention qu'on avoit pour ces livres empêcha d'abord de remarquer; mais qui frappent mainte-

nant de ſurpriſe & d'effroi tous ceux qui, mieux inſtruits, les liſent comme il convient.

ROUSSEAU.

Des paſſages horribles ! J'ai lu ces livres avec grand ſoin, mais je n'y en ai point trouvé de tel, je vous jure. Vous m'obligeriez de m'en indiquer quelqu'un.

LE FRANÇOIS.

Ne les ayant pas lus, c'eſt ce que je ne ſaurois faire : mais j'en demanderai la liſte à nos Meſſieurs qui les ont recueillis, & je vous la communiquerai. Je me rappelle ſeulement qu'on cite une note de l'Emile, où il enſeigne ouvertement l'aſſaſſinat.

ROUSSEAU.

Comment, Monſieur, il enſeigne ouvertement l'aſſaſſinat, & cela n'a pas été remarqué de la premiere lecture ! Il falloit qu'il eût en effet des lecteurs bien prévenus ou bien diſtraits. Et où donc avoient les yeux les Auteurs de ces ſages & graves Réquiſitoires ſur leſquels on l'a ſi réguliérement décrété ? Quelle trouvaille pour eux ! quel regret de l'avoir manquée !

LE FRANÇOIS.

Ah ! c'eſt que ces livres étoient trop pleins de choſes à reprendre pour qu'on pût tout relever.

ROUSSEAU.

Il eſt vrai que le bon, le judicieux Joli de Fleuri, tout plein de l'horreur que lui inſpiroit *le Syſtême criminel de la Religion naturelle*, ne pouvoit gueres s'arrêter à des bagatelles comme des leçons d'aſſaſſinat ; ou peut-être, comme vous dites, ſon extrême prévention pour le livre l'empêchoit-elle de les remarquer. Dites, dites, Monſieur, que vos chercheurs de poiſon ſont bien plutôt ceux qui l'y mettent, & qu'il n'y en a point pour ceux qui n'en cherchent pas. J'ai lu vingt fois la note dont vous parlez, ſans y voir autre choſe qu'une vive indignation contre un préjugé gothique, non moins extravagant que funeſte, & je ne me ſerois jamais douté du ſens que vos Meſſieurs lui donnent, ſi je n'avois vu par haſard

une lettre insidieuse qu'on a fait écrire à l'Auteur à ce sujet, & la réponse qu'il a eu la foiblesse d'y faire, & où il explique le sens de cette note, qui n'avoit pas besoin d'autre explication que d'être lue à sa place par d'honnêtes gens. Un Auteur qui écrit d'après son cœur, est sujet, en se passionnant, à des fougues qui l'entraînent au-delà du but, & à des écarts où ne tombent jamais ces Ecrivains subtils & méthodistes, qui sans s'animer sur rien au monde, ne disent jamais que ce qu'il leur est avantageux de dire, & qu'ils savent tourner sans se commettre, pour produire l'effet qui convient à leur intérêt. Ce sont les imprudences d'un homme confiant en lui-même, & dont l'ame généreuse ne suppose pas même que l'on puisse douter de lui. Soyez sûr que jamais hypocrite ni fourbe n'ira s'exposer à découvert. Nos Philosophes ont bien ce qu'ils appellent leur doctrine intérieure, mais ils ne l'enseignent au public qu'en se cachant, & à leurs amis qu'en secret. En prenant toujours tout à la lettre, on trouveroit peut-être moins à reprendre dans les livres les plus dangereux, que dans ceux dont nous parlons

ici; & en général, que dans tous ceux où l'Auteur, sûr de lui-même & parlant d'abondance de cœur, s'abandonne à toute sa véhémence, sans songer aux prises qu'il peut laisser au méchant qui le guette de sang-froid, & qui ne cherche dans tout ce qu'il offre de bon & d'utile qu'un côté mal gardé par lequel il puisse enfoncer le poignard. Mais lisez tous ces passages dans le sens qu'ils présentent naturellement à l'esprit du lecteur, & qu'ils avoient dans celui de l'Auteur en les écrivant, lisez-les à leur place avec ce qui précede & ce qui suit, consultez la disposition de cœur où ces lectures vous mettent; c'est cette disposition qui vous éclairera sur leur véritable sens. Pour toute réponse à ces sinistres interprétateurs, & pour leur juste peine, je ne voudrois que leur faire lire à haute voix l'ouvrage entier qu'ils déchirent ainsi par lambeaux pour les teindre de leur venin; je doute qu'en finissant cette lecture, il s'en trouvât un seul assez impudent pour oser renouveller son accusation.

LE FRANÇOIS.

Je sais qu'on blâme en général cette ma-

niere d'isoler & défigurer les passages d'un Auteur pour les interpréter au gré de la passion d'un censeur injuste ; mais par vos propres principes, nos Messieurs vous mettront ici loin de votre compte ; car c'est encore moins dans des traits épars que dans toute la substance des livrres dont il s'agit, qu'ils trouvent le poison que l'Auteur a pris soin d'y répandre : mais il y est fondu avec tant d'art, que ce n'est que par les plus subtiles analyses qu'on vient à bout de les découvrir.

ROUSSEAU.

En ce cas il étoit fort inutile de l'y mettre : car encore un coup, s'il faut chercher ce venin pour le sentir, il n'y est que pour ceux qui l'y cherchent ou plutôt qui l'y mettent. Pour moi, par exemple, qui ne me suis point avisé d'y en chercher, je puis bien jurer n'y en avoir point trouvé.

LE FRANÇOIS.

Eh qu'importe, s'il fait son effet sans être apperçu ? Effet qui ne résulte pas d'un tel ou d'un tel passage en particulier, mais de

la lecture entiere du livre. Qu'avez-vous à dire à cela ?

ROUSSEAU.

Rien, sinon qu'ayant lu plusieurs fois en entier les écrits que J. J. s'attribue, l'effet total qu'il en a résulté dans mon ame a toujours été de me rendre plus humain, plus juste, meilleur que je n'étois auparavant ; jamais je ne me suis occupé de ces livres sans profit pour la vertu.

LE FRANÇOIS.

Oh ! je vous certifie que ce n'est pas là l'effet que leur lecture a produit sur nos Messieurs.

ROUSSEAU.

Ah, je le crois ! mais ce n'est pas la faute des livres : car pour moi, plus j'y ai livré mon cœur, moins j'y ai senti ce qu'ils y trouvent de pernicieux ; & je suis sûr que cet effet qu'ils ont produit sur moi sera le même sur-tout honnête homme, qui les lira avec la même impartialité.

LE FRANÇOIS.

Dites, avec la même prévention ; car

ceux qui ont ſenti l'effet contraire, & qui s'occupent pour le bien public de ces utiles recherches, ſont tous des hommes de la plus ſublime vertu, & de grands philoſophes qui ne ſe trompent jamais.

ROUSSEAU.

Je n'ai rien encore à dire à cela. Mais faites une choſe; imbu des principes de ces grands philoſophes qui ne ſe trompent jamais, mais ſincere dans l'amour de la vérité, mettez-vous en état de prononcer comme eux avec connoiſſance de cauſe, & de décider ſur cet article entr'eux d'un côté, eſcortés de tous leurs diſciples qui ne jurent que par les maîtres, & de l'autre tout le public avant qu'ils l'euſſent ſi bien endoctriné. Pour cela, liſez vous-même les livres dont il s'agit, & ſur les diſpoſitions où vous laiſſera leur lecture, jugez de celle où étoit l'Auteur en les écrivant, & de l'effet naturel qu'ils doivent produire quand rien n'agira pour le détourner. C'eſt, je crois, le moyen le plus ſûr de porter ſur ce point un jugement équitable.

LE

LE FRANÇOIS.

Quoi! vous voulez m'impoſer le ſupplice de lire une immenſe compilation de préceptes de vertu rédigés par un coquin?

ROUSSEAU.

Non, Monſieur, je veux que vous liſiez le vrai ſyſtême du cœur humain, rédigé par un honnête homme, & publié ſous un autre nom. Je veux que vous ne vous préveniez point contre des livres bons & utiles, uniquement parce qu'un homme indigne de les lire a l'audace de s'en dire l'Auteur.

LE FRANÇOIS.

Sous ce point de vue, on pourroit ſe réſoudre à lire ces livres, ſi ceux qui les ont le mieux examinés ne s'accordoient tous, excepté vous ſeul, à les trouver nuiſibles & dangereux; ce qui prouve aſſez que ces livres ont été compoſés, non comme vous dites par un honnête homme, dans des intentions louables, mais par un fourbe adroit, plein de mauvais ſentimens maſqués d'un extérieur hypocrite, à la faveur

duquel ils surprennent, séduisent, & trompent les gens.

ROUSSEAU.

Tant que vous continuerez de la sorte à mettre en fait sur l'autorité d'autrui l'opinion contraire à la mienne, nous ne saurions être d'accord. Quand vous voudrez juger par vous-même, nous pourrons alors comparer nos raisons, & choisir l'opinion la mieux fondée. Mais dans une question de fait comme celle-ci, je ne vois pourquoi je serois obligé de croire, sans aucune raison probante, que d'autres ont ici mieux vu que moi.

LE FRANÇOIS.

Comptez-vous pour rien le calcul des voix quand vous êtes seul à voir autrement que tout le monde?

ROUSSEAU.

Pour faire ce calcul avec justesse, il faudroit auparavant savoir combien de gens dans cette affaire ne voient, comme vous, que par les yeux d'autrui. Si du nombre de

ces bruyantes voix on ôtoit les échos qui ne font que répéter celle des autres, & que l'on comptât celles qui restent dans le silence, faute d'oser se faire entendre, il y auroit peut-être moins de disproportion que vous ne pensez. En réduisant toute cette multitude au petit nombre de gens qui mènent les autres, il me resteroit encore une forte raison de ne pas préférer leur avis au mien. Car je suis ici parfaitement sûr de ma bonne foi, & je n'en puis dire autant avec la même assurance, d'aucun de ceux qui sur cet article disent penser autrement que moi. En un mot, je juge ici par moi-même. Nous ne pouvons donc raisonner au pair vous & moi, que vous ne vous mettiez en état de juger par vous-même aussi.

LE FRANÇOIS.

J'aime mieux, pour vous complaire, faire plus que vous ne demandez, en adoptant votre opinion préférablement à l'opinion publique; car je vous avoue que le seul doute si ces livres ont été faits par ce misérable, m'empêcheroit d'en supporter la lecture aisément.

ROUSSEAU.

Faites mieux encore. Ne ſongez point à l'Auteur en les liſant, & ſans vous prévenir ni pour ni contre, livrez votre ame aux impreſſions qu'elle en recevra. Vous vous aſſurerez ainſi par vous-même de l'intention dans laquelle ont été écrits ces livres, & s'ils peuvent être l'ouvrage d'un ſcélérat qui couvoit de mauvais deſſeins.

LE FRANÇOIS.

Si je fais pour vous cet effort, n'eſpérez pas du moins que ce ſoit gratuitement. Pour m'engager à lire ces livres malgré ma répugnance, il faut malgré la vôtre vous engager vous-même à voir l'Auteur, ou ſelon vous celui qui ſe donne pour tel, à l'examiner avec ſoin, & à démêler à travers ſon hypocriſie le fourbe adroit qu'elle a maſqué ſi long-tems.

ROUSSEAU.

Que m'oſez-vous propoſer? Moi que j'aille chercher un pareil homme! que je le voie! que je le hante! Moi qui m'indigne de reſpirer l'air qu'il reſpire, moi qui voudrois

mettre le diametre de la terre entre lui & moi, & m'en trouverois trop près encore! Rouſſeau vous a-t-il donc paru facile en liaiſons, au point d'aller chercher la fréquentation des méchans? Si jamais j'avois le malheur de trouver celui-ci ſur mes pas, je ne m'en conſolerois qu'en le chargeant des noms qu'il mérite, en confondant ſa morgue hypocrite par les plus cruels roproches, en l'accablant de l'affreuſe liſte de ſes forfaits.

LE FRANÇOIS.

Que dites-vous là? Que vous m'effrayez! Avez-vous oublié l'engagement ſacré que vous avez pris de garder avec lui le plus profond ſilence, & de ne lui jamais laiſſer connoître que vous ayez même aucun ſoupçon de tout ce que je vous ai dévoilé?

ROUSSEAU.

Comment? vous m'étonnez. Cet engagement regardoit uniquement, du moins je l'ai cru, le tems qu'il a fallu mettre à m'expliquer les ſecrets affreux que vous m'avez révélés. De peur d'en brouiller le fil, il falloit ne pas l'interrompre juſqu'au bout, &

vous ne vouliez pas que je m'exposasse à des discussions avec un fourbe, avant d'avoir toutes les instructions nécessaires pour le confondre pleinement. Voilà ce que j'ai compris de vos motifs dans le silence que vous m'avec imposé, & je n'ai pu supposer que l'obligation de ce silence allât plus loin que ne le permettent la justice & la loi.

LE FRANÇOIS.

Ne vous y trompez donc plus. Votre engagement, auquel vous ne pouvez manquer sans violer votre foi, n'a quant, à sa durée, d'autres bornes que celles de la vie. Vous pouvez, vous devez même répandre, publier par-tout l'affreux détail de ses vices & de ses crimes, travailler avec zele à étendre & accroître de plus en plus sa diffamation, le rendre autant qu'il est possible, odieux, méprisable, exécrable à tout le monde. Mais il faut toujours mettre à cette bonne œuvre un air de mystere & de commisération qui en augmente l'effet, & loin de lui donner jamais aucune explication qui le mette à portée de répondre & de se défendre, vous devez concourir avec tout le

monde à lui faire ignorer toujours ce qu'on fait, & comment on le fait.

ROUSSEAU.

Voilà des devoirs que j'étois bien éloigné de comprendre, quand vous me les avez imposés, & maintenant qu'il vous plaît de me les expliquer, vous ne pouvez douter qu'ils ne me surprennent, & que je ne sois curieux d'apprendre sur quels principes vous les fondez. Expliquez-vous donc, je vous prie, & comptez sur toute mon attention.

LE FRANÇOIS.

O mon bon ami! Qu'avec plaisir votre cœur navré du déshonneur que fait à l'humanité cet homme qui n'auroit jamais dû naître, va s'ouvrir à des sentimens qui en font la gloire dans les nobles ames de ceux qui ont démasqué ce malheureux; ils étoient ses amis, ils faisoient profession de l'être. Séduits par un extérieur honnête & simple, par une humeur crue alors facile & douce, par la mesure de talens qu'il falloit pour sentir les leurs, sans prétendre à la concurrence, ils le rechercherent, se l'attacherent, & l'eurent bientôt subjugué; car il est cer-

tain que cela n'étoit pas difficile. Mais quand ils virent que cet homme si simple & si doux, prenant tout d'un coup l'essor, s'élevoit d'un vol rapide à une réputation à laquelle ils ne pouvoient atteindre, eux qui avoient tant de hautes prétentions si bien fondées, ils se douterent bientôt qu'il y avoit là-dessous quelque chose qui n'alloit pas bien, que cet esprit bouillant n'avoit pas si long-tems contenu son ardeur sans mystere, & dès-lors, persuadés que cette apparente simplicité n'étoit qu'un voile qui cachoit quelque projet dangereux, ils formerent la ferme résolution de trouver ce qu'ils cherchoient, & prirent à loisir les mesures les plus sures pour ne pas perdre leurs peines.

Ils se concerterent donc pour éclairer toutes ses allures, de maniere que rien ne leur pût échaper. Il les avoit mis lui-même sur la voie par la déclaration d'une faute grave qu'il avoit commise, & dont il leur confia le secret sans nécessité, sans utilité, non comme disoit l'hypocrite, pour ne rien cacher à l'amitié, & ne pas paroître à leurs yeux meilleur qu'il n'étoit, mais plutôt,

comme ils disent très-sensément eux-mêmes, pour leur donner le change, occuper ainsi leur attention, & les détourner de vouloir pénétrer plus avant dans le mystere obscur de son caractere. Cette étourderie de sa part fut sans doute un coup du Ciel qui voulut forcer le fourbe à se démasquer lui-même, ou du moins à leur fournir la prise dont ils avoient besoin pour cela. Profitant habilement de cette ouverture pour tendre leurs piéges autour de lui, ils passerent aisément de sa confidence à celle des complices de sa faute, desquels ils se firent bientôt autant d'instrumens pour l'exécution de leur projet. Avec beaucoup d'adresse, un peu d'argent & de grandes promesses, ils gagnerent tout ce qui l'entouroit, & parvinrent ainsi par degrés à être instruits de ce qui le regardoit aussi bien & mieux que lui-même. Le fruit de tous ces soins fut la découverte & la preuve de ce qu'ils avoient pressenti sitôt que ces livres firent du bruit, savoir, que ce grand prêcheur de vertu n'étoit qu'un monstre chargé de crimes cachés, qui, depuis quarante ans masquoit l'ame d'un scélérat sous les dehors d'un honnête homme.

ROUSSEAU.

Continuez de grace. Voilà vraiment des choses surprenantes que vous me racontez-là.

LE FRANÇOIS.

Vous avez vu en quoi consistoient ces découvertes. Vous pouvez juger de l'embarras de ceux qui les avoient faites. Elles n'étoient pas de nature à pouvoir être tues, & l'on n'avoit pas pris tant de peines pour rien; cependant quand il n'y auroit eu à les publier d'autre inconvénient que d'attirer au coupable les peines qu'il avoit méritées, c'en étoit assez pour empêcher ces hommes généreux de l'y vouloir exposer. Ils devoient, ils vouloient le démasquer, mais ils ne vouloient pas le perdre, & l'un sembloit pourtant suivre nécessairement de l'autre. Comment le confondre sans le punir? Comment l'épargner sans se rendre responsable de la continuation de ses crimes: car pour du repentir, ils savoient bien qu'ils n'en devoient point attendre de lui. Ils savoient ce qu'ils devoient à la justice, à la vérité, à la sûreté publique, mais ils ne savoient pas moins

ce qu'ils se devoient à eux-mêmes. Après avoir eu le malheur de vivre avec ce scélérat dans l'intimité, ils ne pouvoient le livrer à la vindicte publique sans s'exposer à quelque blâme, & leurs honnêtes ames, pleines encore de commisération pour lui, vouloient sur-tout éviter le scandale, & faire qu'aux yeux de toute la terre, il leur dût son bien-être & sa conservation. Ils concerterent donc soigneusement leurs démarches, & résolurent de graduer si bien le développement de leurs découvertes, que la connoissance ne s'en répandît dans le public qu'à mesure qu'on y reviendroit des préjugés qu'on avoit en sa faveur. Car son hypocrisie avoit alors le plus grand succès. La route nouvelle qu'il s'étoit frayé, & qu'il paroissoit suivre avec assez de courage pour mettre sa conduite d'accord avec ses principes, son audacieuse morale qu'il sembloit prêcher par son exemple encore plus que par ses livres, & sur-tout son désintéressement apparent dont tout le monde étoit alors la dupe; toutes ces singularités qui supposoient du moins une ame ferme, excitoient l'admiration de ceux mêmes qui les désapprouvoient. On applau-

diſſoit à ſes maximes ſans les admettre, & à ſon exemple ſans vouloir le ſuivre.

Comme ces diſpoſitions du public auroient pu l'empêcher de ſe rendre aiſément à ce qu'on lui vouloit apprendre, il fallut commencer par les changer. Ses fautes miſes dans le jour le plus odieux commencerent l'ouvrage ; ſon imprudence à les déclarer auroit pu paroître franchiſe ; il la fallut déguiſer. Cela paroiſſoit difficile ; car on m'a dit qu'il en avoit fait dans l'Emile un aveu preſque formel avec des regrets qui devoient naturellement lui épargner les reproches des honnêtes gens. Heureuſement le public qu'on animoit alors contre lui, & qui ne voit rien que ce qu'on veut qu'il voie, n'apperçut point tout cela, & bientôt avec les renſeignemens ſuffiſans pour l'accuſer & le convaincre, ſans qu'il parût que ce fût lui qui les eût fournis, on eut la priſe néceſſaire pour commencer l'œuvre de ſa diffamation. Tout ſe trouvoit merveilleuſement diſpoſé pour cela. Dans ſes brutales déclamations il avoit, comme vous le remarquez vous-même, attaqué tous les états : tous ne demandoient

pas mieux que de concourir à cette œuvre qu'aucun n'oſoit entamer de peur de paroître écouter uniquement la vengeance. Mais à la faveur de ce premier fait bien établi & ſuffiſamment aggravé, tout le reſte devient facile. On put, ſans ſoupçon d'animoſité, ſe rendre l'écho de ſes amis, qui même ne le chargeoient qu'en le plaignant & ſeulement pour l'acquit de leur conſcience ; & voilà comment, dirigé par des gens inſtruits du caractere affreux de ce monſtre, le public, revenu peu-à-peu des jugemens favorables qu'il en avoit portés ſi long-tems, ne vit plus que du faſte où il avoit vu du courage, de la baſſeſſe où il avoit vu de la ſimplicité, de la forfanterie où il avoit vu du déſintéreſſement, & du ridicule où il avoit vu de la ſingularité.

Voilà l'état où il fallut amener les choſes pour rendre croyables, même avec toutes leurs preuves, les noirs myſteres qu'on avoit à révéler, & pour le laiſſer vivre dans une liberté du moins apparente, & dans une abſolue impunité. Car une fois bien connu, l'on n'avoit plus à craindre qu'il pût ni

tromper ni séduire personne, & ne pouvant plus se donner des complices, il étoit hors d'état, surveillé comme il l'étoit par ses amis & par leurs amis, de suivre ses projets exécrables, & de faire aucun mal dans la société. Dans cette situation, avant de révéler les découvertes qu'on avoit faites, on capitula qu'elles ne porteroient aucun préjudice à sa personne, & que pour le laisser même jouir d'une parfaite sécurité, on ne lui laisseroit jamais connoître qu'on l'eût démasqué. Cet engagement contracté avec toute la force possible a été rempli jusqu'ici avec une fidélité qui tient du prodige. Voulez-vous être le premier à l'enfreindre, tandis que le public entier, sans distinction de rang, d'âge, de sexe, de caractere, & sans aucune exception, pénétré d'admiration pour la générosité de ceux qui ont conduit cette affaire, s'est empressé d'entrer dans leurs nobles vues, & de les favoriser par pitié pour ce malheureux : car vous devez sentir que là-dessus sa sureté tient à son ignorance, & que s'il pouvoit jamais croire que ses crimes sont connus, il se prévaudroit infailliblement de l'indulgence dont on les couvre

pour en tramer de nouveaux avec la même impunité, que cette impunité seroit alors d'un trop dangereux exemple, & que ces crimes sont de ceux qu'il faut ou punir sévérement, ou laisser dans l'obscurité.

ROUSSEAU.

Tout ce que vous venez de me dire m'est si nouveau, qu'il faut que j'y rêve long-tems pour arranger là-dessus mes idées. Il y a même quelques points sur lesquels j'aurois besoin de plus grande explication. Vous dites, par exemple, qu'il n'est pas à craindre que cet homme une fois bien connu séduise personne, qu'il fasse aucun complot dangereux. Cela s'accorde mal avec ce que vous m'avez raconté vous-même de la continuation de ses crimes, & je craindrois fort au contraire qu'affiché de la sorte, il ne servît d'enseigne aux méchans pour former leurs associations criminelles, & pour employer ses funestes talens à les affermir. Le plus grand mal & la plus grande honte de l'état social est que le crime y fasse des liens plus indissolubles que n'en fait la vertu. Les méchans se lient entr'eux plus fortement que les

bons, & leurs liaisons sont bien plus durables, parce qu'ils ne peuvent les rompre impunément, que de la durée de ces liaisons dépend le secret de leurs trames, l'impunité de leurs crimes, & qu'ils ont le plus grand intérêt à se ménager toujours réciproquement. Au lieu que les bons, unis seulement par des affections libres qui peuvent changer sans conséquence, rompent & se séparent sans crainte & sans risque dès qu'ils cessent de se convenir. Cet homme, tel que vous me l'avez décrit, intrigant, actif, dangereux, doit être le foyer des complots de tous les scélérats. Sa liberté, son impunité, dont vous faites un si grand mérite aux gens de bien qui le ménagent, est un très-grand malheur public : ils sont responsables de tous les maux qui peuvent en arriver, & qui même en arrivent journellement selon vos propres récits. Est-il donc louable à des hommes justes de favoriser ainsi les méchans aux dépens des bons ?

LE FRANÇOIS.

Votre objection pourroit avoir de la force, s'il s'agissoit ici d'un méchant d'une cathégorie ordinaire. Mais songez toujours qu'il s'agit d'un monstre, l'horreur du genre-humain, auquel personne au monde ne peut se fier en aucune sorte, & qui n'est pas même capable du pacte que les scélérats font entr'eux. C'est sous cet aspect qu'également connu de tous, il ne peut être à craindre par qui que ce soit par ses trames. Détesté des bons pour ses œuvres, il l'est encore plus des méchans pour ses livres : par un juste châtiment de sa damnable hypocrisie, les fripons qu'il démasque pour se masquer, ont tous pour lui la plus invincible antipathie. S'ils cherchent à l'approcher, c'est seulement pour le surprendre & le trahir ; mais comptez qu'aucun d'eux ne tentera jamais de l'associer à quelque mauvaise entreprise.

ROUSSEAU.

C'est en effet un méchant d'une espece bien particuliere que celui qui se rend encore plus odieux aux méchans qu'aux bons, & à qui personne au monde n'oseroit proposer une injustice.

LE FRANÇOIS.

Oui, ſans doute, d'une eſpece particuliere, & ſi particuliere que la nature n'en a jamais produit, & j'eſpere n'en reproduira plus un ſemblable. Ne croyez pourtant pas qu'on ſe repoſe avec une aveugle confiance ſur cette horreur univerſelle. Elle eſt un des principaux moyens employés par les ſages qui l'ont excitée, pour l'empêcher d'abuſer par des pratiques pernicieuſes de la liberté qu'on vouloit lui laiſſer, mais elle n'eſt pas le ſeul. Ils ont pris des précautions non moins efficaces, en le ſurveillant à tel point qu'il ne puiſſe dire un mot qui ne ſoit écrit, ni faire un pas qui ne ſoit marqué, ni former un projet qu'on ne pénetre à l'inſtant qu'il eſt conçu. Ils ont fait enſorte que, libre en apparence au milieu des hommes, il n'eût avec eux aucune ſociété réelle, qu'il vécût ſeul dans la foule, qu'il ne ſût rien de ce qui ſe fait, rien de ce qui ſe dit autour de lui, rien ſur-tout de ce qui le regarde & l'intéreſſe le plus, qu'il ſe ſentît par-tout chargé de chaînes dont il ne pût ni montrer ni voir le moindre veſtige. Ils ont

élevé autour de lui des murs de ténebres impénétrables à ſes regards; ils l'ont enterré vif parmi les vivans. Voilà peut-être la plus ſinguliere, la plus étonnante entrepriſe qui jamais ait été faite. Son plein ſuccès atteſte la force du génie qui l'a conçue, & de ceux qui en ont dirigé l'exécution; & ce qui n'eſt pas moins étonnant encore, eſt le zele avec lequel le public entier s'y prête, ſans appercevoir lui-même la grandeur, la beauté du plan dont il eſt l'aveugle & fidele exécuteur.

Vous ſentez bien néanmoins qu'un projet de cette eſpece, quelque bien concerté qu'il pût être, n'auroit pu s'exécuter ſans le concours du Gouvernement; mais on eut d'autant moins de peine à l'y faire entrer qu'il s'agiſſoit d'un homme odieux à ceux qui en tenoient les rênes, d'un Auteur dont les ſéditieux écrits reſpiroient l'auſtérité républicaine, & qui, dit-on, haïſſoit le Viſirat, mépriſoit les Viſirs, vouloit qu'un Roi gouvernât par lui-même, que les Princes fuſſent juſtes, que les peuples fuſſent libres, & que tout obéît à la loi. L'adminiſtration ſe prêta donc aux manœuvres néceſſaires

pour l'enlacer & le surveiller ; entrant dans toutes les vues de l'auteur du projet, elle pourvut à la sureté du coupable autant qu'à son avilissement, & sous un air bruyant de protection, rendant sa diffamation solemnelle, parvint par degrés à lui ôter avec toute espece de crédit, de considération, d'estime, tout moyen d'abuser de ses pernicieux talens pour le malheur du genre-humain.

Afin de le démasquer plus complétement, on n'a épargné ni soins, ni tems, ni dépense pour éclairer tous les momens de sa vie, depuis sa naissance jusqu'à ce jour. Tous ceux dont les cajoleries l'ont attiré dans leurs piéges, tous ceux qui, l'ayant connu dans sa jeunesse, ont fourni quelque nouveau fait contre lui, quelque nouveau trait à sa décharge, tous ceux en un mot qui ont contribué à le peindre comme on vouloit, ont été recompensés de maniere ou d'autre, & plusieurs ont été avancés eux ou leurs proches, pour être entrés de bonne grace dans toutes les vues de nos Messieurs. On a envoyé des gens de confiance chargés de bonnes instructions & de beaucoup d'argent à

Venise, à Turin, en Savoye, en Suisse, à Geneve, par-tout où il a demeuré. On a largement recompensé tous ceux qui travaillant avec succès, ont laissé de lui, dans ces pays, les idées qu'on en vouloit donner, & en ont rapporté les anecdotes qu'on vouloit avoir. Beaucoup même de personnes de tous les états, pour faire de nouvelles découvertes & contribuer à l'œuvre commune, ont entrepris à leurs propres frais & de leur propre mouvement, de grands voyages pour bien constater la scélératesse de J. J. avec un zele. . . . .

ROUSSEAU.

Qu'ils n'auroient sûrement pas eu dans le cas contraire pour le constater honnête homme. Tant l'aversion pour les méchans a plus de force dans les belles ames que l'attachement pour les bons !

Voilà, comme vous le dites, un projet non moins admirable qu'admirablement exécuté. Il seroit bien curieux, bien intéressant de suivre dans leur détail toutes les manœuvres qu'il a fallu mettre en usage pour en

amener le succès à ce point. Comme c'est ici un cas unique depuis que le monde existe, & d'où naît une loi toute nouvelle dans le code du genre-humain, il importeroit qu'on connût à fond toutes les circonstances qui s'y rapportent. L'interdiction du feu & de l'eau chez les Romains tomboit sur les choses nécessaires à la vie, celle-ci tombe sur tout ce qui peut la rendre supportable & douce, l'honneur, la justice, la vérité, la société, l'attachement, l'estime. L'interdiction romaine menoit à la mort; celle-ci sans la donner la rend desirable, & ne laisse la vie que pour en faire un supplice affreux. Mais cette interdiction romaine étoit décernée dans une forme légale, par laquelle le criminel étoit juridiquement condamné. Je ne vois rien de pareil dans celle-ci. J'attends de savoir pourquoi cette omission, ou comment on y a suppléé ?

LE FRANÇOIS.

J'avoue que dans les formes ordinaires, l'accusation formelle & l'audition du coupable sont nécessaires pour le punir : mais au fond qu'importent ces formes quand le

délit est bien prouvé. La négation de l'accusé (car il nie toujours pour échaper au supplice) ne fait rien contre les preuves, & n'empêche point sa condamnation. Ainsi, cette formalité, souvent inutile, l'est surtout dans le cas présent, où tous les flambeaux de l'évidence éclairent des forfaits inouis.

Remarquez d'ailleurs que quand ces formalités seroient toujours nécessaires pour punir, elles ne le sont pas du moins pour faire grace, la seule chose dont il s'agit ici. Si n'écoutant que la justice, on eût voulu traiter le misérable comme il le méritoit, il ne falloit que le saisir, le punir, & tout étoit fait. On se fût épargné des embarras, des soins, des frais immenses, & ce tissu de piéges & d'artifices dont on le tient enveloppé. Mais la générosité de ceux qui l'ont démasqué, leur tendre commisération pour lui ne leur permettant aucun procédé violent, il a bien fallu s'assurer de lui sans attenter à sa liberté, & le rendre l'horreur de l'univers, afin qu'il n'en fût pas le fléau.

Quel tort lui fait-on, & de quoi pour-

roit-il se plaindre ? Pour le laisser vivre parmi les hommes il a bien fallu le peindre à eux tel qu'il étoit. Nos Messieurs savent mieux que vous que les méchans cherchent & trouvent toujours leurs semblables pour comploter avec eux leurs mauvais desseins ; mais on les empêche de se lier avec celui-ci, en le leur rendant odieux à tel point qu'ils n'y puissent prendre aucune confiance. Ne vous y fiez pas, leur dit-on, il vous trahira pour le seul plaisir de nuire ; n'espérez pas le tenir par un intérêt commun. C'est très-gratuitement qu'il se plaît au crime ; ce n'est point son intérêt qu'il y cherche ; il ne connoît d'autre bien pour lui que le mal d'autrui : il préférera toujours le mal plus grand ou plus prompt de ses camarades, au mal moindre ou plus éloigné qu'il pourroit faire avec eux. Pour prouver tout cela, il ne faut qu'exposer sa vie. En faisant son histoire, on éloigne de lui les plus scélérats par la terreur. L'effet de cette méthode est si grand & si sûr que depuis qu'on le surveille & qu'on éclaire tous ses secrets, pas un mortel n'a encore eu l'audace de tenter sur lui l'appât d'une mauvaise action, & ce n'est jamais qu'au

qu'au leurre de quelque bonne œuvre qu'on parvient à le surprendre.

ROUSSEAU.

Voyez comme quelquefois les extrêmes se touchent ! Qui croiroit qu'un excès de scélératesse pût ainsi rapprocher de la vertu ? Il n'y avoit que vos Messieurs au monde qui pussent trouver un si bel art.

LE FRANÇOIS.

Ce qui rend l'exécution de ce plan plus admirable, c'est le mystere dont il a fallu le couvrir. Il falloit peindre le personnage à tout le monde, sans que jamais ce portrait passât sous ses yeux. Il falloit instruire l'univers de ses crimes, mais de telle façon que ce fût un mystere ignoré de lui seul. Il falloit que chacun le montrât au doigt, sans qu'il crût être vu de personne. En un mot, c'étoit un secret dont le public entier devoit être dépositaire, sans qu'il parvînt jamais à celui qui en étoit le sujet. Cela eût été difficile, peut-être impossible à exécuter avec tout autre : mais les projets fondés sur des principes généraux échouent souvent. En les appropriant tellement à l'individu qu'ils ne

conviennent qu'à lui, on en rend l'exécution bien plus sûre. C'eſt ce qu'on a fait auſſi habilement qu'heureuſement avec notre homme. On ſavoit qu'étranger & ſeul, il étoit ſans appui, ſans parens, ſans aſſiſtance, qu'il ne tenoit à aucun parti, & que ſon humeur ſauvage tendoit d'elle-même à l'iſoler; on n'a fait, pour l'iſoler tout-à-fait, que ſuivre ſa pente naturelle, y faire tout concourir, & dès-lors tout a été facile. En le ſéqueſtrant tout-à-fait du commerce des hommes qu'il fuit, quel mal lui fait-on? En pouſſant la bonté juſqu'à lui laiſſer une liberté du moins apparente, ne falloit-il pas l'empêcher d'en pouvoir abuſer? Ne falloit-il pas, en le laiſſant au milieu des citoyens, s'attacher à le leur bien faire connoître? Peut-on voir un ſerpent ſe gliſſer dans la place publique, ſans crier à chacun de ſe garder du ſerpent? N'étoit-ce pas ſurtout une obligation particuliere pour les ſages qui ont eu l'adreſſe d'écarter le maſque dont il ſe couvroit depuis quarante ans, & de le voir les premiers à travers ſes déguiſemens, tels qu'ils le montrent depuis lors à tout le monde? Ce grand devoir de le faire

abhorrer pour l'empêcher de nuire, combiné avec le tendre intérêt qu'il inſpire à ces hommes ſublimes, eſt le vrai motif des ſoins infinis qu'ils prennent, des dépenſes immenſes qu'ils font, pour l'entourer de tant de piéges, pour le livrer à tant de mains, pour l'enlacer de tant de façons, qu'au milieu de cette liberté feinte il ne puiſſe ni dire un mot, ni faire un pas, ni mouvoir un doigt qu'ils ne le ſachent & ne le veuillent. Au fond, tout ce qu'on en fait n'eſt que pour ſon bien, pour éviter le mal qu'on ſeroit contraint de lui faire, & dont on ne peut le garantir autrement. Il falloit commencer par l'éloigner de ſes anciennes connoiſſances, pour avoir le tems de les bien endoctriner; on l'a fait décréter à Paris; quel mal lui a-t-on fait? Il falloit par la même raiſon l'empêcher de s'établir à Geneve. On l'y a fait décréter auſſi; quel mal lui a-t-on fait? On l'a fait lapider à Motiers; mais les cailloux qui caſſoient ſes fenêtres & ſes portes ne l'ont pas atteint; quel mal donc lui ont-ils fait? On l'a fait chaſſer à l'entrée de l'hiver de l'Iſle ſolitaire où il s'étoit réfugié, & de toute la Suiſſe; mais c'étoit pour le forcer chari-

tablement d'aller en Angleterre (*) chercher l'aſyle qu'on lui préparoit à ſon inſu depuis long-tems, & bien meilleur que celui qu'il s'étoit obſtiné de choiſir, quoiqu'il ne pût de-là faire aucun mal à perſonne. Mais quel mal lui a-t-on fait à lui-même, & de quoi ſe plaint-il aujourd'hui ? Ne le laiſſe-t-on pas tranquille dans ſon opprobre ? Il peut ſe veautrer à ſon aiſe dans la fange où on le tient embourbé. On l'accable d'indignités, il eſt vrai ; mais qu'importe ? quelles bleſſures lui font-elles ? N'eſt-il pas fait pour les ſouffrir ? Et quand chaque paſſant lui cracheroit au viſage, quel mal, après tout, cela lui feroit-il ? Mais ce monſtre d'ingra-

(*) Choiſir un Anglois pour mon dépoſitaire & mon confident, ſeroit, ce me ſemble, réparer d'une maniere bien authentique le mal que j'ai pu penſer & dire de ſa nation. On l'a trop abuſée ſur mon compte pour que j'aie pu ne pas m'abuſer quelquefois ſur le ſien (a).

(a) » M. Rouſſeau étoit ſi bien revenu de ſes » préjugés contre l'Angleterre, que peu de » tems avant ſa mort, il donna commiſſion à » l'Éditeur de lui chercher un aſyle dans ce pays » pour y finir ſes jours ».

Note de l'Editeur.



titude ne ſent rien, ne ſait gré de rien, & tous les ménagemens qu'on a pour lui, loin de le toucher, ne font qu'irriter ſa férocité. En prenant le plus grand ſoin de lui ôter tous ſes amis, on ne leur a rien tant recommandé que d'en garder toujours l'apparence & le titre, & de prendre pour le tromper le même ton qu'ils avoient auparavant pour l'accueillir. C'eſt ſa coupable défiance qui ſeule le rend miſérable. Sans elle il ſeroit un peu plus dupe, mais il vivroit tout auſſi content qu'autrefois. Devenu l'objet de l'horreur publique, il s'eſt vu par-là celui des attentions de tout le monde. C'étoit à qui le fêteroit, à qui l'auroit à dîner, à qui lui offriroit des retraites, à qui renchériroit d'empreſſement pour obtenir la préférence. On eût dit, à l'ardeur qu'on avoit pour l'attirer, que rien n'étoit plus honorable, plus glorieux que de l'avoir pour hôte, & cela dans tous les états, ſans en excepter les Grands & les Princes, & mon Ours n'étoit pas content !

ROUSSEAU.

Il avoit tort, mais il devoit être bien ſur-

pris ! Ces Grands-là ne penſoient pas ſans doute comme ce Seigneur Eſpagnol, dont vous ſavez la réponſe à Charles-Quint, qui lui demandoit un de ſes châteaux pour y loger le Connétable de Bourbon (*)

LE FRANÇOIS.

Le cas eſt bien différent ; vous oubliez qu'ici c'eſt une bonne œuvre.

ROUSSEAU.

Pourquoi ne voulez-vous pas que l'hoſpitalité envers le Connétable fût une auſſi bonne œuvre que l'aſyle offert à un ſcélérat ?

LE FRANÇOIS.

Eh vous ne voulez pas m'entendre ! Le

(*) On a, dit-on, rendu inhabitable le château de Trye depuis que j'y ai logé. Si cette opération a rapport à moi, elle n'eſt pas conſéquente à l'empreſſement qui m'y avoit attiré, ni à celui avec lequel on engageoit M. le Prince de Ligne à m'offrir dans le même tems un aſyle charmant dans ſes terres, par une belle lettre qu'on eut même grand ſoin de faire courir dans tout Paris.



Connétable ſavoit bien qu'il étoit rebelle à ſon Prince.

ROUSSEAU.

Jean-Jaques ne ſait donc pas qu'il eſt un ſcélérat ?

LE FRANÇOIS.

Le fin du projet eſt d'en uſer extérieurement avec lui comme s'il n'en ſavoit rien, ou comme ſi on l'ignoroit ſoi-même. De cette ſorte on évite avec lui le danger des explications ; & feignant de le prendre pour un honnête homme, on l'obſede ſi bien ſous un air d'empreſſement pour ſon mérite, que rien de ce qui ſe rapporte à lui, ni lui-même ne peut échaper à la vigilance de ceux qui l'approchent. Dès qu'il s'établit quelque part, ce qu'on ſait toujours d'avance, les murs, les planchers, les ſerrures, tout eſt diſpoſé autour de lui pour la fin qu'on ſe propoſe, & l'on n'oublie pas de l'envoiſiner convenablement ; c'eſt-à-dire, de mouches venimeuſes, de fourbes adroits & de filles accortes à qui l'on a bien fait leur leçon. C'eſt une choſe aſſez plaiſante de voir les

barboteuſes de nos Meſſieurs prendre des airs de Vierges pour tâcher d'aborder cet ours. Mais ce ne ſont pas apparemment des Vierges qu'il lui faut, car ni les lettres pathétiques qu'on dicte à celles-là, ni les dolentes hiſtoires qu'on leur fait apprendre, ni tout l'étalage de leurs malheurs & de leurs vertus, ni celui de leurs charmes flétris n'ont pu l'attendrir. Ce pourceau d'Epicure eſt devenu tout d'un coup un Xenocrate pour nos Meſſieurs.

ROUSSEAU.

N'en fut-il point un pour vos Dames ? Si ce n'étoit pas là le plus bruyant de ſes forfaits, c'en ſeroit ſurement le plus irrémiſſible.

LE FRANÇOIS.

Ah, Monſieur Rouſſeau, il faut toujours être galant, & de quelque façon qu'en uſe une femme, on ne doit jamais toucher cet article-là !

Je n'ai pas beſoin de vous dire que toutes ſes lettres ſont ouvertes, qu'on retient ſoigneuſement toutes celles dont il pourroit

tirer quelque inſtruction, & qu'on lui en fait écrire de toutes les façons par différentes mains, tant pour ſonder ſes diſpoſitions par ſes réponſes, que pour lui ſuppoſer dans celles qu'il rebute & qu'on garde, des correſpondances dont on puiſſe un jour tirer parti contre lui. On a trouvé l'art de lui faire de Paris une ſolitude plus affreuſe que les cavernes & les bois, où il ne trouve au milieu des hommes, ni communication, ni conſolation, ni conſeil, ni lumieres, ni rien de tout ce qui pourroit lui aider à ſe conduire, un labyrinthe immenſe où l'on ne lui laiſſe appercevoir dans les ténebres que de fauſſes routes qui l'égarent de plus en plus. Nul ne l'aborde qui n'ait déja ſa leçon toute faite ſur ce qu'il doit lui dire & ſur le ton qu'il doit prendre en lui parlant. On tient note de tous ceux qui demandent à le voir (*), & on ne le leur permet qu'après

(*) On a mis pour cela dans la rue un marchand de tableaux tout vis-à-vis de ma porte, & à cette porte qu'on tient fermée un ſecret, afin que tous ceux qui voudront entrer chez moi ſoient forcés de s'adreſſer aux voiſins qui ont leurs inſtructions & leurs ordres.

avoir reçu à ſon égard les inſtructions que j'ai moi-même été chargé de vous donner, au premier deſir que vous avez marqué de le connoître. S'il entre en quelque lieu public, il y eſt regardé & traité comme un peſtiféré : tout le monde l'entoure & le fixe, mais en s'écartant de lui & ſans lui parler, & ſeulement pour lui ſervir de barriere ; & s'il oſe parler lui-même & qu'on daigne lui répondre, c'eſt toujours ou par un menſonge, ou en éludant ſes queſtions d'un ton ſi rude & ſi mépriſant qu'il perde l'envie d'en faire. Au parterre on a grand ſoin de le recommander à ceux qui l'entourent, & de placer toujours à ſes côtés une garde ou un ſergent qui parle ainſi fort clairement de lui ſans rien dire. On l'a montré, ſignalé, recommandé par tout aux facteurs, aux commis, aux gardes, aux mouches, aux ſavoyards, dans tous les ſpectacles, dans tous les cafés, aux barbiers, aux marchands, aux colporteurs, aux libraires. S'il cherchoit un livre, un almanach, un roman, il n'y en auroit plus dans tout Paris ; le ſeul deſir manifeſté de trouver une choſe telle qu'elle ſoit, eſt pour lui l'infaillible moyen de la faire diſparoître. A ſon arrivée à Paris

il cherchoit douze chanſonnettes italiennes qu'il y fit graver il y a une vingtaine d'années, & qui étoient de lui comme le Devin du Village : mais le recueil, les airs, les planches, tout diſparut, tout fut anéanti dès l'inſtant, ſans qu'il en ait pu recouvrer jamais un ſeul exemplaire. On eſt parvenu à force de petites attentions multipliées, à le tenir dans cette ville immenſe toujours ſous les yeux de la populace qui le voit avec horreur. Veut-il paſſer l'eau vis-à-vis les Quatre-nations ? On ne paſſera point pour lui, même en payant la voiture entiere. Veut-il ſe faire décroter ? Les décroteurs, ſur-tout ceux du Temple & du Palais-Royal lui refuſeront avec mépris leurs ſervices. Entre-t-il aux Tuileries ou au Luxembourg ? Ceux qui diſtribuent des billets imprimés à la porte, ont ordre de le paſſer avec la plus outrageante affectation, & même de lui en refuſer net, s'il ſe préſente pour en avoir, & tout cela, non pour l'importance de la choſe, mais pour le faire remarquer, connoître & abhorrer de plus en plus.

Une de leurs plus jolies inventions eſt le

parti qu'ils ont ſu tirer pour leur objet de l'uſage annuel de brûler en cérémonie un ſuiſſe de paille dans la rue aux Ours. Cette fête populaire paroiſſoit ſi barbare & ſi ridicule en ce ſiecle philoſophe, que, déja négligée, on alloit la ſupprimer tout-à-fait, ſi nos Meſſieurs ne ſe fuſſent aviſés de la renouveller bien précieuſement pour J. J. A cet effet, ils ont fait donner ſa figure & ſon vêtement à l'homme de paille, ils lui ont armé la main d'un couteau bien luiſant, & en le faiſant promener en pompe dans les rues de Paris, ils ont eu ſoin qu'on le mît en ſtation directement ſous les fenêtres de J. J., tournant & retournant la figure de tous côtés pour la bien montrer au peuple, à qui cependant de charitables interpretes font faire l'application qu'on deſire, & l'excitent à brûler J. J. en effigie, en attendant mieux (*). Enfin l'un de nos Meſſieurs m'a

(*) Il y auroit, à me brûler en perſonne, deux grands inconvéniens qui peuvent forcer ces Meſſieurs à ſe priver de ce plaiſir. Le premier eſt qu'étant une fois mort & brûlé, je ne ſerois plus en leur pouvoir, & ils perdroient le plaiſir plus grand de me tourmenter vif. Le ſecond, bien

même

même aſſuré avoir eu le ſenſible plaiſir de voir des mendians lui rejetter au nez ſon aumône, & vous comprenez bien . . . .

ROUSSEAU.

Qu'ils n'y ont rien perdu. Ah quelle douceur d'ame ! quelle charité ! Le zele de vos Meſſieurs n'oublie rien.

LE FRANÇOIS.

Outre toutes ces précautions, on a mis en œuvre un moyen très-ingénieux pour découvrir s'il lui reſte par malheur quelque perſonne de confiance qui n'ait pas encore les inſtructions & les ſentimens néceſſaires pour ſuivre à ſon égard le plan généralement admis. On lui fait écrire par des gens qui, ſe feignant dans la détreſſe, implorent ſon ſecours ou ſes conſeils pour s'en tirer. Il cauſe avec eux, il les conſole, il les recommande aux perſonnes ſur leſquelles il compte. De cette maniere on parvient à les

plus grave, eſt qu'avant de me brûler il faudroit enfin m'entendre, au moins pour la forme, & je doute que malgré vingt ans de précautions & de trames, ils oſent encore en courir le riſque.

connoître, & de-là facilement à les convertir. Vous ne sauriez croire combien par cette manœuvre on a découvert de gens qui l'estimoient encore & qu'il continuoit de tromper. Connus de nos Messieurs, ils sont bientôt détachés de lui, & l'on parvient par un art tout particulier, mais infaillible, à le leur rendre aussi odieux qu'il leur fut cher auparavant. Mais soit qu'il pénetre enfin ce manege, soit qu'en effet il ne lui reste plus personne, ces tentatives sont sans succès depuis quelque tems. Il refuse constamment de s'employer pour les gens qu'il ne connoît pas, & même de leur répondre, & cela va toujours aux fins qu'on se propose en le faisant passer pour un homme insensible & dur. Car encore une fois rien n'est mieux pour éluder ses pernicieux desseins que de le rendre tellement haïssable à tous, que dès qu'il desire une chose c'en soit assez pour qu'il ne la puisse obtenir, & que dès qu'il s'intéresse en faveur de quelqu'un, ce quelqu'un ne trouve plus ni patron ni assistance.

ROUSSEAU.

En effet tous ces moyens que vous m'avez

détaillés, me paroissent ne pouvoir manquer de faire de ce J. J. la risée, le jouet du genre-humain, & de le rendre le plus abhorré des mortels.

LE FRANÇOIS.

Eh ! sans doute. Voilà le grand, le vrai but des soins généreux de nos Messieurs. Et graces à leur plein succès, je puis vous assurer que depuis que le monde existe, jamais mortel n'a vécu dans une pareille dépression.

ROUSSEAU.

Mais ne me disiez-vous pas au contraire que le tendre soin de son bien-être entroit pour beaucoup dans ceux qu'ils prennent à son égard ?

LE FRANÇOIS.

Oui, vraiment, & c'est-là sur-tout ce qu'il y a de grand, de généreux, d'admirable dans le plan de nos Messieurs, qu'en l'empêchant de suivre ses volontés & d'accomplir ses mauvais desseins, on cherche cependant à lui procurer les douceurs de la vie, de façon qu'il trouve par-tout ce qui

lui est nécessaire, & nulle part ce dont il peut abuser. On veut qu'il soit rassasié du pain de l'ignominie & de la coupe de l'opprobre. On affecte même pour lui des attentions moqueuses & dérisoires (1), des respects comme ceux qu'on prodiguoit à Sancho dans son Isle, & qui le rendent encore plus ridicule aux yeux de la populace. Enfin, puisqu'il aime tant les distinctions, il a lieu d'être content, on a soin qu'elles ne lui manquent pas, & on le sert de son goût en le faisant par-tout montrer au doigt. Oui, Monsieur, on veut qu'il vive, & même agréablement, autant qu'il est possible à un méchant sans mal faire. On voudroit qu'il ne manquât à son bonheur que les moyens de troubler celui des autres. Mais c'est un ours qu'il faut enchaîner de peur qu'il ne dévore les passans. On craint sur-tout le poison de sa plume, & l'on n'épargne au-

(1) Comme quand on vouloit à toute force m'envoyer le vin d'honneur à Amiens, qu'à Londres les Tambours des Gardes devoient venir battre à ma porte, & qu'au Temple M. le Prince de Conti m'envoya sa Musique à mon lever.

cune précaution pour l'empêcher de l'exhaler; on ne lui laisse aucun moyen de défendre son honneur, parce que cela lui seroit inutile, que sous ce prétexte il ne manqueroit pas d'attaquer celui d'autrui, & qu'il n'appartient pas à un homme livré à la diffamation d'oser diffamer personne. Vous concevez que parmi les gens dont on s'est assuré, l'on n'a pas oublié les libraires, sur-tout ceux dont il s'est autrefois servi. L'on en a même tenu un très-long-tems à la Bastille sous d'autres prétextes, mais en effet pour l'endoctriner plus long-tems à loisir sur le compte de J. J. (1). On a recommandé à tout ce qui l'entoure de veiller particuliérement à ce qu'il peut écrire. On a même tâché de lui en ôter les moyens, & l'on

(1) On y a détenu de même, en même tems & pour le même effet, un Genevois de mes amis, lequel, aigri par d'anciens griefs contre les magistrats de Geneve, excitoit les citoyens contre eux à mon occasion. Je pensois bien différemment, & jamais, en écrivant soit à eux, soit à lui, je ne cessai de les presser tous d'abandonner ma cause & de remettre à de meilleurs tems la défense de leurs droits. Cela n'empêcha pas qu'on ne publiât avoir trouvé tout le con-

étoit parvenu dans la retraite où on l'avoit attiré en Dauphiné, à écarter de lui toute encre lisible, en sorte qu'il ne put trouver sous ce nom que de l'eau légérement teinte, qui même en peu de tems perdoit toute sa couleur. Malgré toutes ces précautions, le drôle est encore parvenu à écrire ses mémoires, qu'il appelle ses confessions, & que nous appellons ses mensonges, avec de l'encre de la Chine, à laquelle on n'avoit pas songé: mais si l'on ne peut l'empêcher de barbouiller du papier à son aise, on l'empêche au moins de faire circuler son venin: car aucun chiffon, ni petit ni grand, pas un billet de deux lignes ne peut sortir de ses mains, sans tomber à l'instant même dans celles des gens établis pour tout recueillir. A l'égard de ses discours, rien n'en est perdu. Le premier soin de ceux qui l'entourent, est de s'attacher à le faire jaser; ce qui n'est pas

traire dans les lettres que je lui écrivois, & que c'étoit moi qui étois le boute-feu. Que peuvent désormais attendre des gens puissans, la justice, la vérité, l'innocence, quand une fois ils en sont venus jusques-là?

difficile, ni même de lui faire dire à-peu-près ce qu'on veut, ou du moins comme on le veut, pour en tirer avantage, tantôt en lui débitant de fausses nouvelles, tantôt en l'animant par d'adroites contradictions, & tantôt au contraire en paroissant acquiescer à tout ce qu'il dit. C'est alors sur-tout qu'on tient un registre exact des indiscretes vivacités qui lui échapent, & qu'on amplifie & commente de sang-froid. Ils prennent en même tems toutes les précautions possibles pour qu'il ne puisse tirer d'eux aucune lumiere, ni par rapport à lui ni par rapport à qui que ce soit. On ne prononce jamais devant lui le nom de ses premiers délateurs, & l'on ne parle qu'avec la plus grande réserve de ceux qui influent sur son sort, de sorte qu'il lui est impossible de parvenir à savoir ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils font, s'ils sont à Paris ou absens, ni même s'ils sont morts ou en vie. On ne lui parle jamais de nouvelles, ou on ne lui en dit que de fausses ou de dangereuses, qui seroient de sa part de nouveaux crimes s'il s'avisoit de les répéter. En province on empêchoit aisément qu'il ne lût aucune gazette. A Paris où il y

auroit trop d'affectation, l'on empêche au moins qu'il n'en voie aucune dont il puisse tirer quelque instruction qui le regarde, & sur-tout celles où nos Messieurs font parler de lui. S'il s'enquiert de quelque chose, personne n'en sait rien; s'il s'informe de quelqu'un, personne ne le connoît; s'il demandoit avec un peu d'empressement le tems qu'il fait, on ne lui diroit pas. Mais on s'applique en revanche à lui faire trouver les denrées, sinon à meilleur marché, du moins de meilleure qualité qu'il ne les auroit au même prix. Ses bienfaiteurs suppléant généreusement de leur bourse à ce qu'il en coûte de plus pour satisfaire la délicatesse qu'ils lui supposent, & qu'ils tâchent même d'exciter en lui par l'occasion & le bon marché, pour avoir le plaisir d'en tenir note. De cette maniere mettant adroitement le menu peuple dans leur confidence, ils lui font l'aumône publiquement malgré lui, de façon qu'il lui soit impossible de s'y dérober; & cette charité, qu'on s'attache à rendre bruyante, a peut-être contribué plus que toute autre chose, à le déprimer autant que le desiroient ses amis.

ROUSSEAU.

Comment, ses amis?

LE FRANÇOIS.

Oui, c'est un nom qu'aiment à prendre toujours nos Messieurs, pour exprimer toute leur bienveillance envers lui, toute leur sollicitude pour son bonheur, &, ce qui est très-bien trouvé, pour le faire accuser d'ingratitude, en se montrant si peu sensible à tant de bonté.

ROUSSEAU.

Il y a là quelque chose que je n'entends pas bien. Expliquez-moi mieux tout cela, je vous prie.

LE FRANÇOIS.

Il importoit, comme je vous l'ai dit, pour qu'on pût le laisser libre sans danger, que sa diffamation fût universelle (1). Il ne

(1) Je n'ai point voulu parler ici de ce qui se fait au théatre, & de ce qui s'imprime journellement en Hollande & ailleurs, parce que cela passe toute croyance, & qu'en le voyant & en ressentant continuellement les tristes effets, j'ai

ſuffiſoit pas de la répandre dans les cercles & parmi la bonne compagnie, ce qui n'étoit pas difficile & fut bientôt fait. Il falloit qu'elle s'étendît parmi tout le peuple, & dans les plus bas étages auſſi-bien que dans les plus élevés; & cela préſentoit plus de difficulté; non-ſeulement parce que l'affectation de le tympaniſer ainſi à ſon inſu, pouvoit ſcandaliſer les ſimples, mais ſur-tout à cauſe de l'inviolable loi de lui cacher tout ce qui le regarde, pour éloigner à jamais de lui tout éclairciſſement, toute inſtruction, tout moyen de défenſe & de juſtification, toute occaſion de faire expliquer perſonne, de remonter à la ſource des lumieres qu'on a ſur ſon compte, & qu'il étoit moins ſûr pour cet effet de compter ſur la diſcrétion de la populace que ſur celle des honnêtes gens.

peine encore à le croire moi-même. Il y a quinze ans que tout cela dure, toujours avec l'approbation publique & l'aveu du Gouvernement. Et moi je vieillis ainſi ſeul parmi ces forcenés, ſans aucune conſolation de perſonne, ſans néanmoins perdre ni courage, ni patience, & dans l'ignorance où l'on me tient, élevant au Ciel pour toute défenſe un cœur exempt de fraude & des mains pures de tout mal.

Or, pour l'intéreſſer cette populace, à ce myſtere, ſans paroître avoir cet objet, ils ont admirablement tiré parti d'une ridicule arrogance de notre homme, qui eſt de faire le fier ſur les dons, & de ne vouloir pas qu'on lui faſſe l'aumône.

ROUSSEAU.

Mais, je crois que vous & moi ſerions aſſez capables d'une pareille arrogance: qu'en penſez-vous?

LE FRANÇOIS.

Cette délicateſſe eſt permiſe à d'honnêtes gens. Mais un drôle comme cela qui fait le gueux, quoiqu'il ſoit riche, de quel droit oſe-t-il rejetter les menues charités de nos Meſſieurs?

ROUSSEAU.

Du même droit, peut-être, que les mendians rejettent les ſiennes. Quoi qu'il en ſoit, s'il fait le gueux, il reçoit donc ou demande l'aumône? car voilà tout ce qui diſtingue le gueux du pauvre, qui n'eſt pas plus riche que lui, mais qui ſe contente de ce qu'il a, & ne demande rien à perſonne.

LE FRANÇOIS.

Eh non ! celui-ci ne la demande pas directement. Au contraire, il la rejette insolemment d'abord ; mais il cede à la fin tout doucement quand on s'obstine.

ROUSSEAU.

Il n'est donc pas si arrogant que vous disiez d'abord, & retournant votre question, je demande à mon tour pourquoi ils s'obstinent à lui faire l'aumône comme à un gueux, puisqu'ils savent si bien qu'il est riche ?

LE FRANÇOIS.

Le pourquoi, je vous l'ai déja dit. Ce seroit, j'en conviens, outrager un honnête homme : mais c'est le sort que mérite un pareil scélérat d'être avili par tous les moyens possibles ; & c'est une occasion de mieux manifester son ingratitude, par celle qu'il témoigne à ses bienfaiteurs.

ROUSSEAU.

Trouvez-vous que l'intention de l'avilir mérite une grande reconnoissance ?

LE

LE FRANÇOIS.

Non, mais c'est l'aumône qui la mérite. Car, comme disent très-bien nos Messieurs, l'argent rachete tout, & rien ne le rachete. Quelle que soit l'intention de celui qui donne, même par force, il reste toujours bienfaiteur, & mérite toujours comme tel la plus vive reconnoissance. Pour éluder donc la brutale rusticité de notre homme, on a imaginé de lui faire en détail, à son insu, beaucoup de petits dons bruyans, qui demandent le concours de beaucoup de gens & sur-tout du menu peuple, qu'on fait entrer ainsi sans affectation dans la grande confidence, afin qu'à l'horreur pour ses forfaits se joigne le mépris pour sa misere & le respect pour ses bienfaiteurs. On s'informe des lieux où il se pourvoit des denrées nécessaires à sa subsistance, & on a soin qu'au même prix on les lui fournisse de meilleure qualité, & par-conséquent plus cheres (1).

(1) Voici une explication que la vérité semble exiger de moi.

» L'augmentation du prix des denrées, & les » commencemens de caducité qui paroissoient

Au fond, cela ne lui fait aucune économie, & il n'en a pas besoin, puisqu'il est riche; mais pour le même argent il est mieux servi; sa bassesse & la générosité de nos Messieurs circulent ainsi parmi le peuple, & l'on parvient de cette maniere à l'y rendre abject & méprisable, en ne paroissant songer qu'à son bien-être & à le rendre heureux malgré lui. Il est difficile que le misérable ne s'apperçoive pas de ce petit manege, & tant mieux : car s'il se fâche, cela prouve de plus en plus son ingratitude, & s'il change de marchands, on répete aussitôt la même manœuvre, la réputation qu'on

» en M. Rousseau vers la fin de ses jours, faisoient craindre à sa femme qu'il ne succombât » faute d'une nourriture saine. Elle se décida » alors, avec l'aveu d'une personne en qui elle » avoit de la confiance, de tromper pieusement » son mari, sur le prix qu'on la faisoit payer sa » petite provision de bouche. Voici le fait; & » c'est ainsi que cet infortuné voyoit par-tout la » confirmation de ses malheurs. Ses adversaires » s'y sont pris bien adroitement, en poussant à » bout sa simplicité : c'étoit seulement de ce » côté-là qu'ils pouvoient avoir quelque prise » sur sa grande ame.

Note de l'Editeur.

veut lui donner se répand encore plus rapidement. Ainsi plus il se débat dans ses lacs, & plus il les resserre.

ROUSSEAU.

Voilà, je vous l'avoue, ce que je ne comprenois pas bien d'abord. Mais, Monsieur, vous en qui j'ai connu toujours un cœur si droit, se peut-il que vous approuviez de pareilles manœuvres?

LE FRANÇOIS.

Je les blâmerois fort pour tout autre; mais ici je les admire par le motif de bonté qui les dicte, sans pourtant avoir voulu jamais y tremper. Je hais J. J., nos Messieurs l'aiment, ils veulent le conserver à tout prix; il est naturel qu'eux & moi ne nous accordions pas sur la conduite à tenir avec un pareil homme. Leur systême, injuste peut-être en lui-même, est rectifié par l'intention.

ROUSSEAU.

Je crois qu'il me la rendroit suspecte : car on ne va point au bien par le mal, ni à la vertu par la fraude. Mais puisque vous

m'assurez que J. J. est riche, comment le public accorde-t-il ces choses-là ? Car enfin rien ne doit lui sembler plus bizarre & moins méritoire qu'une aumône faite par force à un riche scélérat.

LE FRANÇOIS.

Oh ! le public ne rapproche pas ainsi les idées qu'on a l'adresse de lui montrer séparément. Il le voit riche pour lui reprocher de faire le pauvre, ou pour le frustrer du produit de son labeur, en se disant qu'il n'en a pas besoin. Il le voit pauvre pour insulter à sa misere, & le traiter comme un mendiant. Il ne le voit jamais que par le côté qui pour l'instant le montre plus odieux ou plus méprisable, quoique incompatible avec les autres aspects sous lesquels il le voit en d'autres tems.

ROUSSEAU.

Il est certain qu'à moins d'être de la plus brute insensibilité, il doit être aussi pénétré que surpris de cette association d'attentions & d'outrages dont il sent à chaque instant les effets. Mais quand, pour l'unique plaisir

de rendre sa diffamation plus complete, on lui passe journellement tous ses crimes, qui peut être surpris s'il profite de cette coupable indulgence pour en commettre incessamment de nouveaux ? C'est une objection que je vous ai déja faite & que je répete, parce que vous l'avez éludée sans y répondre. Par tout ce que vous m'avez raconté, je vois que, malgré toutes les mesures qu'on a prises, il va toujours son train comme auparavant, sans s'embarrasser en aucune sorte des surveillans dont il se voit entouré. Lui qui prit jadis là-dessus tant de précautions, que pendant quarante ans, trompant exactement tout le monde, il passa pour un honnête homme, je vois qu'il n'use de la liberté qu'on lui laisse, que pour assouvir sans gêne sa méchanceté, pour commettre chaque jour de nouveaux forfaits dont il est bien sûr qu'aucun n'échape à ses surveillans, & qu'on lui laisse tranquillement consommer. Est-ce donc une vertu si méritoire à vos Messieurs d'abandonner ainsi les honnêtes gens à la furie d'un scélérat, pour l'unique plaisir de compter tranquillement ses crimes, qu'il leur seroit si aisé d'empêcher ?

LE FRANÇOIS.

Ils ont leurs raiſons pour cela.

ROUSSEAU.

Je n'en doute point : mais ceux-mêmes qui commettent les crimes, ont ſans doute auſſi leurs raiſons ; cela ſuffit-il pour les juſtifier ? Singuliere bonté, convenez-en, que celle qui, pour rendre le coupable odieux, refuſe d'empêcher le crime, & s'occupe à choyer le ſcélérat aux dépens des innocens dont il a fait ſa proie. Laiſſer commettre les crimes qu'on peut empêcher, n'eſt pas ſeulement en être témoin, c'eſt en être complice. D'ailleurs, ſi on lui laiſſe toujours faire tout ce que vous dites qu'il fait, que ſert donc de l'eſpionner de ſi près, avec tant de vigilance & d'activité ? Que ſert d'avoir découvert ſes œuvres pour les lui laiſſer continuer, comme ſi on n'en ſavoit rien ? Que ſert de gêner ſi fort ſa volonté dans les choſes indifférentes, pour la laiſſer en toute liberté, dès qu'il s'agit de mal-faire ? On diroit que vos Meſſieurs ne cherchent qu'à lui ôter tout moyen de faire autre

choſe que des crimes. Cette indulgence vous paroît-elle donc ſi raiſonnable, ſi bien entendue, & digne de perſonnages ſi vertueux ?

LE FRANÇOIS.

Il y a dans tout cela, je dois l'avouer, des choſes que je n'entends pas fort bien moi-même ; mais on m'a promis de m'expliquer tout à mon entiere ſatisfaction. Peut-être pour le rendre plus exécrable a-t-on cru devoir charger un peu le tableau de ſes crimes, ſans ſe faire un grand ſcrupule de cette charge, qui dans le fond importe aſſez peu ; car, puiſqu'un homme coupable d'un crime eſt capable de cent, tous ceux dont on l'accuſe ſont tout au moins dans ſa volonté, & l'on peut à peine donner le nom d'impoſtures à de pareilles accuſations.

Je vois que la baſe du ſyſtême que l'on ſuit à ſon égard eſt le devoir qu'on s'eſt impoſé qu'il fût bien démaſqué, bien connu de tout le monde, & néanmoins de n'avoir jamais avec lui aucune explication ; de lui ôter toute connoiſſance de ſes accuſateurs & toute lumiere certaine des choſes dont il eſt

accusé. Cette double néceſſité eſt fondée sur la nature des crimes qui rendroit leur déclaration publique trop ſcandaleuſe, & qui ne ſouffre pas qu'il ſoit convaincu ſans être puni. Or voulez-vous qu'on le puniſſe ſans le convaincre ? Nos formes judiciaires ne le permettroient pas, & ce ſeroit aller directement contre les maximes d'indulgence & de commiſération qu'on veut ſuivre à ſon égard. Tout ce qu'on peut donc faire pour la ſureté publique eſt, premiérement de le ſurveiller ſi bien qu'il n'entreprenne rien qu'on ne le ſache, qu'il n'exécute rien d'important qu'on ne le veuille, & ſur le reſte d'avertir tout le monde du danger qu'il y a d'écouter & fréquenter un pareil ſcélérat. Il eſt clair qu'ainſi bien avertis, ceux qui s'expoſent à ſes attentats, ne doivent, s'ils y ſuccombent, s'en prendre qu'à eux-mêmes. C'eſt un malheur qu'il n'a tenu qu'à eux d'éviter, puiſque, fuyant comme il fait les hommes, ce n'eſt pas lui qui va les chercher.

ROUSSEAU.

Autant en peut-on dire à ceux qui paſſent dans un bois où l'on ſait qu'il y a des vo-

leurs, ſans que cela faſſe une raiſon valable pour laiſſer ceux-ci en toute liberté d'aller leur train, ſur-tout, quand pour les contenir il ſuffit de le vouloir. Mais quelle excuſe peuvent avoir vos Meſſieurs, qui ont ſoin de fournir eux-mêmes des proies à la cruauté du barbare, par les émiſſaires dont vous m'avez dit qu'ils l'entourent, qui tâchent à toute force de ſe familiariſer avec lui, & dont ſans doute il a ſoin de faire ſes premieres victimes ?

LE FRANÇOIS.

Point du tout. Quelque familiérement qu'ils vivent chez lui, tâchant même d'y manger & boire ſans s'embarraſſer des riſques, il ne leur en arrive aucun mal. Les perſonnes ſur leſquelles il aime aſſouvir ſa furie ſont celles pour leſquelles il a de l'eſtime & du penchant; celles auxquelles il voudroit donner ſa confiance pour peu que leurs cœurs s'ouvriſſent au ſien, d'anciens amis qu'il regrette, & dans leſquels il ſemble encore chercher les conſolations qui lui manquent. C'eſt ceux-là qu'il choiſit pour les expédier par préférence ; le lien de l'amitié lui peſe ; il ne voit avec plaiſir que ſes ennemis.

ROUSSEAU.

On ne doit pas diſputer contre les faits ; mais convenez que vous me peignez-là un bien ſingulier perſonnage, qui n'empoiſonne que ſes amis, qui ne fait des livres qu'en faveur de ſes ennemis, & qui fuit les hommes pour leur faire du mal.

Ce qui me paroît encore bien étonnant en tout ceci, c'eſt comment il ſe trouve d'honnêtes gens qui veuillent rechercher, hanter un pareil monſtre, dont l'abord ſeul devroit leur faire horreur. Que la canaille envoyée par vos Meſſieurs, & faite pour l'eſpionnage, s'empare de lui, voilà ce que je comprends ſans peine. Je comprends encore que trop heureux de trouver quelqu'un qui veuille le ſouffrir, il ne doit pas lui, miſanthrope avec les honnêtes gens, mais à charge avec lui-même, ſe rendre difficile ſur les liaiſons, qu'il doit voir, accueillir, rechercher avec grand empreſſement les coquins qui lui reſſemblent, pour les engager dans ſes damnables complots. Eux de leur côté, dans l'eſpoir de trouver en lui un bon cama-

rade bien endurci, peuvent, malgré l'effroi qu'on leur a donné de lui, s'expoſer, par l'avantage qu'ils en eſperent, au riſque de le fréquenter. Mais que des gens d'honneur cherchent à ſe faufiler avec lui, voilà, Monſieur, ce qui me paſſe. Que lui diſent-ils donc ? Quel ton peuvent-ils prendre avec un pareil perſonnage ? Un auſſi grand ſcélérat peut très-bien être un homme vil qui, pour aller à ſes fins, ſouffre toutes ſortes d'outrages, & pourvu qu'on lui donne à dîner, boit les affronts comme l'eau, ſans les ſentir ou ſans en faire ſemblant. Mais vous m'avouerez qu'un commerce d'inſulte & de mépris d'une part, de baſſeſſe & de menſonge de l'autre, ne doit pas être fort attrayant pour d'honnêtes gens.

LE FRANÇOIS.

Ils en ſont plus eſtimables de ſe ſacrifier ainſi pour le bien public. Approcher de ce miſérable eſt une œuvre méritoire, quand elle mene a quelque nouvelle découverte ſur ſon caractere affreux. Un tel caractere tient du prodige, & ne ſauroit être aſſez atteſté. Vous comprenez que perſonne ne l'approche

pour avoir avec lui quelque ſociété réelle ; mais ſeulement pour tâcher de le ſurprendre, d'en tirer quelque nouveau trait pour ſon portrait, quelque nouveau fait pour ſon hiſtoire, quelque indiſcrétion dont on puiſſe faire uſage pour le rendre toujours plus odieux. D'ailleurs comptez-vous pour rien le plaiſir de le perſifler, de lui donner à mots couverts les noms injurieux qu'il mérite, ſans qu'il oſe ou puiſſe répondre, de peur de déceler l'application qu'on le force à s'en faire : c'eſt un plaiſir qu'on peut ſavourer ſans riſque ; car s'il ſe fâche, il s'accuſe lui-même, & s'il ne ſe fâche pas, en lui diſant ainſi ſes vérités indirectement, on ſe dédommage de la contrainte où l'on eſt forcé de vivre avec lui, en feignant de le prendre pour un honnête homme.

ROUSSEAU.

Je ne ſais ſi ces plaiſirs-là ſont fort doux, pour moi, je ne les trouve pas fort nobles, & je vous crois aſſez du même avis, puiſque vous les avez toujours dédaignés. Mais, Monſieur, à ce compte, cet homme chargé de

de tant de crimes, n'a donc jamais été convaincu d'aucun ?

LE FRANÇOIS.

Eh non vraiment. C'eſt encore un acte de l'extrême bonté dont on uſe à ſon égard, de lui épargner la honte d'être confondu. Sur tant d'invincibles preuves, n'eſt-il pas complétement jugé ſans qu'il ſoit beſoin de l'entendre ? Où regne l'évidence du délit, la conviction du coupable n'eſt-elle pas ſuperflue ? Elle ne ſeroit pour lui qu'une peine de plus. En lui ôtant l'inutile liberté de ſe défendre, on ne fait que lui ôter celle de mentir & de calomnier.

ROUSSEAU.

Ah, graces au Ciel, je reſpire ! vous délivrez mon cœur d'un grand poids.

LE FRANÇOIS.

Qu'avez-vous donc ? D'où vous naît cet épanouiſſement ſubit, après l'air morne & penſif qui ne vous a point quitté durant tout cet entretien, & ſi différent de l'air jovial & gai qu'ont tous nos Meſſieurs, quand ils parlent de J. J. & de ſes crimes ?

ROUSSEAU.

Je vous l'expliquerai, si vous avez la patience de m'entendre; car ceci demande encore des disgressions.

Vous connoissez assez ma destinée pour savoir qu'elle ne m'a gueres laissé goûter les prospérités de la vie : je n'y ai trouvé, ni les biens dont les hommes font cas, ni ceux dont j'aurois fait cas moi-même; vous savez à quel prix elle m'a vendu cette fumée dont ils sont si avides, & qui, même eût-elle été plus pure, n'étoit pas l'aliment qu'il falloit à mon cœur. Tant que la fortune ne m'a fait que pauvre, je n'ai pas vécu malheureux. J'ai goûté quelquefois de vrais plaisirs dans l'obscurité : mais je n'en suis sorti que pour tomber dans un gouffre de calamités, & ceux qui m'y ont plongé, se sont appliqués à me rendre insupportables les maux qu'ils feignoient de plaindre, & que je n'aurois pas connus sans eux. Revenu de cette douce chimere de l'amitié dont la vaine recherche a fait tous les malheurs de ma vie, bien plus revenu des erreurs de l'opinion dont je suis

la victime, ne trouvant plus parmi les hommes ni droiture, ni vérité, ni aucun de ces sentimens que je crus innés dans leurs ames, parce qu'ils l'étoient dans la mienne, & sans lesquels toute société n'est que tromperie & mensonge, je me suis retiré au-dedans de moi, & vivant entre moi & la nature, je goûtois une douceur infinie à penser que je n'étois pas seul, que je ne conversois pas avec un être insensible & mort, que mes maux étoient comptés, que ma patience étoit mesurée, & que toutes les miseres de ma vie n'étoient que des provisions de dédommagemens & de jouissances pour un meilleur état. Je n'ai jamais adopté la philosophie des heureux du siecle; elle n'est pas faite pour moi; j'en cherchois une plus appropriée à mon cœur, plus consolante dans l'adversité, plus encourageante pour la vertu. Je la trouvois dans les livres de J. J. J'y puisois des sentimens si conformes à ceux qui m'étoient naturels, j'y sentois tant de rapport avec mes propres dispositions, que seul parmi tous les Auteurs que j'ai lus, il étoit pour moi le peintre de la nature & l'historien du cœur humain. Je reconnoissois dans ses écrits l'homme que je

retrouvois en moi, & leur méditation m'apprenoit à tirer de moi-même la jouissance & le bonheur que tous les autres vont chercher si loin d'eux.

Son exemple m'étoit sur-tout utile pour nourrir ma confiance dans les sentimens que j'avois conservé seul parmi mes contemporains. J'étois croyant, je l'ai toujours été, quoique non pas comme les gens à symboles & à formules. Les hautes idées que j'avois de la Divinité me faisoient prendre en dégoût les institutions des hommes & les religions factices. Je ne voyois personne penser comme moi; je me trouvois seul au milieu de la multitude, autant par mes idées que par mes sentimens. Cet état solitaire étoit triste; J. J. vint m'en tirer. Ses livres me fortifierent contre la dérision des esprits-forts. Je trouvai ses principes si conformes à mes sentimens, je les voyois naître de méditations si profondes, je les voyois appuyés de si fortes raisons que je cessai de craindre, comme on me le crioit sans cesse, qu'ils ne fussent l'ouvrage des préjugés & de l'éducation. Je vis que dans ce siecle où la philosophie ne fait que

détruire, cet Auteur seul édifioit avec solidité. Dans tous les autres livres, je démêlois d'abord la passion qui les avoit dictés, & le but personnel que l'Auteur avoit eu en vue. Le seul J. J. me parut chercher la vérité avec droiture & simplicité de cœur. Lui seul me parut montrer aux hommes la route du vrai bonheur en leur apprenant à distinguer la réalité de l'apparence, & l'homme de la nature de l'homme factice & fantastique que nos institutions & nos préjugés lui ont substitué: lui seul en un mot me parut dans sa véhémence inspiré par le seul amour du bien public, sans vue secrete & sans intérêt personnel. Je trouvois d'ailleurs sa vie & ses maximes si bien d'accord que je me confirmois dans les miennes, & j'y prenois plus de confiance par l'exemple d'un penseur qui les médita si long-tems, d'un écrivain qui, méprisant l'esprit de parti & ne voulant former ni suivre aucune secte, ne pouvoit avoir dans ses recherches d'autre intérêt que l'intérêt public & celui de la vérité. Sur toutes ces idées, je me faisois un plan de vie dont son commerce auroit fait le charme, & moi à qui la société des hommes n'offre depuis long-

tems qu'une fauſſe apparence ſans réalité, ſans vérité, ſans attachement, ſans aucun véritable accord de ſentimens, ni d'idées, & plus digne de mon mépris que de mon empreſſement, je me livrois à l'eſpoir de retrouver en lui tout ce que j'avois perdu, de goûter encore les douceurs d'une amitié ſincere, & de me nourrir encore avec lui de ces grandes & raviſſantes contemplations qui font la meilleure jouiſſance de cette vie, & la ſeule conſolation ſolide qu'on trouve dans l'adverſité.

J'étois plein de ces ſentimens, & vous l'avez pu connoître, quand avec vos cruelles confidences vous êtes venu reſſerrer mon cœur, & en chaſſer les douces illuſions auxquelles il étoit prêt à s'ouvrir encore. Non, vous ne connoîtrez jamais à quel point vous l'avez déchiré. Il faudroit pour cela ſentir à combien de céleſtes idées tenoient celles que vous avez détruites. Je touchois au moment d'être heureux en dépit du ſort & des hommes, & vous me replongez pour jamais dans toute ma miſere; vous m'ôtez toutes les eſpérances qui me la faiſoient ſupporter. Un

ſeul homme penſant comme moi nourriſſoit ma confiance, un ſeul homme vraiment vertueux me faiſoit croire à la vertu, m'animoit à la chérir, à l'idolâtrer, à tout eſpérer d'elle; & voilà qu'en m'ôtant cet appui, vous me laiſſez ſeul ſur la terre englouti dans un gouffre de maux, ſans qu'il me reſte la moindre lueur d'eſpoir dans cette vie, & prêt à perdre encore celui de retrouver dans un meilleur ordre de choſes le dédommagement de tout ce que j'ai ſouffert dans celui-ci.

Vos premieres déclarations me bouleverſerent. L'appui de vos preuves me les rendit plus accablantes, & vous navrâtes mon ame des plus ameres douleurs que j'aie jamais ſenties. Lorſqu'entrant enſuite dans le détail des manœuvres ſyſtématiques dont ce malheureux homme eſt l'objet, vous m'avez développé le plan de conduite à ſon égard tracé par l'auteur de ces découvertes, & fidélement ſuivi par tout le monde, mon attention partagée a rendu ma ſurpriſe plus grande & mon affliction moins vive. J'ai trouvé toutes ces manœuvres ſi cauteleuſes, ſi plei-

nes de ruse & d'astuce, que je n'ai pu prendre de ceux qui s'en font un systême, la haute opinion que vous vouliez m'en donner, & lorsque vous les combliez d'éloges, je sentois mon cœur en murmurer malgré moi. J'admirois comment d'aussi nobles motifs pouvoient dicter des pratiques aussi basses, comment la fausseté, la trahison, le mensonge pouvoient être devenus des instrumens de bienfaisance & de charité, comment enfin tant de marches obliques pouvoient s'allier avec la droiture! Avois-je tort? Voyez vous-même, & rappellez-vous tout ce que vous m'avez dit. Ah, convenez du moins que tant d'envelopes ténébreuses sont un manteau bien étrange pour la vertu!

La force de vos preuves l'emportoit néanmoins sur tous les soupçons que ces machinations pouvoient m'inspirer. Je voyois qu'après tout, cette bizarre conduite, toute choquante qu'elle me paroissoit, n'en étoit pas moins une œuvre de miséricorde, & que voulant épargner à un scélérat les traitemens qu'il avoit mérités, il falloit bien prendre des précautions extraordinaires pour prévenir

le scandale de cette indulgence, & la mettre à un prix qui ne tentât ni d'autres d'en desirer une pareille, ni lui-même d'en abuser. Voyant ainsi tout le monde s'empresser à l'envi de le rassasier d'opprobres & d'indignités, loin de le plaindre, je le méprisois davantage d'acheter si lâchement l'impunité au prix d'un pareil destin.

Vous m'avez répété tout cela bien des fois, & je me le disois après vous en gémissant. L'angoisse de mon cœur n'empêchoit pas ma raison d'être subjuguée, & de cet assentiment que j'étois forcé de vous donner, résultoit la situation d'ame la plus cruelle pour un honnête homme infortuné auquel on arrache impitoyablement toutes les consolations, toutes les ressources, toutes les espérances qui lui rendoient ses maux supportables.

Un trait de lumiere est venu me rendre tout cela dans un instant. Quand j'ai pensé, quand vous m'avez confirmé vous-même que cet homme si indignement traité pour tant de crimes atroces n'avoit été convaincu

d'aucun, vous avez d'un ſeul mot renverſé toutes vos preuves, & ſi je n'ai pas vu l'imposture où vous prétendez voir l'évidence, cette évidence au moins a tellement diſparu à mes yeux, que dans tout ce que vous m'aviez démontré, je ne vois plus qu'un problême inſoluble, un myſtere effrayant, impénétrable, que la ſeule conviction du coupable peut éclaircir à mes yeux.

Nous penſons bien différemment, Monſieur, vous & moi ſur cet article. Selon vous l'évidence des crimes ſupplée à cette conviction, & ſelon moi cette évidence conſiſte ſi eſſentiellement dans cette conviction même qu'elle ne peut exiſter ſans elle. Tant qu'on n'a pas entendu l'accuſé, les preuves qui le condamnent, quelque fortes qu'elles ſoient, quelque convaincantes qu'elles paroiſſent, manquent du ſceau qui peut les montrer telles, même lorſqu'il n'a pas été poſſible d'entendre l'accuſé, comme lorſqu'on fait le procès à la mémoire d'un mort, car en préſumant qu'il n'auroit rien eu à répondre, on peut avoir raiſon, mais on a tort de changer cette préſomption

en certitude pour le condamner, & il n'eſt permis de punir le crime que quand il ne reſte aucun moyen d'en douter. Mais quand on vient juſqu'à refuſer d'entendre l'accuſé vivant & préſent, bien que la choſe ſoit poſſible & facile, quand on prend des meſures extraordinaires pour l'empêcher de parler, quand on lui cache avec le plus grand ſoin l'accuſation, l'accuſateur, les preuves, dès-lors toutes ces preuves devenues ſuſpectes, perdent toute leur force ſur mon eſprit. N'oſer les ſoumettre à l'épreuve qui les confirme, c'eſt me faire préſumer qu'elles ne la ſoutiendroient pas. Ce grand principe, baſe & ſceau de toute juſtice, ſans lequel la ſociété humaine crouleroit par ſes fondemens, eſt ſi ſacré, ſi inviolable dans la pratique, que quand toute la ville auroit vu un homme en aſſaſſiner un autre dans la place publique, encore ne puniroit-on point l'aſſaſſin ſans l'avoir préalablement entendu.

LE FRANÇOIS.

Hé quoi! des formalités judiciaires qui doivent être générales & ſans exception dans les tribunaux, quoique ſouvent ſuperflues,

font-elles loi dans des cas de grace & de bénignité comme celui-ci ? D'ailleurs l'omission de ces formalités peut-elle changer la nature des choses, faire que ce qui est démontré cesse de l'être, rendre obscur ce qui est évident, &, dans l'exemple que vous venez de proposer, le délit seroit-il moins avéré, le prévenu seroit-il moins coupable quand on négligeroit de l'entendre, & quand sur la seule notoriété du fait on l'auroit roué sans tous ces interrogatoires d'usage, en seroit-on moins sûr d'avoir puni justement un assassin ? Enfin toutes ces formes établies pour constater les délits ordinaires sont-elles nécessaires à l'égard d'un monstre dont la vie n'est qu'un tissu de crimes, & reconnu de toute la terre pour être la honte & l'opprobre de l'humanité ? Celui qui n'a rien d'humain mérite-t-il qu'on le traite en homme ?

ROUSSEAU.

Vous me faites frémir. Est-ce vous qui parlez ainsi ? Si je le croyois, je fuirois au lieu de répondre. Mais non, je vous connois trop bien. Discutons de sang-froid avec vos Messieurs ces questions importantes d'où dépend avec le maintien de l'ordre social la conservation du genre-humain. D'après eux vous parlez toujours de clémence & de grace : mais avant d'examiner quelle est cette grace, il faudroit voir d'abord si c'en est ici le cas & comment elle y peut avoir lieu. Le droit de faire grace suppose celui de punir, & par conséquent la préalable conviction du coupable. Voilà premiérement de quoi il s'agit.

Vous prétendez que cette conviction devient superflue où regne l'évidence ; & moi je pense, au contraire, qu'en fait de délit l'évidence ne peut résulter que de la conviction du coupable, & qu'on ne peut prononcer sur la force des preuves qui le condamnent qu'après l'avoir entendu. La raison en est que, pour faire sortir aux yeux des hommes la vérité du sein des passions, il faut que ces passions s'entrechoquent, se combattent, & que celle qui accuse trouve un contrepoids égal dans celle qui défend, afin que la raison seule & la justice rompent l'équilibre & fassent pencher la balance.

Quand un homme se fait le délateur d'un autre, il est probable, il est presque sûr qu'il est mû par quelque passion secrete qu'il a grand soin de déguiser. Mais quelque raison qui le détermine, & fût-ce même un motif de pure vertu, toujours est-il certain que du moment qu'il accuse, il est animé du vif desir de montrer l'accusé coupable, ne fût-ce qu'afin de ne pas passer pour calomniateur; & comme d'ailleurs il a pris à loisir toutes ses mesures, qu'il s'est donné tout le tems d'arranger ses machines & de concerter ses moyens & ses preuves, le moins qu'on puisse faire, pour se garantir de surprise, est de les exposer à l'examen & aux réponses de l'accusé, qui seul a un intérêt suffisant pour les examiner avec toute l'attention possible, & qui seul encore peut donner tous les éclaircissemens nécessaires pour en bien juger. C'est par une semblable raison que la déposition des témoins, en quelque nombre qu'ils puissent être, n'a de poids qu'après leur confrontation. De cette action & réaction & du choc de ces intérêts opposés doit naturellement sortir aux yeux du juge la lumiere de la vérité, c'en est du moins le

meilleur moyen qui soit en sa puissance. Mais si l'un de ces intérêts agit seul avec toute sa force, & que le contrepoids de l'autre manque, comment l'équilibre restera-t-il dans la balance ? Le juge, que je veux supposer tranquille, impartial, uniquement animé de l'amour de la justice, qui communément n'inspire pas de grands efforts pour l'intérêt d'autrui, comment s'assurera-t-il d'avoir bien pesé le pour & le contre, d'avoir bien pénétré par lui seul tous les artifices de l'accusateur, d'avoir bien démêlé des faits exactement vrais ceux qu'il controuve, qu'il altere, qu'il colore à sa fantaisie, d'avoir même deviné ceux qu'il tait, & qui changent l'effet de ceux qu'il expose ? Quel est l'homme audacieux qui, non moins sûr de sa pénétration que de sa vertu, s'ose donner pour ce juge-là ? Il faut pour remplir avec tant de confiance un devoir si téméraire qu'il se sente l'infaillibilité d'un Dieu.

Que seroit-ce, si, au lieu de supposer ici un juge parfaitement integre & sans passion, je le supposois animé d'un desir secret de trouver l'accusé coupable, & ne cherchant

que des moyens plausibles de justifier sa partialité à ses propres yeux ?

Cette seconde supposition pourroit avoir plus d'une application dans le cas particulier qui nous occupe ; mais n'en cherchons point d'autre que la célébrité d'un Auteur dont les succès passés blessent l'amour-propre de ceux qui n'en peuvent obtenir de pareils. Tel applaudit à la gloire d'un homme qu'il n'a nul espoir d'offusquer, qui travailleroit bien vîte à lui faire payer cher l'éclat qu'il peut avoir de plus que lui, pour peu qu'il vît de jour à y réussir. Dès qu'un homme a eu le malheur de se distinguer à certain point, à moins qu'il ne se fasse craindre ou qu'il ne tienne à quelque parti, il ne doit plus compter sur l'équité des autres à son égard, & ce sera beaucoup si ceux-mêmes qui sont plus célebres que lui, lui pardonnent la petite portion qu'il a du bruit, qu'ils voudroient faire tous seuls.

Je n'ajouterai rien de plus. Je ne veux parler ici qu'à votre raison. Cherchez à ce que je viens de vous dire une réponse dont

elle soit contente, & je me tais. En attendant voici ma conclusion. Il est toujours injuste & téméraire de juger un accusé tel qu'il soit sans vouloir l'entendre ; mais quiconque jugeant un homme qui a fait du bruit dans le monde, non-seulement le juge sans l'entendre, mais se cache de lui pour le juger, quelque prétexte spécieux qu'il allegue ; & fût-il vraiment juste & vertueux, fût-il un ange sur la terre, qu'il rentre bien en lui-même, l'iniquité sans qu'il en doute est cachée au fond de son cœur.

Etranger, sans parens, sans appui, seul, abandonné de tous, trahi du plus grand nombre, J. J. est dans la pire position où l'on puisse être pour être jugé équitablement. Cependant, dans les jugemens sans appel, qui le condamnent à l'infamie, qui est-ce qui a pris sa défense & parlé pour lui, qui est-ce qui s'est donné la peine d'examiner l'accusation, les accusateurs, les preuves, avec ce zele & ce soin que peut seul inspirer l'intérêt de soi-même ou de son plus intime ami ?

LE FRANÇOIS.

Mais vous-même qui vouliez si fort être le sien, n'avez-vous pas été réduit au silence par les preuves dont j'étois armé ?

ROUSSEAU.

Avois-je les lumieres nécessaires pour les apprécier & distinguer à travers tant de trames obscures les fausses couleurs qu'on a pu leur donner ? Suis-je au fait des détails qu'il faudroit connoître ? Puis-je deviner les éclaircissemens, les objections, les solutions que pourroit donner l'accusé sur des faits dont lui seul est assez instruit ? D'un mot peut-être il eût levé des voiles impénétrables aux yeux de tout autre, & jetté du jour sur des manœuvres que nul mortel ne débrouillera jamais. Je me suis rendu, non parce que j'étois réduit au silence, mais parce que je l'y croyois réduit lui-même. Je n'ai rien, je l'avoue, à répondre à vos preuves. Mais si vous étiez isolé sur la terre, sans défense & sans défenseur, & depuis vingt ans en proie à vos ennemis comme J. J., on pourroit sans peine me prouver de

vous en secret ce que vous m'avez prouvé de lui, sans que j'eusse rien non plus à répondre. En seroit-ce assez pour vous juger sans appel & sans vouloir vous écouter ?

Monsieur, c'est ici depuis que le monde existe la premiere fois qu'on a violé si ouvertement, si publiquement la premiere & la plus sainte des loix sociales, celle sans laquelle il n'y a plus de sûreté pour l'innocence parmi les hommes. Quoi qu'on en puisse dire, il est faux qu'une violation si criminelle puisse avoir jamais pour motif l'intérêt de l'accusé ; il n'y a que celui des accusateurs & même un intérêt très-pressant qui puisse les y déterminer, & il n'y a que la passion des juges qui puisse les faire passer outre malgré l'infraction de cette loi. Jamais ils ne souffriroient cette infraction s'ils redoutoient d'être injustes. Non, il n'y a point, je ne dis pas de juge éclairé, mais d'homme de bon sens qui, sur les mesures prises avec tant d'inquiétude & de soin pour cacher à l'accusé l'accusation, les témoins, les preuves, ne sente que tout cela ne peut, dans aucun cas possible, s'expliquer raison-

nablement que par l'imposture de l'accusateur.

Vous demandez néanmoins quel inconvénient il y auroit, quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre ? Et moi je vous demande en réponse quel est l'homme, quel est le juge assez hardi pour oser condamner à mort un accusé convaincu selon toutes les formes judiciaires, après tant d'exemples funestes d'innocens bien interrogés, bien entendus, bien confrontés, bien jugés selon toutes les formes, & sur une évidence prétendue mis à mort avec la plus grande confiance pour des crimes qu'ils n'avoient point commis. Vous demandez quel inconvénient il y auroit, quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre. Je réponds que votre supposition est impossible & contradictoire dans les termes, parce que l'évidence du crime consiste essentiellement dans la conviction de l'accusé, & que toute autre évidence ou notoriété peut être fausse, illusoire, & causer le supplice d'un innocent. En faut-il confirmer les raisons par des exemples ? Par malheur ils ne nous

manqueront pas. En voici un tout récent tiré de la gazette de Leyde & qui mérite d'être cité. Un homme accusé dans un tribunal d'Angleterre d'un délit notoire, attesté par un témoignage public & unanime, se défendit par un *alibi* bien singulier. Il soutint & prouva que le même jour & à la même heure où on l'avoit vu commettre le crime, il étoit en personne occupé à se défendre devant un autre tribunal & dans une autre ville d'une accusation toute semblable. Ce fait non moins parfaitement attesté mit les juges dans un étrange embarras. A force de recherches & d'enquêtes dont assurément on ne se feroit pas avisé sans cela, on découvrit enfin que les délits attribués à cet accusé avoient été commis par un autre homme moins connu, mais si semblable au premier de taille, de figure & de traits, qu'on avoit constamment pris l'un pour l'autre. Voilà ce qu'on n'eût point découvert si, sur cette prétendue notoriété, on se fût pressé d'expédier cet homme sans daigner l'écouter ; & vous voyez comment, cet usage une fois admis, il pourroit aller de la vie à

mettre un habit d'une couleur plutôt que d'une autre.

Autre article encore plus récent tiré de la gazette de France du 31 Octobre 1774. « Un » malheureux, disent les lettres de Londres, » alloit subir le dernier supplice, & il étoit » déja sur l'échafaud, quand un spectateur » perçant la foule cria de suspendre l'exé- » cution & se déclara l'auteur du crime pour » lequel cet infortuné avoit été condamné, » ajoutant que sa conscience troublée (cet » homme apparemment n'étoit pas philo- » phe) ne lui permettoit pas en ce moment » de sauver sa vie aux dépens de l'innocent ». Après une nouvelle instruction de l'affaire, le condamné, continue l'article, « a été » renvoyé absous, & le Roi a cru devoir » faire grace au coupable en faveur de sa » générosité ». Vous n'avez pas besoin, je crois, de mes réflexions sur cette nouvelle instruction de l'affaire, & sur la premiere en vertu de laquelle l'innocent avoit été condamné à mort.

Vous avez sans doute ouï parler de cet

autre jugement, ou, sur la prétendue évidence du crime onze pairs ayant condamné l'accusé, le douzieme aima mieux s'exposer à mourir de faim avec ses collegues que de joindre sa voix aux leurs, & cela, comme il l'avoua dans la suite, parce qu'il avoit lui-même commis le crime dont l'autre paroissoit évidemment coupable. Ces exemples sont plus fréquens en Angleterre, où les procédures criminelles se font publiquement, au lieu qu'en France, où tout se passe dans le plus effrayant mystere, les foibles sont livrés sans scandale aux vengeances des puissans, & les procédures, toujours ignorées du public ou falsifiées pour le tromper, restent ainsi que l'erreur ou l'iniquité des juges, dans un secret éternel, à moins que quelque événement extraordinaire ne les en tire.

C'en est un de cette espece qui me rappelle chaque jour ces idées à mon réveil. Tous les matins avant le jour la messe de la Pie que j'entends sonner à St. Eustache, me semble un avertissement bien solemnel aux juges & à tous les hommes d'avoir une

confiance moins téméraire en leurs lumieres, d'opprimer & mépriser moins la foiblesse, de croire un peu plus à l'innocence, d'y prendre un peu plus d'intérêt, de ménager un peu plus la vie & l'honneur de leurs semblables, & enfin de craindre quelquefois que trop d'ardeur à punir les crimes, ne leur en fasse commettre à eux-mêmes de bien affreux. Que la singularité des cas que je viens de citer les rende uniques chacun dans son espece, qu'on les dispute, qu'on les nie enfin si l'on veut, combien d'autres cas non moins imprévus, non moins possibles, peuvent être aussi singuliers dans la leur ? Où est celui qui sait déterminer avec certitude tous les cas où les hommes, abusés par de fausses apparences, peuvent prendre l'imposture pour l'évidence; & l'erreur pour la vérité ? Quel est l'audacieux qui, lorsqu'il s'agit de juger capitalement un homme, passe en avant & le condamne sans avoir pris toutes les précautions possibles pour se garantir des piéges du mensonge & des illusions de l'erreur ? Quel est le juge barbare qui, refusant à l'accusé la déclaration de son crime, le dépouille du droit sacré d'être entendu

entendu dans sa défense, droit qui, loin de le garantir d'être convaincu si l'évidence est telle qu'on la suppose, très-souvent ne suffit pas même pour empêcher le juge de voir cette évidence dans l'imposture & de verser le sang innocent, même après avoir entendu l'accusé ? Osez-vous croire que les tribunaux abondent en précautions superflues pour la sureté de l'innocence ? Eh qui ne sait, au contraire, que loin de s'y soucier de savoir si un accusé est innocent & de chercher à le trouver tel, on ne s'y occupe au contraire qu'à tâcher de le trouver coupable à tout prix, & qu'à lui ôter pour sa défense tous les moyens qui ne lui sont pas formellement accordés par la loi, tellement que si, dans quelque cas singulier il se trouve une circonstance essentielle qu'elle n'ait pas prévue, c'est au prévenu d'expier, quoiqu'innocent, cet oubli par son supplice ? Ignorez-vous que ce qui flatte le plus les juges, est d'avoir des victimes à tourmenter, qu'ils aimeroient mieux faire périr cent innocens que de laisser échaper un coupable, & que s'ils pouvoient trouver de quoi condamner un homme dans toutes les formes,

quoique persuadés de son innocence, ils se hâteroient de le faire périr en l'honneur de la loi ? Ils s'affligent de la justification d'un accusé comme d'une perte réelle ; avides de sang à répandre, ils voient à regret échaper de leurs mains la proie qu'ils s'étoient promise, & n'épargnent rien de ce qu'ils peuvent faire impunément pour que ce malheur ne leur arrive pas. Grandier, Calas, Langlade, & cent autres ont fait du bruit par des circonstances fortuites ; mais quelle foule d'infortunés sont les victimes de l'erreur ou de la cruauté des juges, sans que l'innocence étouffée sous des monceaux de procédures vienne jamais au grand jour, ou n'y vienne que par hasard long-tems après la mort des accusés, & lorsque personne ne prend plus d'intérêt à leur sort. Tout nous montre ou nous fait sentir l'insuffisance des loix & l'indifférence des juges pour la protection des innocens accusés, déja punis avant le jugement par les rigueurs du cachot & des fers, & à qui souvent on arrache à force de tourmens l'aveu des crimes qu'ils n'ont pas commis. Et vous, comme si les formes établies & trop souvent inutiles étoient encore superflues, vous demandez quel inconvénient il y auroit quand le crime est évident, à rouer l'accusé sans l'entendre ! Allez, Monsieur, cette question n'avoit besoin de ma part d'aucune réponse, & si, quand vous la faisiez elle eût été sérieuse, les murmures de votre cœur y auroient assez répondu.

Mais si jamais cette forme si sacrée & si nécessaire pouvoit être omise à l'égard de quelque scélérat reconnu tel de tous les tems, & jugé par la voix publique avant qu'on lui imputât aucun fait particulier dont il eût à se défendre, que puis-je penser de la voir écartée avec tant de sollicitude & de vigilance du jugement du monde où elle étoit le plus indispensable, de celui d'un homme accusé tout-d'un-coup d'être un monstre abominable, après avoir joui quarante ans de l'estime publique & de la bienveillance de tous ceux qui l'ont connu. Est-il naturel, est-il raisonnable, est-il juste de choisir seul pour refuser de l'entendre, celui qu'il faudroit entendre par préférence, quand on se permettroit de négliger pour d'autres une aussi sainte formalité ? Je ne puis vous cacher

qu'une sécurité si cruelle & si téméraire me déplaît & me choque dans ceux qui s'y livrent avec tant de confiance, pour ne pas dire avec tant de plaisir. Si dans l'année 1751 quelqu'un eût prédit cette légere & dédaigneuse façon de juger un homme alors si universellement estimé, personne ne l'eût pu croire ; & si le public regardoit de sang-froid le chemin qu'on lui a fait faire pour l'amener par degrés à cette étrange persuasion, il seroit étonné lui-même de voir les sentiers tortueux & ténébreux par lesquels on l'a conduit insensiblement jusques-là sans qu'il s'en soit apperçu.

Vous dites que les précautions prescrites par le bon sens & l'équité avec les hommes ordinaires, sont superflues avec un pareil monstre ; qu'ayant foulé aux pieds toute justice & toute humanité, il est indigne qu'on s'assujettisse en sa faveur aux regles qu'elles inspirent, que la multitude & l'énormité de ses crimes est telle que la conviction de chacun en particulier entraîneroit dans des discussions immenses que l'évidence de tous rend superflues.

Quoi ! parce que vous me forgez un monstre tel qu'il n'en exista jamais, vous voulez vous dispenser de la preuve qui met le sceau à toutes les autres ! Mais qui jamais a prétendu que l'absurdité d'un fait lui servît de preuve, & qu'il suffit pour en établir la vérité de montrer qu'il est incroyable ? Quelle porte large & facile vous ouvrez à la calomnie & à la l'imposture, si pour avoir droit de juger définitivement un homme à son insu & en se cachant de lui, il suffit de multiplier, de charger les accusations, de les rendre noires jusqu'à faire horreur, en sorte que moins elles seront vraisemblables, & plus on devra leur ajouter de foi. Je ne doute point qu'un homme coupable d'un crime ne soit capable de cent ; mais ce que je sais mieux encore, c'est qu'un homme accusé de cent crimes peut n'être coupable d'aucun. Entasser les accusations n'est pas convaincre, & n'en sauroit dispenser. La même raison qui, selon vous, rend sa conviction superflue, en est une de plus, selon moi, pour la rendre indispensable. Pour sauver l'embarras de tant de preuves, je n'en demande qu'une, mais je la veux authen-

tique, invincible, & dans toutes les formes ; c'est celle du premier délit qui a rendu tous les autres croyables. Celui-là bien prouvé, je crois tous les autres sans preuves, mais jamais l'accusation de cent mille autres ne suppléera dans mon esprit à la preuve juridique de celui-là.

LE FRANÇOIS.

Vous avez raison : mais prenez mieux ma pensée & celle de nos Messieurs. Ce n'est pas tant à la multitude des crimes de J. J. qu'ils ont fait attention qu'à son caractere affreux découvert enfin, quoique tard, & maintenant généralement reconnu. Tous ceux qui l'ont vu, suivi, examiné avec le plus de soin s'accordent sur cet article, & le reconnoissent unanimement pour être, comme disoit très-bien son vertueux patron Monsieur Hume, la honte de l'espece humaine & un monstre de méchanceté. L'exacte & réguliere discussion des faits devient superflue quand il n'en résulte que ce qu'on sait déja sans eux. Quand J. J. n'auroit commis aucun crime, il n'en seroit pas moins capable de tous. On ne le punit ni d'un délit

ni d'un autre, mais on l'abhorre comme les couvant tous dans son cœur. Je ne vois rien là que de juste. L'horreur & l'aversion des hommes est due au méchant qu'ils laissent vivre quand leur clémence les porte à l'épargner.

ROUSSEAU.

Après nos précédens entretiens, je ne m'attendois pas à cette distinction nouvelle. Pour le juger par son caractere indépendamment des faits, il faudroit que je comprisse comment, indépendamment de ces mêmes faits, on a si subitement & si sûrement reconnu ce caractere. Quand je songe que ce monstre a vécu quarante ans généralement estimé & bien voulu, sans qu'on se soit douté de son mauvais naturel, sans que personne ait eu le moindre soupçon de ses crimes, je ne puis comprendre comment tout-à-coup ces deux choses ont pu devenir si évidentes, & je comprends encore moins que l'une ait pu l'être sans l'autre. Ajoutons que ces découvertes ayant été faites conjointement & tout-d'un-coup par la même personne, elle a dû nécessairement commencer par articuler des

faits pour fonder des jugemens ſi nouveaux, ſi contraires à ceux qu'on avoit portés juſqu'alors, & quelle confiance pourrois-je autrement prendre à des apparences vagues, incertaines, ſouvent trompeuſes, qui n'auroient rien de précis que l'on pût articuler? Si vous voyez la poſſibilité qu'il ait paſſé quarante ans pour honnête homme ſans l'être, je vois bien mieux encore celle qu'il paſſe depuis dix ans à tort pour un ſcélérat; car il y a dans ces deux opinions cette différence eſſentielle, que jadis on le jugeoit équitablement & ſans partialité, & qu'on ne le juge plus qu'avec paſſion & prévention.

LE FRANÇOIS.

Eh c'eſt pour cela juſtement qu'on s'y trompoit jadis, & qu'on ne s'y trompe plus aujourd'hui, qu'on y regarde avec moins d'indifférence. Vous me rappellez ce que j'avois à répondre à ces deux êtres ſi différens, ſi contradictoires dans leſquels vous l'avez ci-devant diviſé. Son hypocriſie a long-tems abuſé les hommes, parce qu'ils s'en tenoient aux apparences, & n'y regardoient pas de ſi près. Mais depuis qu'on s'eſt

mis à l'épier avec plus de ſoin, & à le mieux examiner, on a bientôt découvert la forfanterie; tout ſon faſte moral a diſparu, ſon affreux caractere a percé de toutes parts. Les gens mêmes qui l'ont connu jadis, qui l'aimoient, qui l'eſtimoient, parce qu'ils étoient ſes dupes, rougiſſent aujourd'hui de leur ancienne bêtiſe, & ne comprennent pas comment d'auſſi groſſiers artifices ont pu les abuſer ſi long-tems. On voit avec la derniere clarté que, différent de ce qu'il parut alors, parce que l'illuſion s'eſt diſſipée, il eſt le même qu'il fut toujours.

ROUSSEAU.

Voilà dequoi je ne doute point. Mais qu'autrefois on fût dans l'erreur ſur ſon compte, & qu'on n'y ſoit plus aujourd'hui, c'eſt ce qui ne me paroît pas auſſi clair qu'à vous. Il eſt plus difficile que vous ne ſemblez le croire, de voir exactement tel qu'il eſt un homme dont on a d'avance une opinion décidée ſoit en bien ſoit en mal. On applique à tout ce qu'il fait, à tout ce qu'il dit, l'idée qu'on s'eſt formée de lui. Chacun voit & admet tout ce qui con-

firme ſon jugement, rejette ou explique à ſa mode tout ce qui le contrarie. Tous ſes mouvemens, ſes regards, ſes geſtes ſont interprétés ſelon cette idée : on y rapporte ce qui s'y rapporte le moins. Les mêmes choſes, que mille autres diſent ou font, & qu'on dit ou fait à ſoi-même indifféremment, prennent un ſens myſtérieux dès qu'elles viennent de lui. On veut deviner, on veut être pénétrant ; c'eſt le jeu naturel de l'amour-propre : on voit ce qu'on croit & non pas ce qu'on voit. On explique tout ſelon le préjugé qu'on a, & l'on ne ſe conſole de l'erreur où l'on penſe avoir été, qu'en ſe perſuadant que c'eſt faute d'attention, non de pénétration qu'on y eſt tombé. Tout cela eſt ſi vrai, que ſi deux hommes ont d'un troiſieme des opinions oppoſées, cette même oppoſition régnera dans les obſervations qu'ils feront ſur lui. L'un verra blanc & l'autre noir ; l'un trouvera des vertus, l'autre des vices dans les actes les plus indifférens qui viendront de lui ; & chacun, à force d'interprétations ſubtiles, prouvera que c'eſt lui qui a bien vu. Le même objet regardé en différens tems, avec des yeux différemment affectés, nous fait des impreſſions très-différentes, & même en convenant que l'erreur vient de notre organe, on peut s'abuſer encore en concluant qu'on ſe trompoit autrefois, tandis que c'eſt peut-être aujourd'hui qu'on ſe trompe. Tout ceci ſeroit vrai quand on n'auroit que l'erreur des préjugés à craindre. Que ſeroit-ce ſi le preſtige des paſſions s'y joignoit encore ? ſi de charitables interpretes toujours alertes alloient ſans ceſſe au-devant de toutes les idées favorables qu'on pourroit tirer de ſes propres obſervations pour tout défigurer, tout noircir, tout empoiſonner ? On ſait à quel point la haine faſcine les yeux. Qui eſt-ce qui fait voir des vertus dans l'objet de ſon averſion, qui eſt-ce qui ne voit pas le mal dans tout ce qui part d'un homme odieux ? On cherche toujours à ſe juſtifier ſes propres ſentimens ; c'eſt encore une diſpoſition très-naturelle. On s'efforce à trouver haïſſable ce qu'on hait, & s'il eſt vrai que l'homme prévenu voit ce qu'il croit, il l'eſt bien plus encore que l'homme paſſionné voit ce qu'il deſire. La différence eſt donc ici que, voyant J. J. ſans intérêt, on le jugeoit ſans partialité,

& qu'aujourd'hui la prévention & la haine ne permettent plus de voir en lui que ce qu'on veut y trouver. Auxquels donc, à votre avis, des anciens ou des nouveaux jugemens le préjugé de la raison doit-il donner plus d'autorité ?

S'il est impossible, comme je crois vous l'avoir prouvé, que la connoissance certaine de la vérité & beaucoup moins l'évidence, résulte de la méthode qu'on a prise pour juger J. J.; si l'on a évité à dessein les vrais moyens de porter sur son compte un jugement impartial, infaillible, éclairé, il s'ensuit que sa condamnation si hautement, si fiérement prononcée, est non-seulement arrogante & téméraire, mais violemment suspecte de la plus noire iniquité; d'où je conclus que n'ayant nul droit de le juger clandestinement comme on a fait, on n'a pas non plus celui de lui faire grace, puisque la grace d'un criminel n'est que l'exemption d'une peine encourue & juridiquement infligée. Ainsi la clémence dont vos Messieurs se vantent à son égard, quand même ils useroient envers lui d'une bienfaisance réelle, est

est trompeuse & fausse, & quand ils comptent pour un bienfait le mal mérité dont ils disent exempter sa personne, ils en imposent & mentent, puisqu'ils ne l'ont convaincu d'aucun acte punissable, qu'un innocent ne méritant aucun châtiment n'a pas besoin de grace, & qu'un pareil mot n'est qu'un outrage pour lui. Ils sont donc doublement injustes, en ce qu'ils se font un mérite envers lui d'une générosité qu'ils n'ont point, & en ce qu'ils ne feignent d'épargner sa personne qu'afin d'outrager impunément son honneur.

Venons pour le sentir à cette grace sur laquelle vous insistez si fort, & voyons en quoi donc elle consiste. A traîner celui qui la reçoit d'opprobre en opprobre & de misere en misere, sans lui laisser aucun moyen possible de s'en garantir. Connoissez-vous pour un cœur d'homme de peine aussi cruelle qu'une pareille grace? Je m'en rapporte au tableau tracé par vous-même. Quoi! c'est par bonté, par commisération, par bienveillance qu'on rend cet infortuné le jouet du public, la risée de la canaille, l'horreur de l'univers, qu'on le prive de toute société

humaine, qu'on l'étouffe à plaiſir dans la fange, qu'on s'amuſe à l'enterrer tout vivant. S'il ſe pouvoit que nous euſſions à ſubir vous ou moi le dernier ſupplice, voudrions-nous l'éviter au prix d'une pareille grace ? voudrions-nous de la vie à condition de la paſſer ainſi ? Non, ſans doute; il n'y a point de tourment, point de ſupplice que nous ne préféraſſions à celui-là, & la plus douloureuſe fin de nos maux nous paroîtroit deſirable & douce, plutôt que de les prolonger dans de pareilles angoiſſes. Eh ! quelle idée ont donc vos Meſſieurs de l'honneur, s'ils ne comptent pas l'infamie pour un ſupplice ? Non, non, quoi qu'ils en puiſſent dire, ce n'eſt point accorder la vie que de la rendre pire que la mort.

LE FRANÇOIS.

Vous voyez que notre homme n'en penſe pas ainſi, puiſqu'au milieu de tout ſon opprobre, il ne laiſſe pas de vivre & de ſe porter mieux qu'il n'a jamais fait. Il ne faut pas juger des ſentimens d'un ſcélérat par ceux qu'un honnête homme auroit à ſa place. L'infamie n'eſt douloureuſe qu'à pro-

portion de l'honneur qu'un homme a dans le cœur. Les ames viles, inſenſibles à la honte, y ſont dans leur élément. Le mépris n'affecte gueres celui qui s'en ſent digne : c'eſt un jugement auquel ſon propre cœur l'a déja tout accoutumé.

ROUSSEAU.

L'interprétation de cette tranquillité ſtoïque au milieu des outrages dépend du jugement déja porté ſur celui qui les endure. Ainſi ce n'eſt pas ſur ce ſang-froid qu'il convient de juger l'homme ; mais c'eſt par l'homme, au contraire, qu'il faut apprécier le ſang-froid. Pour moi, je ne vois pas comment l'impénétrable diſſimulation, la profonde hypocriſie que vous avez prêtée à celui-ci, s'accorde avec cette abjection preſque incroyable dont vous faites ici ſon élément naturel. Comment, Monſieur, un homme ſi haut, ſi fier, ſi orgueilleux qui, plein de génie & de feu, a pu, ſelon vous, ſe contenir & garder quarante ans le ſilence pour étonner l'Europe de la vigueur de ſa plume ; un homme qui met à un ſi haut prix l'opinion des autres, qu'il a tout ſacrifié à une fauſſe

affectation de vertu, un homme dont l'ambitieux amour-propre vouloit remplir tout l'univers de sa gloire, éblouir tous ses contemporains de l'éclat de ses talens & de ses vertus, fouler à ses pieds tous les préjugés, braver toutes les puissances, & se faire admirer par son intrépidité. Ce même homme, à présent insensible à tant d'indignités, s'abreuve à longs-traits d'ignominie, & se repose mollement dans la fange comme dans son élément naturel! De grace, mettez plus d'accord dans vos idées, ou veuillez m'expliquer comment cette brute insensibilité peut exister dans une ame capable d'une telle effervescence. Les outrages affectent tous les hommes, mais beaucoup plus ceux qui les méritent & qui n'ont point d'asyle en eux-mêmes pour s'y dérober. Pour en être ému le moins qu'il est possible, il faut les sentir injustes, & s'être fait de l'honneur & de l'innocence un rempart autour de son cœur inaccessible à l'opprobre. Alors on peut se consoler de l'erreur ou de l'injustice des hommes : car dans le premier cas les outrages, dans l'intention de ceux qui les font, ne sont pas pour celui qui les reçoit, & dans le second ils ne les lui

font pas dans l'opinion qu'il est vil & qu'il les mérite, mais au contraire parce qu'étant vils & méchans eux-mêmes ils haïssent ceux qui ne le sont pas.

Mais la force qu'une ame saine emploie à supporter des traitemens indignes d'elle ne rend pas ces traitemens moins barbares de la part de ceux qui les lui font essuyer. On auroit tort de leur tenir compte des ressources qu'ils n'ont pu lui ôter, & qu'ils n'ont pas même prévues, parce qu'à sa place ils ne les trouveroient pas en eux. Vous avez beau me faire sonner ces mots de bienveillance & de grace. Dans le ténébreux systême auquel vous donnez ces noms, je ne vois qu'un rafinement de cruauté pour accabler un infortuné de miseres pires que la mort, pour donner aux plus noires perfidies un air de générosité, & taxer encore d'ingratitude celui qu'on diffâme, parce qu'il n'est pas pénétré de reconnoissance des soins qu'on prend pour l'accabler & le livrer sans aucune défense aux lâches assassins qui le poignardent sans risque, en se cachant à ses regards.

Voilà donc en quoi consiste cette grace

prétendue dont vos Messieurs font tant de bruit. Cette grace n'en seroit pas une, même pour un coupable, à moins qu'il ne fût en même tems le plus vil des mortels. Qu'elle en soit une pour cet homme audacieux qui, malgré tant de résistance & d'effrayantes menaces, est venu fiérement à Paris provoquer par sa présence l'inique tribunal qui l'avoit décrété, connoissant parfaitement son innocence; qu'elle en soit une pour cet homme dédaigneux qui cache si peu son mépris aux traîtres cajoleurs qui l'obsedent, & tiennent sa destinée en leurs mains; voilà, Monsieur, ce que je ne comprendrai jamais; & quand il seroit tel qu'ils le disent, encore falloit-il savoir de lui s'il consentoit à conserver sa vie & sa liberté à cet indigne prix; car une grace ainsi que tout autre don n'est légitime qu'avec le consentement, du moins présumé, de celui qui la reçoit, & je vous demande si la conduite & les discours de J. J. laissent présumer de lui ce consentement. Or tout don fait par force n'est pas un don, c'est un vol; il n'y a point de plus maligne tyrannie que de forcer un homme de nous être obligé malgré lui, & c'est indignement abu-

ser du nom de grace que de le donner à un traitement forçé plus cruel que le châtiment. Je suppose ici l'accusé coupable; que seroit cette grace si je le supposois innocent, comme je le puis & le dois tant qu'on craint de le convaincre? Mais, dites-vous, il est coupable, on en est certain, puisqu'il est méchant. Voyez comment vous me balotez! Vous m'avez ci-devant donné ses crimes pour preuve de sa méchanceté, & vous me donnez à présent sa méchanceté pour preuve de ses crimes. C'est par les faits qu'on a découvert son caractere, & vous m'alléguez son caractere pour éluder la réguliere discussion des faits. Un tel monstre, me dites-vous, ne mérite pas qu'on respecte avec lui les formes établies pour la conviction d'un criminel ordinaire: on n'a pas besoin d'entendre un scélérat aussi détestable, ses œuvres parlent pour lui! j'accorderai que le monstre que vous m'avez peint ne mérite, s'il existe, aucune des précautions établies autant pour la sureté des innocens que pour la conviction des coupables. Mais il les falloit toutes & plus encore pour bien constater son existence, pour s'assurer parfaitement que ce que vous

appellez ses œuvres sont bien ses œuvres. C'étoit par-là qu'il falloit commencer, & c'est précisément ce qu'ont oublié vos Messieurs. Car enfin, quand le traitement qu'on lui fait souffrir seroit doux pour un coupable, il est affreux pour un innocent. Alléguer la douceur de ce traitement pour éluder la conviction de celui qui le souffre, est donc un sophisme aussi cruel qu'insensé. Convenez de plus, que ce monstre, tel qu'il leur a plu de nous le forger, est un personnage bien étrange, bien nouveau, bien contradictoire, un être d'imagination tel qu'en peut enfanter le délire de la fievre, confusément formé de parties hétérogenes qui par leur nombre, leur disproportion, leur incompatibilité ne sauroient former un seul tout, & l'extravagance de cet assemblage, qui seule est une raison d'en nier l'existence, en est une pour vous de l'admettre sans daigner la constater. Cet homme est trop coupable pour mériter d'être entendu ; il est trop hors de la nature pour qu'on puisse douter qu'il existe. Que pensez-vous de ce raisonnement ? C'est pourtant le vôtre ; ou du moins celui de vos Messieurs.

Vous m'assurez que c'est par leur grande bonté, par leur excessive bienveillance qu'ils lui épargnent la honte de se voir démasqué. Mais une pareille générosité ressemble fort à la bravoure des fanfarons, qu'ils ne montrent que loin du péril. Il me semble qu'à leur place, & malgré toute ma pitié, j'aimerois mieux encore être ouvertement juste & sévere que trompeur & fourbe par charité, & je vous répéterai toujours que c'est une trop bizarre bienveillance que celle qui faisant porter à son malheureux objet, avec tout le poids de la haine, tout l'opprobre de la dérision, ne s'exerce qu'à lui ôter, innocent ou coupable, tout moyen de s'y dérober. J'ajouterai que toutes ces vertus que vous me vantez dans les arbitres de sa destinée sont telles que non-seulement, graces au Ciel, je m'en sens incapable, mais que même je ne les conçois pas. Comment peut-on aimer un monstre qui fait horreur ? Comment peut-on se pénétrer d'une pitié si tendre pour un être aussi malfaisant, aussi cruel, aussi sanguinaire ? Comment peut-on choyer avec tant de sollicitude le fléau du genre humain, le ménager aux dépens des victimes de sa fu-

rie, & de peur de le chagriner, lui aider presque à faire du monde un vaste tombeau ? . . . Comment, Monsieur, un traître, un voleur, un empoisonneur, un assassin ! . . . . J'ignore s'il peut exister un sentiment de bienveillance pour un tel être parmi les Démons, mais parmi les hommes un tel sentiment me paroîtroit un goût punissable & criminel bien plutôt qu'une vertu. Non, il n'y a que son semblable qui le puisse aimer.

LE FRANÇOIS.

Ce seroit, quoi que vous en puissiez dire, une vertu de l'épargner, si dans cet acte de clémence on se proposoit un devoir à remplir plutôt qu'un penchant à suivre.

ROUSSEAU.

Vous changez encore ici l'état de la question, & ce n'est pas là ce que vous disiez ci-devant : mais voyons.

LE FRANÇOIS.

Supposons que le premier qui a découvert les crimes de ce misérable & son caractere

affreux se soit cru obligé, comme il l'étoit sans contredit, non-seulement à le démasquer aux yeux du public, mais à le dénoncer au Gouvernement, & que cependant son repect pour d'anciennes liaisons ne lui ait pas permis de vouloir être l'instrument de sa perte, n'a-t-il pas dû, cela posé, se conduire exactement comme il l'a fait, mettre à sa dénonciation la condition de la grace du scélerat, & le ménager tellement en le démasquant, qu'en lui donnant la réputation d'un coquin on lui conservât la liberté d'un honnête homme ?

ROUSSEAU.

Votre supposition renferme des choses contradictoires sur lesquelles j'aurois beaucoup à dire. Dans cette supposition même je me serois conduit & vous aussi, j'en suis très-sûr, & tout autre homme d'honneur, d'une façon très-différente. D'abord, à quelque prix que ce fût, je n'aurois jamais voulu dénoncer le scélérat sans me montrer & le confondre, vu sur-tout les liaisons antérieures que vous supposez, & qui obligeoient encore plus étroitement l'accusateur de préve-

nir préalablement le coupable de ce que son devoir l'obligeoit à faire à son égard. Encore moins aurois-je voulu prendre des mesures extraordinaires pour empêcher que mon nom, mes accusations, mes preuves ne parvinssent à ses oreilles; parce qu'en tout état de cause un dénonciateur qui se cache joue un rôle odieux, bas, lâche, justement suspect d'imposture, & qu'il n'y a nulle raison suffisante qui puisse obliger un honnête homme à faire un acte injuste & flétrissant. Dès que vous supposez l'obligation de dénoncer le malfaiteur, vous supposez aussi celle de le convaincre, parce que la premiere de ces deux obligations emporte nécessairement l'autre, & qu'il faut ou se montrer & confondre l'accusé, ou si l'on veut se cacher de lui, se taire avec tout le monde; il n'y a point de milieu. Cette conviction de celui qu'on accuse n'est pas seulement l'épreuve indispensable de la vérité qu'on se croit obligé de déclarer, elle est encore un devoir du dénonciateur envers lui-même dont rien ne peut le dispenser, sur-tout dans le cas que vous posez. Car il n'y a point de contradiction dans

dans la vertu, & jamais pour punir un fourbe elle ne permettra de l'imiter.

LE FRANÇOIS.

Vous ne pensez pas là-dessus comme J. J.

C'est en le trahissant qu'il faut punir un traître.

Voilà une de ses maximes; qu'y répondez-vous?

ROUSSEAU.

Ce que votre cœur y répond lui-même. Il n'est pas étonnant qu'un homme qui ne se fait scrupule de rien, ne s'en fasse aucun de la trahison: mais il le seroit fort que d'honnêtes-gens se crussent autorisés par son exemple à l'imiter.

LE FRANÇOIS.

L'imiter! non pas généralement; mais quel tort lui fait-on en suivant avec lui ses propres maximes, pour l'empêcher d'en abuser?

ROUSSEAU.

Suivre avec lui ses propres maximes! Y

penſez-vous ? Quels principes ! Quelle morale ! ſi l'on peut, ſi l'on doit ſuivre avec les gens leurs propres maximes, il faudra donc mentir aux menteurs, voler les fripons, empoiſonner les empoiſonneurs, aſſaſſiner les aſſaſſins, être ſcélérat à l'envi avec ceux qui le ſont, & ſi l'on n'eſt plus obligé d'être honnête homme qu'avec les honnêtes-gens, ce devoir ne mettra perſonne en grands frais de vertu dans le ſiecle où nous ſommes. Il eſt digne du ſcélérat que vous m'avez peint de donner des leçons de fourberie & de trahiſon; mais je ſuis fâché pour vos Meſſieurs que parmi tant de meilleures leçons qu'il a données, & qu'il eût mieux valu ſuivre, ils n'aient profité que de celle-là.

Au reſte, je ne me ſouviens pas d'avoir rien trouvé de pareil dans les livres de J. J. Où donc a-t-il établi ce nouveau précepte ſi contraire à tous les autres ?

LE FRANÇOIS.

Dans un vers d'une comédie.

ROUSSEAU.

Quand eſt-ce qu'il a fait jouer cette comédie ?

LE FRANÇOIS.

Jamais.

ROUSSEAU.

Où eſt-ce qu'il l'a faite imprimer ?

LE FRANÇOIS.

Nulle part.

ROUSSEAU.

Ma foi je ne vous entends point.

LE FRANÇOIS.

C'eſt une eſpece de farce qu'il écrivit jadis à la hâte & preſque impromptu à la campagne, dans un moment de gaîté, qu'il n'a pas même daigné corriger, & que nos Meſſieurs lui ont volée comme beaucoup d'autres choſes qu'ils ajuſtent enſuite à leur façon pour l'édification publique.

ROUSSEAU.

Mais comment ce vers eſt-il employé dans cette piece ? Eſt-ce lui-même qui le prononce ?

LE FRANÇOIS.

Non; c'eſt une jeune fille qui ſe croyant

trahie par son amant, le dit dans un moment de dépit pour s'encourager à intercepter, ouvrir & garder une lettre écrite par cet amant à sa rivale.

ROUSSEAU.

Quoi, Monsieur, un mot dit par une jeune fille amoureuse & piquée, dans l'intrigue galante d'une farce écrite autrefois à la hâte, & qui n'a été ni corrigée, ni imprimée, ni représentée, ce mot en l'air dont elle appuie dans sa colere un acte qui de sa part n'est pas même une trahison, ce mot dont il vous plaît de faire une maxime de J. J. est l'unique autorité sur laquelle vos Messieurs ont ourdi l'affreux tissu de trahisons dont il est enveloppé? Voudriez-vous que je répondisse à cela sérieusement? Me l'avez-vous dit sérieusement vous-même? Non, votre air seul en le prononçant me dispensoit d'y répondre. Eh qu'on lui doive ou non de ne pas le trahir, tout homme d'honneur ne se doit-il pas à lui-même de n'être un traître envers personne? Nos devoirs envers les autres auroient beau varier selon les tems, les gens, les occasions, ceux envers nous-mêmes ne

varient point; & je ne puis penser que celui qui ne se croit pas obligé d'être honnête homme avec tout le monde, le soit jamais avec qui que ce soit.

Mais sans insister sur ce point davantage, allons plus loin. Passons au dénonciateur d'être un lâche & un traître sans néanmoins être un imposteur, & aux Juges d'être menteurs & dissimulés sans néanmoins être iniques. Quand cette maniere de procéder seroit aussi juste & permise qu'elle est insidieuse & perfide, quelle en seroit l'utilité dans cette occasion pour la fin que vous alléguez? Où donc est la nécessité, pour faire grace à un criminel, de ne pas l'entendre? Pourquoi lui cacher à lui seul, avec tant de machines & d'artifices, ses crimes qu'il doit savoir mieux que personne, s'il est vrai qu'il les ait commis? Pourquoi fuir; pourquoi rejetter avec tant d'effroi la maniere la plus sure, la plus juste, la plus raisonnable & la plus naturelle de s'assurer de lui, sans lui infliger d'autre peine que celle d'un hypocrite qui se voit confondu? C'est la punition qui naît le mieux de la chose, qui s'accorde le mieux avec

la grace qu'on veut lui faire, avec les ſûretés qu'on doit prendre pour l'avenir, & qui ſeule prévient deux grands ſcandales, ſavoir, celui de la publication des crimes & celui de leur impunité. Vos Meſſieurs alléguent néanmoins pour raiſon de leurs procédés frauduleux le ſoin d'éviter le ſcandale. Mais ſi le ſcandale conſiſte eſſentiellement dans la publicité, je ne vois point celui qu'on évite en cachant le crime au coupable qui ne peut l'ignorer, & en le divulguant parmi tout le reſte des hommes qui n'en ſavoient rien. L'air de myſtere & de réſerve qu'on met à cette publication ne ſert qu'à l'accélérer. Sans doute le public eſt toujours fidele aux ſecrets qu'on lui confie; ils ne ſortent jamais de ſon ſein. Mais il eſt riſible qu'en diſant ce ſecret à l'oreille à tout le monde, & le cachant très-ſoigneuſement au ſeul qui, s'il eſt coupable, le ſait néceſſairement avant tout autre, on veuille éviter par-là le ſcandale, & faire de ce badin myſtere un acte de bienfaiſance & de généroſité. Pour moi, avec une ſi tendre bienveillance pour le coupable, j'aurois choiſi de le confondre ſans le diffamer, plutôt que de le diffamer ſans le con-

fondre, & il faut certainement, pour avoir pris le parti contraire, avoir eu d'autres raiſons que vous ne m'avez pas dites, & que cette bienveillance ne comporte pas.

Suppoſons qu'au lieu d'aller creuſant ſous ſes pas tous ces tortueux ſouterrains, au lieu des triples murs de ténebres qu'on éleve avec tant d'effort autour de lui, au lieu de rendre le public & l'Europe entiere complice & témoin du ſcandale qu'on feint de vouloir éviter, au lieu de lui laiſſer tranquillement continuer & conſommer ſes crimes en ſe contentant de les voir & de les compter ſans en empêcher aucun; ſuppoſons, dis-je, qu'au lieu de tout ce tortillage, on ſe fût ouvertement & directement adreſſé à lui-même & à lui ſeul, qu'en lui préſentant en face ſon accuſateur armé de toutes ſes preuves, on lui eût dit : » Miſérable, qui fais » l'honnête homme & qui n'es qu'un ſcé- » lérat, te voilà démaſqué, te voilà connu; » voilà tes faits, en voilà les preuves, qu'as- » tu à répondre ? » Il eût nié, direz-vous, & qu'importe? Que font les négations contre les démonſtrations? Il fût reſté con-

vaincu & confondu. Alors on eût ajouté en montrant ſon dénonciateur : « Remercie cet » homme généreux que ſa conſcience a forcé » de t'accuſer, & que ſa bonté porte à te » protéger. Par ſon interceſſion l'on veut » bien te laiſſer vivre & te laiſſer libre ; tu » ne ſeras même démaſqué aux yeux du pu- » blic, qu'autant que ta conduite rendra » ce ſoin néceſſaire pour prévenir la conti- » nuation de tes forfaits. Songe que des » yeux perçans ſont ſans ceſſe ouverts ſur » toi, que le glaive puniſſeur pend ſur ta » tête, & qu'à ton premier crime tu ne lui » peux échaper ». Y avoit-il, à votre avis, une conduite plus ſimple, plus sûre & plus droite pour allier à ſon égard la juſtice, la prudence & la charité ? Pour moi je trouve qu'en s'y prenant ainſi l'on ſe fût aſſuré de lui par la crainte, beaucoup mieux qu'on n'a fait par tout cet immenſe appareil de machines, qui ne l'empêche pas d'aller toujours ſon train. On n'eût point eu beſoin de le traîner ſi barbarement, ou ſelon vous ſi bénignement dans le bourbier ; on n'eût point habillé la juſtice & la vertu des honteuſes livrées de la perfidie & du menſonge ;

ſes délateurs & ſes juges n'euſſent point été réduits à ſe tenir ſans ceſſe enfoncés devant lui dans leurs tanieres, comme fuyant en coupables les regards de leur victime, & redoutant la lumiere du jour ; enfin l'on eût prévenu, avec le double ſcandale des crimes & de leur impunité, celui d'une maxime auſſi funeſte qu'inſenſée, que vos Meſſieurs ſemblent vouloir établir par ſon exemple, ſavoir que, pourvu qu'on ait de l'eſprit & qu'on faſſe de beaux livres, on peut ſe livrer à toutes ſortes de crimes impunément.

Voilà le ſeul vrai parti qu'on avoit à prendre ſi l'on vouloit abſolument ménager un pareil miſérable. Mais pour moi je vous déclare que je ſuis auſſi loin d'approuver que de comprendre cette prétendue clémence de laiſſer libre, nonobſtant le péril, je ne dis pas un monſtre affreux tel qu'on nous le repréſente, mais un malfaiteur tel qu'il ſoit. Je ne trouve dans cette eſpece de grace ni raiſon, ni humanité, ni sûreté, & j'y trouve beaucoup moins cette douceur & cette bienveillance dont ſe vantent vos Meſſieurs

avec tant de bruit. Rendre un homme le jouet du public & de la canaille, le faire chasser successivement de tous les asyles les plus reculés, les plus solitaires, où il s'étoit de lui-même emprisonné, & d'où certainement il n'étoit à portée de faire aucun mal, le faire lapider par la populace, le promener par dérision de lieu en lieu, toujours chargé de nouveaux outrages, lui ôter même les ressources les plus indispensables de la société, lui voler sa subsistance pour lui faire l'aumône, le dépayser sur toute la face de la terre, faire de tout ce qu'il lui importe le plus de savoir autant pour lui de mysteres impénétrables, le rendre tellement étranger, odieux, méprisable aux hommes, qu'au lieu des lumieres, de l'assistance & des conseils que chacun doit trouver au besoin parmi ses freres, il ne trouve par-tout qu'embûches, mensonges, trahisons, insultes, le livrer en un mot sans appui, sans protection, sans défense à la droite animosité de ses ennemis, c'est le traiter beaucoup plus cruellement que si l'on se fût une bonne fois assuré de sa personne par une détention dans laquelle, avec la sûreté de tout le monde, on

lui eût fait trouver la sienne, ou du moins la tranquillité. Vous m'avez appris qu'il desira, qu'il demanda lui-même cette détention, & que, loin de la lui accorder, on lui fit de cette demande un nouveau crime & un nouveau ridicule. Je crois voir à la fois la raison de la demande & celle du refus. Ne pouvant trouver de refuge dans les plus solitaires retraites, chassé successivement du sein des montagnes & du milieu des lacs, forcé de fuir de lieu en lieu & d'errer sans cesse avec des peines & des dépenses excessives au milieu des dangers & des outrages, réduit à l'entrée de l'hiver à courir l'Europe pour y chercher un asyle sans plus savoir où, & sûr d'avance de n'être laissé tranquille nulle part, il étoit naturel que, battu, fatigué de tant d'orages, il desirât de finir ses malheureux jours dans une paisible captivité, plutôt que de se voir dans sa vieillesse poursuivi, chassé, balloté sans relâche de tous côtés, privé d'une pierre pour y poser sa tête & d'un asyle où il pût respirer, jusqu'à ce qu'à force de courses & de dépenses, on l'eût réduit à périr de misere, ou à vivre, toujours errant, des dures aumônes de ses persécuteurs ardens

à en venir là pour le rassasier enfin d'ignominie à leur aise. Pourquoi n'a-t-on pas consenti à cet expédient si sûr, si court, si facile, qu'il proposoit lui-même, & qu'il demandoit comme une faveur ? N'est-ce point qu'on ne vouloit pas le traiter avec tant de douceur, ni lui laisser jamais trouver cette tranquillité si desirée ? N'est-ce point qu'on ne vouloit lui laisser aucun relâche, ni le mettre dans un état où l'on n'eût pu lui attribuer chaque jour de nouveaux crimes & de nouveaux livres, & où peut-être, à force de douceur & de patience, eût-il fait perdre aux gens chargés de sa garde les fausses idées qu'on vouloit donner de lui ? N'est-ce point enfin que dans le projet si chéri, si suivi, si bien concerté de l'envoyer en Angleterre, il entroit des vues dont son séjour dans ce pays-là & les effets qu'il y a produits semblent développer assez l'objet ? Si l'on peut donner à ce refus d'autres motifs, qu'on me les dise, & je promets d'en montrer la fausseté.

Monsieur, tout ce que vous m'avez appris, tout ce que vous m'avez prouvé est à mes yeux

plein de choses inconcevables, contradictoires, absurdes, qui pour être admises demanderoient encore d'autres genres de preuves que celles qui suffisent pour les plus completes démonstrations, & c'est précisément ces mêmes choses absurdes que vous dépouillez de l'épreuve la plus nécessaire, & qui met le sceau à toutes les autres. Vous m'avez fabriqué tout à votre aise un être tel qu'il n'en exista jamais, un monstre hors de la nature, hors de la vraisemblance, hors de la possibilité, & formé des parties inalliables, incompatibles, qui s'excluent mutuellement. Vous avez donné pour principe à tous ses crimes, le plus furieux, le plus intolérant, le plus extravagant amour-propre qu'il n'a pas laissé de déguiser si bien depuis sa naissance jusqu'au déclin de ses ans, qu'il n'en a paru nulle trace pendant tant d'années, & qu'encore aujourd'hui depuis ses malheurs il étouffe ou contient si bien qu'on n'en voit pas le moindre signe. Malgré tout cet indomptable orgueil, vous m'avez fait voir dans le même être un petit menteur, un petit fripon, un petit coureur de cabarets & de mauvais lieux, un vil & crapuleux débau-

ché pourri de vérole, & qui paſſoit ſa vie à aller eſcroquant dans les tavernes quelques écus à droite & à gauche aux manans qui les fréquentent. Vous avez prétendu que ce même perſonnage étoit le même homme, qui, pendant quarante ans, a vécu eſtimé, bien voulu de tout le monde, l'Auteur des ſeuls écrits dans ce ſiecle, qui portent dans l'ame des lecteurs la perſuaſion qui les a dictés, & dont on ſent en les liſant que l'amour de la vertu & le zele de la vérité font l'inimitable éloquence. Vous dites que ces livres qui m'émeuvent ainſi le cœur, ſont les jeux d'un ſcélérat qui ne ſentoit rien de ce qu'il diſoit avec tant d'ardeur & de véhémence, & qui cachoit ſous un air de probité le venin dont il vouloit infecter ſes lecteurs. Vous me forcez même de croire que ces écrits, à la fois ſi fiers, ſi touchans, ſi modeſtes, ont été compoſés parmi les pots & les pintes, & chez les filles de joie où l'Auteur paſſoit ſa vie, & vous me transformez enfin cet orgueil iraſcible & diabolique en l'abjection d'un cœur inſenſible & vil, qui ſe raſſaſie ſans peine de l'ignominie dont l'abreuve à plaiſir la charité du public.

Vous m'avez figuré vos Meſſieurs qui diſpoſent à leur gré de ſa réputation, de ſa perſonne, & de toute ſa deſtinée comme des modeles de vertu, des prodiges de généroſité, des anges pour lui de douceur & de bienfaiſance, & vous m'avez appris en même tems que l'objet de tous leurs tendres ſoins avoit été de le rendre l'horreur de l'Univers, le plus dépriſé des êtres, de le traîner d'opprobre en opprobre, & de miſere en miſere, & de lui faire ſentir à loiſir dans les calamités de la plus malheureuſe vie tous les déchiremens que peut éprouver une ame fiere en ſe voyant le jouet & le rebut du genre-humain. Vous m'avez appris que par pitié, par grace, tous ces hommes vertueux avoient bien voulu lui ôter tout moyen d'être inſtruit des raiſons de tant d'outrages, s'abaiſſer en ſa faveur au rôle de cajoleurs & de traîtres, faire adroitement le plongeon à chaque éclairciſſement qu'il cherchoit, l'environner de ſouterrains & de piéges tellement tendus, que chacun de ſes pas fût néceſſairement une chûte, enfin le circonvenir avec tant d'adreſſe, qu'en butte aux inſultes de tout le monde, il ne pût jamais ſavoir la

raiſon de rien, apprendre un ſeul mot de vérité, repouſſer aucun outrage, obtenir aucune explication, trouver, ſaiſir aucun agreſſeur, & qu'à chaque inſtant, atteint des plus cruelles morſures, il ſentît dans ceux qui l'entourent la flexibilité des ſerpens auſſi bien que leur venin.

Vous avez fondé le ſyſtême qu'on ſuit à ſon égard ſur des devoirs dont je n'ai nulle idée, ſur des vertus qui me font horreur, ſur des principes qui renverſent dans mon eſprit tous ceux de la juſtice & de la morale. Figurez-vous des gens qui commencent par ſe mettre chacun un bon maſque bien attaché, qui s'arment de fer juſqu'aux dents, qui ſurprennent enſuite leur ennemi, le ſaiſiſſent par derriere, le mettent nud, lui lient le corps, les bras, les mains, les pieds, la tête, de façon qu'il ne puiſſe remuer, lui mettent un bâillon dans la bouche, lui crevent les yeux, l'étendent à terre, & paſſent enfin leur noble vie à le maſſacrer doucement, de peur que mourant de ſes bleſſures, il ne ceſſe trop tôt de les ſentir. Voilà les gens que vous voulez que j'admire. Rappel-

lez, Monſieur, votre équité, votre droiture, & ſentez en votre conſcience qu'elle ſorte d'admiration je puis avoir pour eux. Vous m'avez prouvé, j'en conviens, autant que cela ſe pouvoit, par la méthode que vous avez ſuivie, que l'homme, ainſi terraſſé, eſt un monſtre abominable; mais quand cela ſeroit auſſi vrai que difficile à croire, l'auteur & les directeurs du projet qui s'exécute à ſon égard, ſeroient à mes yeux, je le déclare, encore plus abominables que lui.

Certainement vos preuves ſont d'une grande force; mais il eſt faux que cette force aille pour moi juſqu'à l'évidence, puiſqu'en fait de délits & de crimes, cette évidence dépend eſſentiellement d'une épreuve qu'on écarte ici avec trop de ſoin, pour qu'il n'y ait pas à cette omiſſion quelque puiſſant motif qu'on nous cache, & qu'il importeroit de ſavoir. J'avoue pourtant, & je ne puis trop le répéter, que ces preuves m'étonnent, & m'ébranleroient peut-être encore, ſi je ne leur trouvois d'autres défauts non moins dirimans ſelon moi.

Le premier eſt dans leur force même & dans leur grand nombre de la part dont elles viennent. Tout cela me paroîtroit fort bien dans des procédures juridiques faites par le miniſtere public : mais pour que des particuliers, & qui pis eſt des amis, aient pris tant de peine, aient fait tant de dépenſes, aient mis tant de tems à faire tant d'informations, à raſſembler tant de preuves, à leur donner tant de force ſans y être obligés par aucun devoir, il faut qu'ils aient été animés pour cela par quelque paſſion bien vive, qui, tant qu'ils s'obſtineront à la cacher, me rendra ſuſpect tout ce qu'elle aura produit.

Un autre défaut que je trouve à ces invincibles preuves, c'eſt qu'elles prouvent trop, c'eſt qu'elles prouvent des choſes qui, naturellement, ne ſauroient exiſter. Autant vaudroit me prouver des miracles, & vous ſavez que je n'y crois pas. Il y a dans tout cela des multitudes d'abſurdités auxquelles, avec toutes leurs preuves, il ne dépend pas de mon eſprit d'acquieſcer. Les explications qu'on leur donne, & que tout le monde, à

ce que vous m'aſſurez, trouve ſi claires, ne ſont à mes yeux gueres moins abſurdes, & ont le ridicule de plus. Vos Meſſieurs ſemblent avoir chargé J. J. de crimes, comme vos Théologiens ont chargé leur doctrine d'articles de foi; l'avantage de perſuader en affirmant, la facilité de faire tout croire les ont ſéduits. Aveuglés par leur paſſion, ils ont entaſſé faits ſur faits, crimes ſur crimes, ſans précaution, ſans meſure. Et quand enfin ils ont apperçu l'incompatibilité de tout cela, ils n'ont plus été à tems d'y remédier, le grand ſoin qu'ils avoient pris de tout prouver également, les forçant de tout admettre ſous peine de tout rejetter. Il a donc fallu chercher mille ſubtilités pour tâcher d'accorder tant de contradictions, & tout ce travail a produit, ſous le nom de J. J., l'être le plus chimérique & le plus extravagant que le délire de la fievre puiſſe faire imaginer.

Un troiſieme défaut de ces invincibles preuves eſt dans la maniere de les adminiſtrer avec tant de myſtere & de précautions. Pourquoi tout cela? La verité ne cherche pas ainſi les ténebres & ne marche pas ſi timidement.

C'eſt une maxime en juriſprudence (*) qu'on préſume le dol dans celui qui fuit au lieu de la droite route des voies obliques & clandeſtines. C'en eſt un autre (**) que celui qui décline un jugement régulier & cache ſes preuves eſt préſumé ſoutenir une mauvaiſe cauſe. Ces deux maximes conviennent ſi bien au ſyſtême de vos Meſſieurs, qu'on les croiroit faites exprès pour lui ſi je ne citois pas mon Auteur. Si ce qu'on prouve d'un accuſé en ſon abſence n'eſt jamais réguliérement prouvé, ce qu'on en prouve en ſe cachant ſi ſoigneuſement de lui prouve plus contre l'accuſateur que contre l'accuſé, & par cela ſeul l'accuſation revêtue de toutes ſes preuves clandeſtines doit être préſumée une impoſture.

Enfin le grand vice de tout ce ſyſtême eſt que fondé ſur le menſonge ou ſur la vérité le ſuccès n'en ſeroit pas moins aſſuré d'une

(*) Dolus præſumitur in eo qui recta via non incedit, ſed per anfractus & diverticula. *Menoch. in Præſump.*

(**) Judicium ſubterfugiens & probationes occultans malam cauſam fovere præſumitur. *Ib.*

façon que de l'autre. Suppoſez, au lieu de votre J. J. un véritablement honnête homme, iſolé, trompé, trahi, ſeul ſur la terre, entouré d'ennemis puiſſans, ruſés, maſqués, implacables, qui ſans obſtacle de la part de perſonne dreſſent à loiſir leurs machines autour de lui; & vous verrez que tout ce qui lui arrive, méchant & coupable, ne lui arriveroit pas moins innocent & vertueux. Tant par le fond que par la forme des preuves tout cela ne prouve donc rien, préciſément parce qu'il prouve trop.

Monſieur, quand les Géometres marchant de démonſtration en démonſtration parviennent à quelque abſurdité, au lieu de l'admettre quoique démontrée, ils reviennent ſur leurs pas, &, ſûrs qu'il s'eſt gliſſé dans leurs principes ou dans leurs raiſonnemens quelque parallogiſme qu'ils n'ont pas apperçu, ils ne s'arrêtent pas qu'ils ne le trouvent, & s'ils ne peuvent le découvrir, laiſſant là leur démonſtration prétendue, ils prennent une autre route pour trouver la vérité qu'ils cherchent, ſûrs qu'elle n'admet point d'abſurdité.

LE FRANÇOIS.

N'appercevez-vous point que pour éviter de prétendues absurdités vous tombez dans une autre, sinon plus forte, au moins plus choquante ? Vous justifiez un seul homme dont la condamnation vous déplaît, aux dépens de toute une nation, que dis-je, de toute une génération dont vous faites une génération de fourbes : car enfin tout est d'accord, tout le public, tout le monde sans exception a donné son assentiment au plan qui vous paroît si répréhensible ; tout se prête avec zele à son exécution : personne ne l'a désapprouvé, personne n'a commis la moindre indiscrétion qui pût le faire échouer, personne n'a donné le moindre indice, la moindre lumiere à l'accusé qui pût le mettre en état de se défendre ; il n'a pu tirer d'aucune bouche un seul mot d'éclaircissement sur les charges atroces dont on l'accable à l'envi ; tout s'empresse à renforcer les ténebres dont on l'environne, & l'on ne sait à quoi chacun se livre avec plus d'ardeur de le diffamer absent ou de le persifler présent. Il faudroit donc conclure de vos raisonnemens qu'il ne se trouve pas dans toute la génération présente un seul honnête homme, pas un seul ami de la vérité. Admettez-vous cette conséquence ?

ROUSSEAU.

A Dieu ne plaise ! Si j'étois tenté de l'admettre, ce ne seroit pas auprès de vous dont je connois la droiture invariable & la sincere équité. Mais je connois aussi ce que peuvent sur les meilleurs cœurs les préjugés & les passions, & combien leurs illusions sont quelquefois inévitables. Votre objection me paroît solide & forte. Elle s'est présentée à mon esprit long-tems avant que vous me la fissiez ; elle me paroît plus facile à rétorquer qu'à résoudre, & vous doit embarrasser du moins autant que moi : car enfin si le public n'est pas tout composé de méchans & de fourbes, tous d'accord pour trahir un seul homme, il est encore moins composé sans exception d'hommes bienfaisans, généreux, francs de jalousie, d'envie, de haine, de malignité. Ces vices sont-ils donc tellement éteints sur la terre, qu'il n'en reste pas le moindre germe dans le cœur d'aucun indi-

vidu ? C'eſt pourtant ce qu'il faudroit admettre ſi ce ſyſtême de ſecret & de ténebres qu'on ſuit ſi fidélement envers J. J. n'étoit qu'un œuvre de bienfaiſance & de charité. Laiſſons à part vos Meſſieurs qui ſont des ames divines & dont vous admirez la tendre bienveillance pour lui. Il a dans tous les états, vous me l'avez dit vous-même, un grand nombre d'ennemis très-ardens, qui ne cherchent aſſurément pas à lui rendre la vie agréable & douce. Concevez-vous que dans cette multitude de gens, tous d'accord pour épargner de l'inquiétude à un ſcélérat qu'ils abhorrent & de la honte à un hypocrite qu'ils déteſtent, il ne s'en trouve pas un ſeul qui, pour jouir au moins de ſa confuſion, ſoit tenté de lui dire tout ce qu'on ſait de lui ? Tout s'accorde avec une patience plus qu'angélique à l'entendre provoquer au milieu de Paris ſes perſécuteurs, donner des noms aſſez durs à ceux qui l'obſedent, leur dire inſolemment : *Parlez haut, traîtres que vous êtes ; me voilà. Qu'avez-vous à dire ?* A ces ſtimulantes apoſtrophes la plus incroyable patience n'abandonne pas un inſtant un ſeul homme dans toute cette multitude. Tous

Tous inſenſibles à ſes reproches les endurent uniquement pour ſon bien, & de peur de lui faire la moindre peine, ils ſe laiſſent traiter par lui avec un mépris que leur ſilence autoriſe de plus en plus. Qu'une douceur ſi grande, qu'une ſi ſublime vertu anime généralement tous ſes ennemis, ſans qu'un ſeul démente un moment cette univerſelle manſuétude, convenez que dans une génération qui naturellement n'eſt pas trop aimante, ce concours de patience & de généroſité eſt du moins auſſi étonnant que celui de malignité dont vous rejettez la ſuppoſition.

La ſolution de ces difficultés doit ſe chercher, ſelon moi, dans quelque intermédiaire, qui ne ſuppoſe dans toute une génération ni des vertus angéliques, ni la noirceur des Démons, mais quelque diſpoſition naturelle au cœur humain, qui produit un effet uniforme par des moyens adroitement diſpoſés à cette fin. Mais en attendant que mes propres obſervations me fourniſſent là-deſſus quelque explication raiſonnable, permettez-moi de vous faire une queſtion qui s'y rapporte. Suppoſant un moment qu'après

d'attentives & impartiales recherches, J. J. au lieu d'être l'ame infernale & le monſtre que vous voyez en lui, ſe trouvât au contraire un homme ſimple, ſenſible & bon, que ſon innocence univerſellement reconnue par ceux-mêmes qui l'ont traité avec tant d'indignité vous forçât de lui rendre votre eſtime, & de vous reprocher les durs jugemens que vous avez portés de lui : rentrez au fond de votre ame, & dites-moi comment vous ſeriez affecté de ce changement ?

LE FRANÇOIS.

Cruellement, ſoyez-en ſûr. Je ſens qu'en l'eſtimant & lui rendant juſtice, je le haïrois alors plus peut-être encore pour mes torts que je ne le hais maintenant pour ſes crimes : je ne lui pardonnerois jamais mon injuſtice envers lui. Je me reproche cette diſpoſition, j'en rougis ; mais je la ſens dans mon cœur malgré moi.

ROUSSEAU.

Homme véridique & franc, je n'en veux pas davantage, & prends acte de cet aveu

pour vous le rappeler en tems & lieu ; il me ſuffit pour le moment de vous y laiſſer réfléchir. Au reſte, conſolez-vous de cette diſpoſition qui n'eſt qu'un développement des plus naturels de l'amour-propre. Elle vous eſt commune avec tous les juges de J. J., avec cette différence que vous ſerez le ſeul peut-être qui ait le courage & la franchiſe de l'avouer.

Quant à moi, pour lever tant de difficultés & déterminer mon propre jugement, j'ai beſoin d'éclairciſſemens & d'obſervations faites par moi-même. Alors ſeulement je pourrai vous propoſer ma penſée avec confiance. Il faut avant tout commencer par voir J. J. & c'eſt à quoi je ſuis tout déterminé.

LE FRANÇOIS.

Ah, ah ! vous voilà donc enfin revenu à ma propoſition que vous avez ſi dédaigneuſement rejettée ? Vous voilà donc diſpoſé à vous rapprocher de cet homme entre lequel & vous le diametre de la terre étoit encore une diſtance trop courte à votre gré ?

ROUSSEAU.

M'en rapprocher ? Non, jamais du ſcélérat que vous m'avez peint, mais bien de l'homme défiguré que j'imagine à ſa place. Que j'aille chercher un ſcélérat déteſtable pour le hanter, l'épier & le tromper, c'eſt une indignité qui jamais n'approchera de mon cœur; mais que dans le doute ſi ce prétendu ſcélérat n'eſt point peut-être un honnête homme infortuné, victime du plus noir complot, j'aille examiner par moi-même ce qu'il faut que j'en penſe, c'eſt un des plus beaux devoirs que ſe puiſſe impoſer un cœur juſte, & je me livre à cette noble recherche avec autant d'eſtime & de contentement de moi-même, que j'aurois de regret & de honte à m'y livrer avec un motif oppoſé.

LE FRANÇOIS.

Fort bien; mais avec le doute qu'il vous plaît de conſerver au milieu de tant de preuves, comment vous y prendrez-vous pour apprivoiſer cet ours preſque inabordable ? Il faudra bien que vous commenciez

par ces cajoleries que vous avez en ſi grande averſion. Encore ſera-ce un bonheur ſi elles vous réuſſiſſent mieux qu'à beaucoup de gens qui les lui prodiguent ſans meſure & ſans ſcrupule, & à qui elles n'attirent de ſa part que des bruſqueries & des mépris.

ROUSSEAU.

Eſt-ce à tort ? Parlons franchement. Si cet homme étoit facile à prendre de cette maniere, il ſeroit par cela ſeul à demi jugé. Après tout ce que vous m'avez appris du ſyſtême qu'on ſuit avec lui, je ſuis peu ſurpris qu'il repouſſe avec dédain la plupart de ceux qui l'abordent, & qui pour cela l'accuſent bien à tort d'être défiant; car la défiance ſuppoſe du doute, & il n'en ſauroit avoir à leur égard : & que peut-il penſer de ces patelins flagorneurs dont, vu l'œil dont il eſt regardé dans le monde & qui ne peut échaper au ſien, il doit pénétrer aiſément les motifs dans l'empreſſement qu'ils lui marquent ? Il doit voir clairement que leur deſſein n'eſt ni de ſe lier avec lui de bonne foi, ni même de l'étudier & de le connoître, mais ſeulement de le circonvenir. Pour moi

qui n'ai ni besoin ni dessein de le tromper, je ne veux point prendre les allures cauteleuses de ceux qui l'approchent dans cette intention. Je ne lui cacherai point la mienne : s'il en étoit alarmé, ma recherche seroit finie, & je n'aurois plus rien à faire auprès de lui.

LE FRANÇOIS.

Il vous sera moins aisé, peut-être, que vous ne pensez, de vous faire distinguer de ceux qui l'abordent à mauvaise intention. Vous n'avez point la ressource de lui parler à cœur ouvert, & de lui déclarer vos vrais motifs. Si vous me gardez la foi que vous m'avez donnée, il doit ignorer à jamais ce que vous savez de ses œuvres criminelles & de son caractere atroce. C'est un secret inviolable, qui près de lui doit rester à jamais caché dans votre cœur. Il appercevra votre réserve, il l'imitera, & par cela seul, se tenant en garde contre vous, il ne se laissera voir que comme il veut qu'on le voie, & non comme il est en effet.

ROUSSEAU.

Et pourquoi voulez-vous me supposer

seul aveugle parmi tous ceux qui l'abordent journellement, & qui sans lui inspirer plus de confiance l'ont vu tous, & si clairement à ce qu'ils vous disent, exactement tel que vous me l'avez peint. S'il est si facile à connoître & à pénétrer quand on y regarde, malgré sa défiance & son hypocrisie, malgré ses efforts pour se cacher, pourquoi, plein du desir de l'apprécier, serai-je le seul à n'y pouvoir parvenir, sur-tout avec une disposition si favorable à la vérité, & n'ayant d'autre intérêt que de la connoître ? Est-il étonnant que l'ayant si décidément jugé d'avance, & n'apportant aucun doute à cet examen, ils l'aient vu tel qu'ils le vouloient voir ? Mes doutes ne me rendront pas moins attentif, & me rendront plus circonspect. Je ne cherche point à le voir tel que je me le figure, je cherche à le voir tel qu'il est.

LE FRANÇOIS.

Bon ! n'avez-vous pas aussi vos idées ? Vous le desirez innocent, j'en suis très-sûr. Vous ferez comme eux dans le sens contraire : vous verrez en lui ce que vous y cherchez.

ROUSSEAU.

Le cas eſt fort différent. Oui, je le deſire innocent, & de tout mon cœur; ſans doute je ſerois heureux de trouver en lui ce que j'y cherche : mais ce ſeroit pour moi le plus grand des malheurs d'y trouver ce qui n'y ſeroit pas, de le croire honnête homme & de me tromper. Vos Meſſieurs ne ſont pas dans des diſpoſitions ſi favorables à la vérité. Je vois que leur projet eſt une ancienne & grande entrepriſe qu'ils ne veulent pas abandonner, & qu'ils n'abandonneroient pas impunément. L'ignominie dont ils l'ont couvert réjailliroit ſur eux toute entiere, & ils ne ſeroient pas même à l'abri de la vindicte publique. Ainſi, ſoit pour la ſûreté de leurs perſonnes, ſoit pour le repos de leurs conſciences, il leur importe trop de ne voir en lui qu'un ſcélérat, pour qu'eux & les leurs y voient jamais autre choſe.

LE FRANÇOIS.

Mais enfin pouvez-vous concevoir, imaginer quelque ſolide réponſe aux preuves dont vous avez été ſi frappé ? Tout ce que

vous verrez ou croirez voir pourra-t-il jamais les détruire ? Suppoſons que vous trouviez un honnête homme où la raiſon, le bon ſens & tout le monde vous montrent un ſcélérat, que s'enſuivra-t-il ? Que vos yeux vous trompent, ou que le genre-humain tout entier, excepté vous ſeul, eſt dépourvu de ſens ? Laquelle de ces deux ſuppoſitions vous paroît la plus naturelle, & à laquelle enfin vous en tiendrez-vous ?

ROUSSEAU.

A aucune des deux, & cette alternative ne me paroît pas ſi néceſſaire qu'à vous. Il eſt une autre explication plus naturelle, qui leve bien des difficultés. C'eſt de ſuppoſer une ligue dont l'objet eſt la diffamation de J. J. qu'elle a pris ſoin d'iſoler pour cet effet. Eh ! que dis-je, ſuppoſer ? Par quelque motif que cette ligue ſoit formée, elle exiſte. Sur votre propre rapport elle ſembleroit univerſelle. Elle eſt du moins grande, puiſſante, nombreuſe ; elle agit de concert & dans le plus profond ſecret pour tout ce qui n'y entre pas, & ſur-tout pour l'infortuné qui en eſt l'objet. Pour s'en défendre il n'a ni

ſecours, ni ami, ni appui, ni conſeil, ni lumieres; tout n'eſt autour de lui que piéges, menſonges, trahiſons, ténebres. Il eſt abſolument ſeul & n'a que lui ſeul pour reſſource; il ne doit attendre ni aide ni aſſiſtance de qui que ce ſoit ſur la terre. Une poſition ſi ſinguliere eſt unique depuis l'exiſtence du genre-humain. Pour juger ſainement de celui qui s'y trouve, & de tout ce qui ſe rapporte à lui, les formes ordinaires ſur leſquelles s'établiſſent les jugemens humains ne peuvent plus ſuffire. Il me faudroit, quand même l'accuſé pourroit parler & ſe défendre, des ſûretés extraordinaires pour croire qu'en lui rendant cette liberté on lui donne en même tems les connoiſſances, les inſtrumens & les moyens néceſſaires pour pouvoir ſe juſtifier s'il eſt innocent. Car enfin, ſi, quoique fauſſement accuſé, il ignore toutes les trames dont il eſt enlacé, tous les piéges dont on l'entoure, ſi les ſeuls défenſeurs qu'il pourra trouver, & qui feindront pour lui du zele, ſont choiſis pour le trahir, ſi les témoins qui pourroient dépoſer pour lui ſe taiſent, ſi ceux qui parlent ſont gagnés pour le charger, ſi l'on fabrique de fauſſes

pieces pour le noircir, ſi l'on cache ou détruit celles qui le juſtifient, il aura beau dire, *non*, contre cent faux témoignages à qui l'on fera dire, *oui*, ſa négation ſera ſans effet contre tant d'affirmations unanimes, & il n'en ſera pas moins convaincu aux yeux des hommes de délits qu'il n'aura pas commis. Dans l'ordre ordinaire des choſes, cette objection n'a point la même force, parce qu'on laiſſe à l'accuſé tous les moyens poſſibles de ſe défendre, de confondre les faux témoins, de manifeſter l'impoſture, & qu'on ne préſume pas cette odieuſe ligue de pluſieurs hommes pour en perdre un. Mais ici cette ligue exiſte, rien n'eſt plus conſtant, vous me l'avez appris vous-même, & par cela ſeul non-ſeulement tous les avantages qu'ont les accuſés pour leur défenſe, ſont ôtés à celui-ci, mais les accuſateurs en les lui ôtant peuvent les tourner tous contre lui-même; il eſt pleinement à leur diſcrétion; maîtres abſolus d'établir les faits comme il leur plaît ſans avoir aucune contradiction à craindre, ils ſont ſeuls juges de la validité de leur propres pieces; leurs témoins, certains de n'être ni confrontés,

ni confondus, ni punis, ne craignent rien de leurs mensonges : ils sont sûrs en le chargeant de la protection des Grands, de l'appui des Médecins, de l'approbation des Gens de Lettres, & de la faveur publique; ils sont sûrs, en le défendant, d'être perdus. Voilà, Monsieur, pourquoi tous les témoignages portés contre lui sous les Chefs de la ligue, c'est-à-dire, depuis qu'elle s'est formée, n'ont aucune autorité pour moi; & s'il en est d'antérieurs, de quoi je doute, je ne les admettrai qu'après avoir bien examiné s'il n'y a ni fraude, ni antidate, & sur-tout après avoir entendu les réponses de l'accusé.

Par exemple, pour juger de sa conduite à Venise, je n'irai pas consulter sottement ce qu'on en dit, & si vous voulez ce qu'on en prouve aujourd'hui, & puis m'en tenir là, mais bien ce qui a été prouvé & reconnu à Venise, à la cour, chez les Ministres du Roi, & parmi tous ceux qui ont eu connoissance de cette affaire avant le ministere du Duc de C***, avant l'ambassade de l'Abbé de B*** à Venise, & avant le voyage du Consul

Consul Le B. à Paris. Plus ce qu'on en a pensé depuis est différent de ce qu'on en pensoit alors, & mieux je rechercherai les causes d'un changement si tardif & si extraordinaire. De même pour me décider sur ses pillages en musique, ce ne sera ni à M. d'A*** ni à ses suppôts, ni à tous vos Messieurs que je m'adresserai, mais je ferai rechercher sur les lieux par des personnes non suspectes, c'est-à-dire, qui ne soient pas de leur connoissance, s'il y a des preuves authentiques que ces ouvrages ont existé avant que J. J. les ait donnés pour être de lui.

Voilà la marche que le bon sens m'oblige de suivre pour vérifier les délits, les pillages & les imputations de toute espece, dont on n'a cessé de le charger depuis la formation du complot, & dont je n'apperçois pas auparavant le moindre vestige. Tant que cette vérification ne me sera pas possible, rien ne sera si aisé que de me fournir tant de preuves qu'on voudra, auxquelles je n'aurai rien à répondre, mais qui n'opéreront sur mon esprit aucune persuasion.

Pour savoir exactement quelle foi je puis

donner à votre prétendue évidence, il faudroit que je connusse bien tout ce qu'une génération entiere, liguée contre un seul homme totalement isolé, peut faire pour se prouver à elle-même de cet homme-là tout ce qu'il lui plaît, & par surcroit de précaution en se cachant de lui très-soigneusement. A force de tems, d'intrigue & d'argent, de quoi la puissance & la ruse ne viennent-elles point à bout, quand personne ne s'oppose à leurs manœuvres, quand rien n'arrête & ne contremine leurs sourdes opérations ? A quel point ne pourroit-on point tromper le public si tous ceux qui le dirigent, soit par la force, soit par l'autorité, soit par l'opinion, s'accordoient pour l'abuser par de sourdes menées dont il seroit hors d'état de pénétrer le secret ? Qui est-ce qui a déterminé jusqu'où des conjurés puissans, nombreux & bien unis, comme ils le sont toujours pour le crime, peuvent fasciner les yeux, quand des gens qu'on ne croit pas se connoître se concerteront bien entr'eux ; quand aux deux bouts de l'Europe des imposteurs d'intelligence & dirigés par quelque adroit & puissant intriguant, se conduiront sur le même

plan, tiendront le même langage, présenteront sous le même aspect un homme à qui l'on a ôté la voix, les yeux, les mains, & qu'on livre pieds & poings liés à la merci de ses ennemis. Que vos Messieurs au lieu d'être tels soient ses amis comme ils le crient à tout le monde, qu'étouffant leur protégé dans la fange, ils n'agissent ainsi que par bonté, par générosité, par compassion pour lui, soit ; je n'entends point leur disputer ici ces nouvelles vertus : mais il résulte toujours de vos propres récits qu'il y a une ligue, & de mon raisonnement que sitôt qu'une ligue existe, on ne doit pas, pour juger des preuves qu'elle apporte, s'en tenir aux regles ordinaires, mais en établir de plus rigoureuses pour s'assurer que cette ligue n'abuse pas de l'avantage immense de se concerter, & par-là d'en imposer comme elle peut certainement le faire. Ici je vois, au contraire, que tout se passe entre gens qui se prouvent entr'eux sans résistance & sans contradiction ce qu'ils sont bien aises de croire, que donnant ensuite leur unanimité pour nouvelle preuve à ceux qu'ils desirent amener à leur sentiment, loin d'admettre au

moins l'épreuve indiſpenſable des réponſes de l'accuſé, on lui dérobe avec le plus grand ſoin la connoiſſance de l'accuſation, de l'accuſateur, des preuves & même de la ligue. C'eſt faire cent fois pis qu'à l'inquiſition: car ſi l'on y force le prévenu de s'accuſer lui-même, du moins on ne refuſe pas de l'entendre, on ne l'empêche pas de parler, on ne lui cache pas qu'il eſt accuſé, & on ne le juge qu'après l'avoir entendu. L'Inquiſition veut bien que l'accuſé ſe défende s'il peut, mais ici l'on ne veut pas qu'il le puiſſe.

Cette explication qui dérive des faits que vous m'avez expoſés vous-même, doit vous faire ſentir comment le public, ſans être dépourvu de bon ſens, mais ſéduit par mille preſtiges peut tomber dans une erreur involontaire & preſque excuſable, à l'égard d'un homme auquel il prend dans le fond très-peu d'intérêt, dont la ſingularité révolte ſon amour-propre, & qu'il deſire généralement de trouver coupable plutôt qu'innocent, & comment auſſi avec un intérêt plus ſincere à ce même homme, & plus de ſoin à l'étu-

dier ſoi-même, on pourroit le voir autrement que ne fait tout le monde, ſans être obligé d'en conclure que le public eſt dans le délire ou qu'on eſt trompé par ſes propres yeux. Quand le pauvre Lazarille de Tormes attaché dans le fond d'une cuve, la tête ſeule hors de l'eau couronnée de roſeaux & d'algue, étoit promené de ville en ville comme un monſtre marin, les ſpectateurs extravaguoient-ils de le prendre pour tel, ignorant qu'on l'empêchoit de parler, & que s'il vouloit crier qu'il n'étoit pas un monſtre marin, une corde tirée en cachette le forçoit de faire à l'inſtant le plongeon? Suppoſons qu'un d'entr'eux plus attentif, appercevant cette manœuvre, & par-là devinant le reſte, leur eût crié: *L'on vous trompe, ce prétendu monſtre eſt un homme*, n'y eût-il pas eu plus que de l'humeur à s'offenſer de cette exclamation, comme d'un reproche qu'ils étoient tous des inſenſés? Le public, qui ne voit des choſes que l'apparence, trompé par elle, eſt excuſable; mais ceux qui ſe diſent plus ſages que lui en adoptant ſon erreur ne le ſont pas.

Quoi qu'il en ſoit des raiſons que je

vous expose, je me sens digne, même indépendamment d'elles, de douter de ce qui n'a paru douteux à personne. J'ai dans le cœur des témoignages plus forts que toutes vos preuves que l'homme que vous m'avez peint n'existe point, ou n'est pas du moins où vous le voyez. La seule patrie de J. J. qui est la mienne, suffiroit pour m'assurer qu'il n'est point cet homme-là. Jamais elle n'a produit des êtres de cette espece; ce n'est ni chez les Protestans, ni dans les Républiques qu'ils sont connus. Les crimes dont il est accusé sont des crimes d'esclaves, qui n'approcherent jamais des ames libres; dans nos contrées on n'en connoît point de pareils; & il me faudroit plus de preuves encore que celles que vous m'avez fournies pour me persuader seulement que Geneve a pu produire un empoisonneur.

Après vous avoir dit pourquoi vos preuves, tout évidentes qu'elles vous paroissent, ne sauroient être convaincantes pour moi, qui n'ai ni ne puis avoir les instructions nécessaires pour juger à quel point ces preuves peuvent être illusoires, & m'en imposer par

une fausse apparence de vérité, je vous avoue pourtant de rechef, que sans me convaincre elles m'inquietent, m'ébranlent, & que j'ai quelquefois peine à leur résister. Je desirerois sans doute, & de tout mon cœur, qu'elles fussent fausses, & que l'homme dont elles me font un monstre n'en fût pas un : mais je desire beaucoup davantage encore de ne pas m'égarer dans cette recherche, & de ne pas me laisser séduire par mon penchant. Que puis-je faire dans une pareille situation (1) pour parvenir, s'il est possible, à démêler la vérité? C'est de rejetter dans cette affaire toute autorité humaine, toute preuve qui dépend du témoignage d'autrui, & de me déterminer uniquement sur ce que je puis voir de mes yeux & connoître par moi-même. Si J. J. est tel

(1) Pour excuser le public autant qu'il se peut, je suppose par-tout son erreur presqu'invincible; mais moi qui sais dans ma conscience qu'aucun crime jamais n'approcha de mon cœur, je suis sûr que tout homme vraiment attentif, vraiment juste découvriroit l'imposture à travers tout l'art du complot, parce qu'enfin je ne crois pas possible que jamais le mensonge usurpe & s'approprie tous les caracteres de la vérité.

que l'ont peint vos Messieurs, & s'il a été si aisément reconnu tel par tous ceux qui l'ont approché, je ne serai pas plus malheureux qu'eux; car je ne porterai pas à cet examen moins d'attention, de zele & de bonne-foi, & un être aussi méchant, aussi difforme, aussi dépravé, doit en effet être très-facile à pénétrer pour peu qu'on y regarde. Je m'en tiens donc à la résolution de l'examiner par moi-même, & de le juger en tout ce que je verrai de lui, non par les secrets desirs de mon cœur, encore moins par les interprétations d'autrui, mais par la mesure de bon sens & de jugement que je puis avoir reçue, sans me rapporter sur ce point à l'autorité de personne. Je pourrai me tromper sans doute, parce que je suis homme; mais après avoir fait tous mes efforts pour éviter ce malheur, je me rendrai, si néanmoins il m'arrive, le consolant témoignage que mes passions, ni ma volonté ne sont point complices de mon erreur, & qu'il n'a pas dépendu de moi de m'en garantir. Voilà ma résolution. Donnez-moi maintenant les moyens de l'accomplir & d'arriver à notre homme; car, à ce que vous m'avez fait entendre, son accès n'est pas aisé.

LE FRANÇOIS.

Sur-tout pour vous qui dédaignez les seuls qui pourroient vous l'ouvrir. Ces moyens sont, je le répete, de s'insinuer à force d'adresse, de patelinage, d'opiniâtre importunité, de le cajoler sans cesse, de lui parler avec transport de ses talens, de ses livres, & même de ses vertus, car ici le mensonge & la fausseté sont des œuvres pies. Le mot d'*admiration* sur-tout, d'un effet admirable auprès de lui, exprime assez bien dans un autre sens l'idée des sentimens qu'un pareil monstre inspire, & ces doubles ententes jésuitiques si recherchées de nos Messieurs, leur rendent l'usage de ce mot très-familier avec J. J. & très-commode en lui parlant (1). Si tout cela ne réussit pas, on ne se rebute point de son froid accueil, on compte pour

(1) En m'écrivant c'est la même franchise. *J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens qui vous sont dûs, avec les sentimens les plus distingués, avec une considération très-particuliere, avec autant d'estime que de respect*, &c. Ces Messieurs sont-ils donc avec ces tournures amphibologiques moins menteurs que ceux qui mentent tout rondement? Non. Ils sont seulement plus faux & plus doubles, ils mentent seulement plus traîtreusement.

rien ſes rebuffades ; paſſant tout de ſuite à l'autre extrémité, on le tance, on le gourmande ; & prenant le ton le plus arrogant qu'il eſt poſſible, on tâche de le ſubjuguer de haute lutte. S'il vous fait des groſſiéretés, on les endure comme venant d'un miſérable, dont on s'embarraſſe fort peu d'être mépriſé. S'il vous chaſſe de chez lui, on y revient ; s'il vous ferme la porte, on y reſte juſqu'à ce qu'elle ſe rouvre, on tâche de s'y fourrer. Une fois entré dans ſon repaire, on s'y établit, on s'y maintient bon gré malgré. S'il oſoit vous en chaſſer de force, tant mieux : on feroit beau bruit, & l'on iroit crier par toute la terre qu'il aſſaſſine les gens qui lui font l'honneur de l'aller voir. Il n'y a point, à ce qu'on m'aſſure, d'autre voie pour s'inſinuer auprès de lui. Etes-vous homme à prendre celle-là.

ROUSSEAU.

Mais vous-même, pourquoi ne l'avez-vous jamais voulu prendre ?

LE FRANÇOIS.

Oh moi, je n'avois pas beſoin de le voir pour le connoître. Je le connois par ſes œuvres ; c'en eſt aſſez, & même trop.

ROUSSEAU.

Que penſez-vous de ceux qui, tout auſſi décidés que vous ſur ſon compte, ne laiſſent pas de le fréquenter, de l'obſéder, & de vouloir s'introduire à toute force dans ſa plus intime familiarité ?

LE FRANÇOIS.

Je vois que vous n'êtes pas content de la réponſe que j'ai déja faite à cette queſtion.

ROUSSEAU.

Ni vous non plus, je le vois auſſi. J'ai donc mes raiſons pour y revenir. Preſque tout ce que vous m'avez dit dans cet entretien, me prouve que vous n'y parliez pas de vous-même. Après avoir appris de vous les ſentimens d'autrui, n'apprendrai-je jamais les vôtres ? Je le vois, vous feignez d'établir des maximes que vous ſeriez au déſeſpoir d'adopter. Parlez-moi donc enfin plus franchement.

LE FRANÇOIS.

Ecoutez : je n'aime pas J. J. mais je hais

encore plus l'injuſtice, encore plus la trahiſon. Vous m'avez dit des choſes qui me frappent, & auxquelles je veux réfléchir. Vous refuſiez de voir cet infortuné ; vous vous y déterminez maintenant. J'ai refuſé de lire ſes livres ; je me raviſe ainſi que vous, & pour cauſe. Voyez l'homme, je lirai les livres ; après quoi, nous nous reverrons.

Fin du premier Dialogue.

ROUSSEAU, JUGE DE JEAN-JACQUES.

SECOND DIALOGUE.

LE FRANÇOIS.

HÉ BIEN, Monſieur, vous l'avez vu ?

ROUSSEAU.

Hé bien, Monſieur, vous l'avez lu ?

LE FRANÇOIS.

Allons par ordre, je vous prie, & permettez que nous commencions par vous, qui fûtes le plus preſſé. Je vous ai laiſſé tout le tems de bien étudier notre homme. Je ſais que vous l'avez vu par vous-même, & tout à votre aiſe. Ainſi vous êtes maintenant en état de le juger, ou vous n'y ſerez jamais. Dites-moi donc enfin ce qu'il faut penſer de cet étrange perſonnage ?

ROUSSEAU.

Non; dire ce qu'il en faut penſer n'eſt pas de ma compétence; mais vous dire, quant à moi, ce que j'en penſe, c'eſt ce que je ferai volontiers, ſi cela vous ſuffit.

LE FRANÇOIS.

Je ne vous en demande pas davantage. Voyons donc.

ROUSSEAU.

Pour vous parler ſelon ma croyance, je vous dirai donc tout franchement que, ſelon moi, ce n'eſt pas un homme vertueux.

LE FRANÇOIS.

Ah! vous voilà donc enfin penſant comme tout le monde.

ROUSSEAU.

Pas tout-à-fait, peut-être; car, toujours, ſelon moi, c'eſt beaucoup moins encore un déteſtable ſcélérat.

LE FRANÇOIS.

Mais enfin, qu'eſt-ce donc? car vous êtes déſolant avec vos éternelles énigmes.

ROUSSEAU.

Il n'y a point là d'énigme que celle que vous y mettez vous-même. C'eſt un homme ſans malice plutôt que bon, une ame ſaine mais foible, qui adore la vertu ſans la pratiquer, qui aime ardemment le bien & qui n'en fait gueres. Pour le crime, je ſuis perſuadé, comme de mon exiſtence, qu'il n'approcha jamais de ſon cœur, non plus que la haine. Voilà le ſommaire de mes obſervations ſur ſon caractere moral. Le reſte ne peut ſe dire en abrégé; car cet homme ne reſſemble à nul autre que je connoiſſe; il demande une analyſe à part, & faite uniquement pour lui.

LE FRANÇOIS.

Oh faites-la moi donc, cette unique analyſe, & montrez-nous comment vous vous y êtes pris pour trouver cet homme ſans malice, cet être ſi nouveau pour tout le reſte du monde, & que perſonne avant vous n'a ſu voir en lui.

ROUSSEAU.

Vous vous trompez; c'eſt au contraire

votre J. J. qui eſt cet homme nouveau. Le mien eſt l'ancien, celui que je m'étois figuré avant que vous m'euſſiez parlé de lui, celui que tout le monde voyoit en lui avant qu'il eût fait des livres, c'eſt-à-dire juſqu'à l'âge de quarante ans. Juſques-là tous ceux qui l'ont connu, ſans en excepter vos Meſſieurs eux-mêmes, l'ont vu tel que je le vois maintenant. C'eſt ſi vous voulez un homme que je reſſuſcite, mais que je ne crée aſſurément pas.

LE FRANÇOIS.

Craignez de vous abuſer encore en cela; & de reſſuſciter ſeulement une erreur trop tard détruite. Cet homme a pu, comme je vous l'ai déja dit, tromper long-tems ceux qui l'ont jugé ſur les apparences, & la preuve qu'il les trompoit eſt qu'eux-même, quand on le leur a fait mieux connoître, ont abjuré leur ancienne erreur. En revenant ſur ce qu'ils avoient vu jadis, ils en ont jugé tout différemment.

ROUSSEAU.

Ce changement d'opinion me paroît très-naturel ſans fournir la preuve que vous en

tirez. Ils le voyoient alors par leurs propres yeux; ils l'ont vu depuis par ceux des autres. Vous penſez qu'ils ſe trompoient autrefois; moi je crois que c'eſt aujourd'hui qu'ils ſe trompent. Je ne vois point à votre opinion de raiſon ſolide, & j'en vois à la mienne une d'un très-grand poids; c'eſt qu'alors il n'y avoit point de ligue, & qu'il en exiſte une aujourd'hui; c'eſt qu'alors perſonne n'avoit intérêt à déguiſer la vérité & à voir ce qui n'étoit pas, qu'aujourd'hui quiconque oſeroit dire hautement de J. J. le bien qu'il en pourroit ſavoir ſeroit un homme perdu, que pour faire ſa cour & parvenir il n'y a point de moyen plus ſûr & plus prompt que de renchérir ſur les charges dont on l'accable à l'envi, & qu'enfin tous ceux qui l'ont vu dans ſa jeuneſſe ſont ſûrs de s'avancer eux & les leurs en tenant ſur ſon compte le langage qui convient à vos Meſſieurs. D'où je conclus que qui cherche en ſincérité de cœur la vérité, doit remonter, pour la connoître, aux tems où perſonne n'avoit intérêt à la déguiſer. Voilà pourquoi les jugemens qu'on portoit jadis ſur cet homme ſont autorité pour moi, & pourquoi ceux que les mêmes

gens en peuvent porter aujourd'hui n'en font plus. Si vous avez à cela quelque bonne réponse, vous m'obligerez de m'en faire part; car je n'entreprends point de soutenir ici mon sentiment, ni de vous le faire adopter, & je serai toujours prêt à l'abandonner, quoiqu'à regret, quand je croirai voir la vérité dans le sentiment contraire. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit point ici de ce que d'autres ont vu, mais de ce que j'ai vu moi-même ou cru voir. C'est ce que vous demandez, & c'est tout ce que j'ai à vous dire. Sauf à vous d'admettre ou rejetter mon opinion, quand vous saurez sur quoi je la fonde.

Commençons par le premier abord. Je crus, sur les difficultés auxquelles vous m'aviez préparé, devoir premiérement lui écrire. Voici ma lettre; & voici sa réponse.

LE FRANÇOIS.

Comment! Il vous a répondu?

ROUSSEAU.

Dans l'instant même.

LE FRANÇOIS.

Voilà qui est particulier! Voyons donc cette lettre qui lui a fait faire un si grand effort.

ROUSSEAU.

Elle n'est pas bien recherchée, comme vous allez voir.

Il lit.

« J'ai besoin de vous voir, de vous con-
» noître, & ce besoin est fondé sur l'amour
» de la justice & de la vérité. On dit que
» vous rebutez les nouveaux visages. Je ne
» dirai pas si vous avez tort ou raison: mais
» si vous êtes l'homme de vos livres, ou-
» vrez-moi votre porte avec confiance; je
» vous en conjure pour moi; je vous le con-
» seille pour vous. Si vous ne l'êtes pas,
» vous pouvez encore m'admettre sans crainte;
» je ne vous importunerai pas long-tems ».

Réponse.

« Vous êtes le premier que le motif qui
» vous amene ait conduit ici: car de tant
» de gens qui ont la curiosité de me voir,
» pas un n'a celle de me connoître; tous

» croient me connoître assez. Venez donc » pour la rareté du fait. Mais que me vou» lez-vous, & pourquoi me parler de mes » livres ? Si les ayant lus ils ont pu vous lais» ser en doute sur les sentimens de l'Auteur, » ne venez pas : en ce cas je ne suis pas » votre homme, car vous ne sauriez être le » mien ».

La conformité de cette réponse avec mes idées ne ralentit pas mon zele. Je vole à lui, je le vois..... Je vous l'avoue ; avant même que je l'abordasse, en le voyant j'augurai bien de mon projet,

Sur ces portraits de lui si vantés qu'on étale de toutes parts & qu'on prônoit comme des chefs d'œuvres de ressemblance avant qu'il revînt à Paris, je m'attendois à voir la figure d'un cyclope affreux comme celui d'Angleterre ou d'un petit Crispin grimacier comme celui de Fiquet, & croyant trouver sur son visage les traits du caractere que tout le monde lui donne, je m'avertissois de me tenir en garde contre une premiere impression si puissante toujours sur moi, & de suspendre,

malgré ma répugnance, le préjugé qu'elle m'alloit inspirer.

Je n'ai pas eu cette peine. Au lieu du féroce ou doucereux aspect auquel je m'étois attendu, je n'ai vu qu'une physionomie ouverte & simple qui promettoit & inspiroit de la confiance & de la sensibilité.

LE FRANÇOIS.

Il faut donc qu'il n'ait cette physionomie que pour vous : car généralement tous ceux qui l'abordent se plaignent de son air froid & de son accueil repoussant, dont heureusement ils ne s'embarrassent gueres.

ROUSSEAU.

Il est vrai que personne au monde ne cache moins que lui l'éloignement & le dédain pour ceux qui lui en inspirent. Mais ce n'est point-là son abord naturel quoiqu'aujourd'hui très-fréquent, & cet accueil dédaigneux que vous lui reprochez est pour moi la preuve qu'il ne se contrefait pas comme ceux qui l'abordent, & qu'il n'y

a point de fausseté sur son visage non plus que dans son cœur.

J. J. n'est assurément pas un bel homme. Il est petit & s'apetisse encore en baissant la tête. Il a la vue courte, de petits yeux enfoncés, des dents horribles; ses traits, altérés par l'âge, n'ont rien de fort régulier : mais tout dément en lui l'idée que vous m'en aviez donnée; ni le regard, ni le son de la voix, ni l'accent, ni le maintien ne sont du monstre que vous m'avez peint.

LE FRANÇOIS.

Bon ! n'allez-vous pas le dépouiller de ses traits comme de ses livres ?

ROUSSEAU.

Mais, tout cela va très-bien ensemble & me paroîtroit assez appartenir au même homme. Je lui trouve aujourd'hui les traits du Mentor d'Emile. Peut-être dans sa jeunesse lui aurois-je trouvé ceux de St. Preux. Enfin je pense que si sous sa physionomie la nature a caché l'ame d'un scélérat, elle ne pouvoit en effet mieux la cacher.

LE FRANÇOIS.

J'entends; vous voilà livré en sa faveur au même préjugé contre lequel vous vous étiez si bien armé s'il lui eût été contraire.

ROUSSEAU.

Non. Le seul préjugé auquel je me livre ici, parce qu'il me paroît raisonnable, est bien moins pour lui que contre ses bruyans protecteurs. Ils ont eux-mêmes fait faire ces portraits avec beaucoup de dépense & de soin; ils les ont annoncés avec pompe dans les journaux, dans les gazettes, ils les ont prônés par-tout. Mais s'ils n'en peignent pas mieux l'original au moral qu'au physique, on le connoîtra surement fort mal d'après eux. Voici un quatrain que J. J. mit au-dessous d'un de ces portraits :

Hommes savans dans l'art de feindre,
Qui me prêtez des traits si doux,
Vous aurez beau vouloir me peindre,
Vous ne peindrez jamais que vous.

LE FRANÇOIS.

Il faut que ce quatrain soit tout nouveau;

car il eſt aſſez joli, & je n'en avois point entendu parler.

ROUSSEAU.

Il y a plus de ſix ans qu'il eſt fait; l'Auteur l'a donné ou récité à plus de cinquante perſonnes, qui toutes lui en ont très-fidélement gardé le ſecret, qu'il ne leur demandoit pas, & je ne crois pas que vous vous attendiez à trouver ce quatrain dans le Mercure. J'ai cru voir dans toute cette hiſtoire de portraits des ſingularités qui m'ont porté à la ſuivre, & j'y ai trouvé, ſur-tout pour celui d'Angleterre, des circonſtances bien extraordinaires. David Hume, étroitement lié à Paris avec vos Meſſieurs ſans oublier les Dames, devient, on ne ſait comment, le patron, le zélé protecteur, le bienfaiteur à toute outrance de J. J. & fait tant, de concert avec eux, qu'il parvient enfin, malgré toute la répugnance de celui-ci, à l'emmener en Angleterre. Là, le premier & le plus important de ſes ſoins eſt de faire faire par Ramſay ſon ami particulier le portrait de ſon ami public J. J. Il deſiroit ce portrait auſſi ardemment qu'un amant bien

bien épris deſire celui de ſa maîtreſſe. A force d'importunités il arrache le conſentement de J. J. On lui fait mettre un bonnet bien noir, un vêtement bien brun, on le place dans un lieu bien ſombre, & là, pour le peindre aſſis on le fait tenir debout, courbé, appuyé d'une de ſes mains ſur une table bien baſſe, dans une attitude où ſes muſcles fortement tendus alterent les traits de ſon viſage. De toutes ces précautions devoit réſulter un portrait peu flatté quand il eût été fidelle. Vous avez vu ce terrible portrait; vous jugerez de la reſſemblance ſi jamais vous voyez l'original. Pendant le ſéjour de J. J. en Angleterre, ce portrait y a été gravé, publié, vendu par-tout, ſans qu'il lui ait été poſſible de voir cette gravure. Il revient en France & il y apprend que ſon portrait d'Angleterre eſt annoncé, célébré, vanté comme un chef-d'œuvre de peinture, de gravure & ſur-tout de reſſemblance. Il parvient enfin, non ſans peine, à le voir: il frémit, & dit ce qu'il en penſe. Tout le monde ſe moque de lui: tout le détail qu'il fait paroît la choſe la plus naturelle, & loin d'y voir rien qui puiſſe faire ſuſpecter la droiture du géné

reux David Hume, on n'apperçoit que les ſoins de l'amitié la plus tendre dans ceux qu'il a pris pour donner à ſon ami J. J. la figure d'un Cyclope affreux. Penſez-vous comme le public à cet égard ?

LE FRANÇOIS.

Le moyen, ſur un pareil expoſé ! J'avoue au contraire que ce fait ſeul bien avéré me paroîtroit déceler bien des choſes; mais qui m'aſſurera qu'il eſt vrai ?

ROUSSEAU.

La figure du portrait. Sur la queſtion préſente cette figure ne mentira pas.

LE FRANÇOIS.

Mais ne donnez-vous point auſſi trop d'importance à des bagatelles ? Qu'un portrait ſoit difforme ou peu reſſemblant, c'eſt la choſe du monde la moins extraordinaire. Tous les jours on grave, on contrefait, on défigure des hommes célebres, ſans que de ces groſſieres gravures on tire aucune conſéquence pareille à la vôtre.

ROUSSEAU.

J'en conviens : mais ces copies défigurées

ſont l'ouvrage de mauvais ouvriers avides, & non les productions d'Artiſtes diſtingués, ni les fruits du zele & de l'amitié. On ne les prône pas avec bruit dans toute l'Europe, on ne les annonce pas dans les papiers publics, on ne les étale pas dans les appartemens, ornés de glaces & de cadres; on les laiſſe pourrir ſur les quais, ou parer les chambres des cabarets & les boutiques des barbiers.

Je ne prétends pas vous donner pour des réalités toutes les idées inquiétantes que fournit à J. J. l'obſcurité profonde dont on s'applique à l'entourer. Les myſteres qu'on lui fait de tout ont un aſpect ſi noir, qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'ils affectent de la même teinte ſon imagination effarouchée. Mais parmi les idées outrées & fantaſtiques que cela peut lui donner, il en eſt qui, vu la maniere extraordinaire dont on procede avec lui, méritent un examen ſérieux avant d'être rejettées. Il croit, par exemple, que tous les déſaſtres de ſa deſtinée depuis ſa funeſte célébrité, ſont les fruits d'un complot formé de longue main dans un grand ſecret entre

peu de perſonnes, qui ont trouvé le moyen d'y faire entrer ſucceſſivement toutes celles dont ils avoient beſoin pour ſon exécution : les Grands, les Auteurs, les Médecins (cela n'étoit pas difficile), tous les hommes puiſſans, toutes les femmes galantes, tous les corps accrédités, tous ceux qui diſpoſent de l'adminiſtration, tous ceux qui gouvernent les opinions publiques. Il prétend que tous les événemens relatifs à lui, qui paroiſſent accidentels & fortuits, ne ſont que de ſucceſſifs développemens concertés d'avance & tellement ordonnés, que tout ce qui lui doit arriver dans la ſuite a déja ſa place dans le tableau, & ne doit avoir ſon effet qu'au moment marqué. Tout cela ſe rapporte aſſez à ce que vous m'avez dit vous-même, & à ce que j'ai cru voir ſous des noms différens. Selon vous, c'eſt un ſyſtême de bienfaiſance envers un ſcélérat ; ſelon lui, c'eſt un complot d'impoſture contre un innocent ; ſelon moi, c'eſt une ligue dont je ne détermine pas l'objet, mais dont vous ne pouvez nier l'exiſtence, puiſque vous-même y êtes entré.

Il penſe que du moment qu'on entrepris

l'œuvre complette de ſa diffamation, pour faciliter le ſuccès de cette entrepriſe alors difficile, on réſolut de la graduer, de commencer par le rendre odieux & noir, & de finir par le rendre abject, ridicule & mépriſable. Vos Meſſieurs, qui n'oublient rien, n'oublierent pas ſa figure ; & après l'avoir éloigné de Paris, travaillerent à lui en donner une aux yeux du public, conforme au caractere dont ils vouloient le gratifier. Il fallut d'abord faire diſparoître la gravure qui avoit été faite ſur le portrait fait par la Tour. Cela fut bientôt fait. Après ſon départ pour l'Angleterre, ſur un modele qu'on avoit fait faire par le Moine, on fit faire une gravure telle qu'on la deſiroit ; mais la figure en étoit hideuſe à tel point, que pour ne pas ſe découvrir trop ou trop tôt, on fut contraint de ſupprimer la gravure. On fit faire à Londres, par les bons offices de l'ami Hume, le portrait dont je viens de parler ; & n'épargnant aucun ſoin de l'art pour en faire valoir la gravure, on la rendit moins difforme que la précédente, mais plus terrible & plus noire mille fois. Ce portrait a fait long-tems, à l'aide de vos Meſſieurs,

l'admiration de Paris & de Londres, jusqu'à ce qu'ayant gagné pleinement le premier point, & rendu aux yeux du public l'original aussi noir que la gravure, on en vint au second article; & dégradant habilement cet affreux coloris de l'homme terrible & vigoureux qu'on avoit d'abord peint, on fit peu-à-peu un petit fourbe, un petit menteur, un petit escroc, un coureur de tavernes & de mauvais lieux. C'est alors que parut le portrait grimacier de Fiquet, qu'on avoit tenu long-tems en réserve jusqu'à ce que le moment de le publier fût venu, afin que la mine basse & risible de la figure répondît à l'idée qu'on vouloit donner de l'original. C'est encore alors que parut un petit médaillon en plâtre sur le costume de la gravure Angloise, mais dont on avoit eu soin de changer l'air terrible & fier en un souris traître & sardonique, comme celui de Panurge achetant les moutons de Dindenaut, ou comme celui des gens qui rencontrent J. J. dans les rues; & il est certain que depuis lors vos Messieurs se sont moins attachés à faire de lui un objet d'horreur qu'un objet de dérision; ce qui toutefois ne

paroît pas aller à la fin qu'il disent avoir de mettre tout le monde en garde contre lui: car on se tient en garde contre les gens qu'on redoute, mais non pas contre ceux qu'on méprise.

Voilà l'idée que l'histoire de ces différens portraits a fait naître à J. J. mais toutes ces graduations préparées de si loin ont bien l'air d'être des conjectures chimériques, fruits assez naturels d'une imagination frappée par tant de mysteres & de malheurs. Sans donc adopter ni rejetter à présent ces idées, laissons tous ces étranges portraits, & revenons à l'original.

J'avois percé jusqu'à lui; mais que de difficultés me restoient à vaincre dans la maniere dont je me proposois de l'examiner! Après avoir étudié l'homme toute ma vie, j'avois cru connoître les hommes; je m'étois trompé. Je ne parvins jamais à en connoître un seul; non qu'en effet ils soient difficiles à connoître; mais je m'y prenois mal, & toujours interprétant d'après mon cœur ce que je voyois faire aux autres, je

leur prêtois les motifs qui m'auroient fait agir à leur place, & je m'abusois toujours. Donnant trop d'attention à leurs discours, & pas assez à leurs œuvres, je les écoutois parler plutôt que je ne les regardois agir; ce qui, dans ce siecle de philosophie & de beaux discours, me les faisoit prendre pour autant de sages, & juger de leurs vertus par leurs sentences. Que si quelquefois leurs actions attiroient mes regards, c'étoient celles qu'ils destinoient à cette fin, lorsqu'ils montoient sur le théatre pour y faire une œuvre d'éclat qui s'y fît admirer; sans songer dans ma bêtise que souvent ils mettoient en avant cette œuvre brillante pour masquer dans le cours de leur vie un tissu de bassesses & d'iniquités. Je voyois presque tous ceux qui se piquent de finesse & de pénétration s'abuser en sens contraire par le même principe de juger du cœur d'autrui par le sien. Je les voyois saisir avidement en l'air un trait, un geste, un mot inconsidéré, & l'interprétant à leur mode, s'applaudir de leur sagacité, en prêtant à chaque mouvement fortuit d'un homme, un sens subtil qui n'existoit souvent que dans leur esprit. Eh quel est l'homme

d'esprit qui ne dit jamais de sottise? Quel est l'honnête homme auquel il n'échape jamais un propos répréhensible que son cœur n'a point dicté? Si l'on tenoit un registre exact de toutes les fautes que l'homme le plus parfait a commises, & qu'on supprimât soigneusement tout le reste, quelle opinion donneroit-on de cet homme-là? Que dis-je, les fautes! non, les actions les plus innocentes, les gestes les plus indifférens, les discours les plus sensés, tout dans un observateur qui se passionne, augmente & nourrit le préjugé dans lequel il se complaît; quand il détache chaque mot ou chaque fait de sa place, pour le mettre dans le jour qui lui convient.

Je voulois m'y prendre autrement pour étudier à part-moi un homme si cruellement, si légérement, si universellement jugé. Sans m'arrêter à de vains discours qui peuvent tromper, ou à des signes passagers plus incertains encore, mais si commodes à la légéreté & à la malignité, je résolus de l'étudier par ses inclinations, ses mœurs, ses goûts, ses penchans, ses habitudes, de

ſuivre les détails de ſa vie, le cours de ſon humeur, la pente de ſes affections, de le voir agir en l'entendant parler, de le pénétrer, s'il étoit poſſible, en-dedans de lui-même ; en un mot, de l'obſerver moins par des ſignes équivoques & rapides, que par ſa conſtante maniere d'être ; ſeule regle infaillible de bien juger du vrai caractere d'un homme, & des paſſions qu'il peut cacher au fond de ſon cœur. Mon embarras étoit d'écarter les obſtacles que, prévenu par vous, je prévoyois dans l'exécution de ce projet.

Je ſavois qu'irrité des perfides empreſſemens de ceux qui l'abordent, il ne cherchoit qu'à repouſſer tous les nouveaux venus ; je ſavois qu'il jugeoit, & ce me ſemble avec aſſez de raiſon, de l'intention des gens, par l'air ouvert ou réſervé qu'ils prenoient avec lui ; & mes engagemens m'ôtant le pouvoir de lui rien dire, je devois m'attendre que ces myſteres ne le diſpoſeroient pas à la familiarité dont j'avois beſoin pour mon deſſein. Je ne vis de remede à cela que de lui laiſſer voir mon projet autant que cela pouvoit s'accorder avec le ſilence qui m'étoit

impoſé, & cela même pouvoit me fournir un premier préjugé pour ou contre lui : car ſi, bien convaincu par ma conduite & par mon langage de la droiture de mes intentions, il s'alarmoit néanmoins de mon deſſein, s'inquiétoit de mes regards, cherchoit à donner le change à ma curioſité, & commençoit par ſe mettre en garde, c'étoit dans mon eſprit un homme à demi jugé. Loin de rien voir de ſemblable, je fus auſſi touché que ſurpris, non de l'accueil que cette idée m'attira de ſa part, car il n'y mit aucun empreſſement oſtenſible, mais de la joie qu'elle me parut exciter dans ſon cœur. Ses regards attendris m'en dirent plus que n'auroient fait des careſſes. Je le vis à ſon aiſe avec moi ; c'étoit le meilleur moyen de m'y mettre avec lui. A la maniere dont il me diſtingua, dès le premier abord, de tous ceux qui l'obſédoient, je compris qu'il n'avoit pas un inſtant pris le change ſur mes motifs. Car quoique cherchant tous également à l'obſerver, ce deſſein commun dût donner à tous une allure aſſez ſemblable ; nos recherches étoient trop différentes par leur objet, pour que la diſtinction n'en fût

pas facile à faire. Il vit que tous les autres ne cherchoient, ne vouloient voir que le mal, que j'étois le seul qui cherchant le bien ne voulût voir que la vérité; & ce motif qu'il démêla sans peine m'attira sa confiance.

Entre tous les exemples qu'il m'a donnés de l'intention de ceux qui l'approchent, je ne vous en citerai qu'un. L'un d'eux s'étoit tellement distingué des autres par de plus affectueuses démonstrations, & par un attendrissement poussé jusqu'aux larmes, qu'il crût pouvoir s'ouvrir à lui sans réserve, & lui lire ses confessions. Il lui permit même de l'arrêter dans sa lecture, pour prendre note de tout ce qu'il voudroit retenir par préférence; il remarqua durant cette longue lecture, que n'écrivant presque jamais dans les endroits favorables & honorables, il ne manqua point d'écrire avec soin dans tous ceux où la vérité le forçoit à s'accuser & se charger lui-même. Voilà comment se font les remarques de ces Messieurs. Et moi aussi j'ai fait celle-là, mais je n'ai pas comme eux omis les autres, & le tout m'a donné des résultats bien différens des leurs.

Par

Par l'heureux effet de ma franchise j'avois l'occasion la plus rare & la plus sûre de bien connoître un homme, qui est de l'étudier à loisir dans sa vie privée, & vivant pour ainsi dire avec lui-même : car il se livra sans réserve, & me rendit aussi maître chez lui que chez moi.

Une fois admis dans sa retraite, mon premier soin fut de m'informer des raisons qui l'y tenoient confiné. Je savois qu'il avoit toujours fui le grand monde & aimé la solitude : mais je savois aussi que dans des sociétés peu nombreuses, il avoit jadis joui des douceurs de l'intimité en homme dont le cœur étoit fait pour elle. Je voulus apprendre pourquoi maintenant détaché de tout, il s'étoit tellement concentré dans sa retraite, que ce n'étoit plus que par force qu'on parvenoit à l'aborder.

LE FRANÇOIS.

Cela n'étoit-il pas tout clair ? Il se gênoit autrefois parce qu'on ne le connoissoit pas encore. Aujourd'hui que bien connu de tous il ne gagneroit plus rien à se contraindre, il

ſe livre tout-à-fait à ſon horrible miſanthropie. Il fuit les hommes parce qu'il les déteſte ; il vit en loup-garou, parce qu'il n'y a rien d'humain dans ſon cœur.

ROUSSEAU.

Non, cela ne me paroît pas auſſi clair qu'à vous ; & ce diſcours que j'entends tenir à tout le monde, me prouve bien que les hommes ſe haïſſent, mais non pas que c'eſt lui qui les hait.

LE FRANÇOIS.

Quoi ! ne l'avez-vous pas vu, ne le voyez-vous pas tous les jours, recherché de beaucoup de gens, ſe refuſer durement à leurs avances ? Comment donc expliquez-vous cela ?

ROUSSEAU.

Beaucoup plus naturellement que vous : car la fuite eſt un effet bien plus naturel de la crainte que de la haine. Il ne fuit point les hommes parce qu'il les hait, mais parce qu'il en a peur. Il ne les fuit pas pour leur faire du mal, mais pour tâcher d'échaper

à celui qu'ils lui veulent. Eux, au contraire, ne le recherchent pas par amitié, mais par haine. Ils le cherchent, & il les fuit comme dans les ſables d'Afrique, où ſont peu d'hommes & beaucoup de tigres, les hommes fuient les tigres, & les tigres cherchent les hommes ; s'enſuit-il de-là que les hommes ſont méchans, farouches, & que les tigres ſont ſociables & humains ? Même, quelque opinion que doive avoir J. J. de ceux qui, malgré celle qu'on a de lui, ne laiſſent pas de le rechercher, il ne ferme point ſa porte à tout le monde ; il reçoit honnêtement ſes anciennes connoiſſances, quelquefois même les nouveaux-venus, quand ils ne montrent ni patelinage ni arrogance. Je ne l'ai jamais vu ſe refuſer durement qu'à des avances tyranniques, inſolentes & mal-honnêtes, qui déceloient clairement l'intention de ceux qui les faiſoient. Cette maniere ouverte & généreuſe de repouſſer la perfidie & la trahiſon, ne fut jamais l'allure des méchans. S'il reſſembloit à ceux qui le recherchent, au lieu de ſe dérober à leurs avances il y répondroit pour tâcher de les payer en même monnoie, & leur ren-

dant fourberie pour fourberie, trahison pour trahison, il se serviroit de leurs propres armes pour se défendre & se venger d'eux; mais, loin qu'on l'ait jamais accusé d'avoir tracassé dans les sociétés où il a vécu, ni brouillé ses amis entr'eux, ni desservi personne avec qui il fut en liaison, le seul reproche qu'aient pu lui faire ses soi-disans amis a été de les avoir quittés ouvertement, comme il a dû faire, sitôt que les trouvant faux & perfides il a cessé de les estimer.

Non, Monsieur, le vrai misanthrope, si un être aussi contradictoire pouvoit exister (1), ne fuiroit point dans la solitude; quel mal peut & veut faire aux hommes celui qui vit seul? Celui qui les hait veut leur nuire, & pour leur nuire il ne faut pas les fuir. Les méchans ne sont point dans les déserts, ils sont dans le monde. C'est-là qu'ils intriguent & travaillent pour satis-

(1) Timon n'étoit point naturellement misanthrope, & même ne méritoit pas ce nom. Il y avoit dans son fait plus de dépit & d'enfantillage que de véritable méchanceté : c'étoit un fou mécontent qui boudoit contre le genre humain.

faire leur passion, & tourmenter les objets de leur haine. De quelque motif que soit animé celui qui veut s'engager dans la foule & s'y faire jour, il doit s'armer de vigueur pour repousser ceux qui le poussent, pour écarter ceux qui sont devant lui, pour fendre la presse & faire son chemin. L'homme débonnaire & doux, l'homme timide & foible qui n'a point ce courage, & qui tâche de se tirer à l'écart de peur d'être abattu & foulé aux pieds, est donc un méchant, à votre compte? les autres, plus forts, plus durs, plus ardens à percer, sont les bons? J'ai vu pour la premiere fois cette nouvelle doctrine dans un discours publié par le Philosophe D * * *, précisément dans le tems que son ami J. J. s'étoit retiré dans la solitude. *Il n'y a que le méchant*, dit-il, *qui soit seul.* Jusqu'alors on avoit regardé l'amour de la retraite comme un des signes les moins équivoques d'une ame paisible & saine, exempte d'ambition, d'envie & de toutes les ardentes passions, filles de l'amour-propre, qui naissent & fermentent dans la société. Au lieu de cela, voici par un coup de plume inattendu ce goût paisible & doux,

jadis ſi univerſellement admiré, transformé d'un coup en une rage infernale; voilà tant de Sages reſpectés, & Deſcartes lui-même, changés dans un inſtant en autant de miſanthropes affreux & de ſcélérats. Le Philoſophe D*** étoit ſeul peut-être en écrivant cette ſentence, mais je doute qu'il eût été ſeul à la méditer, & il prit grand ſoin de la faire circuler dans le monde. Eh, plût à Dieu que le méchant fût toujours ſeul! il ne ſe feroit gueres de mal.

Je crois bien que des ſolitaires qui le ſont par force, peuvent, rongés de dépit & de regrets dans la retraite où ils ſont détenus, devenir inhumains, féroces, & prendre en haine avec leur chaîne tout ce qui n'en eſt pas chargé comme eux. Mais les ſolitaires par goût & par choix ſont naturellement humains, hoſpitaliers, careſſans. Ce n'eſt pas, parce qu'ils haïſſent les hommes, mais parce qu'ils aiment le repos & la paix, qu'ils fuient le tumulte & le bruit. La longue privation de la ſociété la leur rend même agréable & douce, quand elle s'offre à eux ſans contrainte. Ils en jouiſſent alors

délicieuſement, & cela ſe voit. Elle eſt pour eux ce qu'eſt le commerce des femmes pour ceux qui ne paſſent pas leur vie avec elles, mais qui, dans les courts momens qu'ils y paſſent, y trouvent des charmes ignorés des galans de profeſſion.

Je ne comprends pas comment un homme de bon ſens peut adopter un ſeul moment la ſentence du Philoſophe D***; elle a beau être hautaine & tranchante, elle n'en eſt pas moins abſurde & fauſſe. Eh qui ne voit au contraire qu'il n'eſt pas poſſible que le méchant aime à vivre ſeul & vis-à-vis de lui-même? Il s'y ſentiroit en trop mauvaiſe compagnie, il y ſeroit trop mal à ſon aiſe, il ne s'y ſupporteroit pas long-tems, ou bien, ſa paſſion dominante y reſtant toujours oiſive, il faudroit qu'elle s'éteignît & qu'il y redevînt bon. L'amour-propre, principe de toute méchanceté, s'avive & s'exalte dans la ſociété qui l'a fait naître & où l'on eſt à chaque inſtant forcé de ſe comparer; il languit & meurt faute d'aliment dans la ſolitude. *Quiconque ſe ſuffit à lui-même ne veut nuire à qui que ce ſoit.* Cette maxime eſt

moins éclatante & moins arrogante, mais plus sensée & plus juste que celle du Philosophe D***, & préférable au moins en ce qu'elle ne tend à outrager personne. Ne nous laissons pas éblouir par l'éclat sentencieux dont souvent l'erreur & le mensonge se couvrent: ce n'est pas la foule qui fait la société, & c'est en vain que les corps se raprochent lorsque les cœurs se repoussent. L'homme vraiment sociable est plus difficile en liaisons qu'un autre, celles qui ne consistent qu'en fausses apparences ne sauroient lui convenir. Il aime mieux vivre loin des méchans sans penser à eux, que de les voir & les haïr; il aime mieux fuir son ennemi que de le rechercher pour lui nuire. Celui qui ne connoît d'autre société que celle des cœurs, n'ira pas chercher la sienne dans vos cercles. Voilà comment J. J. a dû penser & se conduire avant la ligue dont il est l'objet; jugez si maintenant qu'elle existe & qu'elle tend de toutes parts ses piéges autour de lui, il doit trouver du plaisir à vivre avec ses persécuteurs, à se voir l'objet de leur dérision, le jouet de leur haine, la dupe de leurs perfides caresses, à travers lesquelles ils font

malignement percer l'air insultant & moqueur qui doit les lui rendre odieuses. Le mépris, l'indignation, la colere ne sauroient le quitter au milieu de tous ces gens-là. Il les fuit pour s'épargner des sentimens si pénibles; il les fuit parce qu'ils méritent sa haine, & qu'il étoit fait pour les aimer.

LE FRANÇOIS.

Je ne puis apprécier vos préjugés en sa faveur avant d'avoir appris sur quoi vous les fondez. Quant à ce que vous dites à l'avantage des solitaires, cela peut être vrai de quelques hommes singuliers qui s'étoient fait de fausses idées de la sagesse: mais au moins ils donnoient des signes non équivoques du louable emploi de leur tems. Les méditations profondes & les immortels ouvrages dont les Philosophes que vous citez ont illustré leur solitude, prouvent assez qu'ils s'y occupoient d'une maniere utile & glorieuse, & qu'ils n'y passoient pas uniquement leur tems comme votre homme à tramer des crimes & des noirceurs.

ROUSSEAU.

C'est à quoi, ce me semble, il n'y passa

pas non plus uniquement le ſien. La lettre à M. d'Alembert ſur les Spectacles, Héloïſe, Emile, le Contrat Social, les Eſſais ſur la Paix perpétuelle & ſur l'Imitation théatrale, & d'autres Ecrits non moins eſtimables qui n'ont point paru, ſont des fruits de la retraite de J. J. Je doute qu'aucun philoſophe ait médité plus profondément, plus utilement peut-être, & plus écrit en ſi peu de tems. Appellez-vous tout cela des noirceurs & des crimes?

LE FRANÇOIS.

Je connois des gens aux yeux de qui c'en pourroient bien être : vous ſavez ce que penſent ou ce que diſent nos Meſſieurs de ces livres ; mais vous avez oublié qu'ils ne ſont pas de lui, & que c'eſt vous-même qui me l'avez perſuadé ?

ROUSSEAU.

Je vous ai dit ce que j'imaginois pour expliquer des contradictions que je voyois alors & que je ne vois plus. Mais ſi nous continuons à paſſer ainſi d'un ſujet à l'autre, nous perdrons notre objet de vue & nous ne l'atteindrons jamais. Reprenons avec un peu plus de ſuite le fil de mes obſervations, avant de paſſer aux concluſions que j'en ai tirées.

Ma premiere attention, après m'être introduit dans la familiarité de J. J., fut d'examiner ſi nos liaiſons ne lui faiſoient rien changer dans ſa maniere de vivre, & j'eus bientôt toute la certitude poſſible que non-ſeulement il n'y changeoit rien pour moi, mais que de tout tems elle avoit toujours été la même & parfaitement uniforme, quand, maître de la choiſir, il avoit pu ſuivre en liberté ſon penchant. Il y avoit cinq ans que de retour à Paris il avoit recommencé d'y vivre. D'abord, ne voulant ſe cacher en aucune maniere, il avoit fréquenté quelques maiſons dans l'intention d'y reprendre ſes plus anciennes liaiſons & même d'en former de nouvelles. Mais au bout d'un an il ceſſa de faire des viſites, & reprenant dans la Capitale la vie ſolitaire qu'il menoit depuis tant d'années à la campagne, il partagea ſon tems entre l'occupation journaliere dont il s'étoit fait une reſſource, & les promenades champêtres dont il faiſoit ſon

unique amuſement. Je lui demandai la raiſon de cette conduite. Il me dit qu'ayant vu toute la génération préſente concourir à l'œuvre de ténebres dont il étoit l'objet, il avoit d'abord mis tous ſes ſoins à chercher quelqu'un qui ne partageât pas l'iniquité publique ; qu'après de vaines recherches dans les provinces, il étoit venu les continuer à Paris, eſpérant qu'au moins parmi ſes anciennes connoiſſances il ſe trouveroit quelqu'un moins diſſimulé, moins faux, qui lui donneroit les lumieres dont il avoit beſoin pour percer cette obſcurité : qu'après bien des ſoins inutiles il n'avoit trouvé, même parmi les plus honnêtes gens, que trahiſons, duplicité, menſonge, & que tous en s'empreſſant à le recevoir, à le prévenir, à l'attirer, paroiſſoient ſi contens de ſa diffamation, y contribuoient de ſi bon cœur, lui faiſoient des careſſes ſi fardées, le louoient d'un ton ſi peu ſenſible à ſon cœur, lui prodiguoient l'admiration la plus outrée avec ſi peu d'eſtime & de conſidération, qu'ennuyé de ces démonſtrations moqueuſes & menſongeres, & indigné d'être ainſi le jouet de ſes prétendus amis, il ceſſa de les voir, ſe retira ſans

ſans leur cacher ſon dédain ; & après avoir cherché long-tems ſans ſuccès un homme, éteignit ſa lanterne & ſe renferma tout-à-fait au-dedans de lui.

C'eſt dans cet état de retraite abſolue que je le trouvai & que j'entrepris de le connoître. Attentif à tout ce qui pouvoit manifeſter à mes yeux ſon intérieur, en garde contre tout jugement précipité, réſolu de le juger non ſur quelques mots épars, ni ſur quelques circonſtances particulieres, mais ſur le concours de ſes diſcours, de ſes actions, de ſes habitudes, & ſur cette conſtante maniere d'être qui ſeule décele infailliblement un caractere, mais qui demande pour être apperçue plus de ſuite, plus de perſévérance & moins de confiance au premier coup-d'œil, que le tiede amour de la juſtice, dépouillé de tout autre intérêt, & combattu par les tranchantes déciſions de l'amour-propre, n'en inſpire au commun des hommes. Il fallut, par conſéquent, commencer par tout voir, par tout entendre, par tenir note de tout, avant de prononcer ſur rien, juſqu'à ce que j'euſſe aſſemblé des matériaux ſuffi-

ſans pour fonder un jugement ſolide qui ne fût l'ouvrage ni de la paſſion ni du préjugé.

Je ne fus pas ſurpris de le voir tranquille : vous m'aviez prévenu qu'il l'étoit ; mais vous attribuiez cette tranquillité à baſſeſſe d'ame ; elle pouvoit venir d'une cauſe toute contraire ; j'avois à déterminer la véritable. Cela n'étoit pas difficile ; car, à moins que cette tranquillité ne fût toujours inaltérable, il ne falloit, pour en découvrir la cauſe, que remarquer ce qui pouvoit la troubler. Si c'étoit la crainte, vous aviez raiſon ; ſi c'étoit l'indignation, vous aviez tort. Cette vérification ne fut pas longue, & je ſus bientôt à quoi m'en tenir.

Je le trouvai s'occupant à copier de la muſique à tant la page. Cette occupation m'avoit paru, comme à vous, ridicule & affectée. Je m'appliquai d'abord à connoître s'il s'y livroit ſérieuſement ou par jeu, & puis à ſavoir au juſte quel motif la lui avoit fait reprendre, & ceci demandoit plus de recherche & de ſoin. Il falloit connoître exactement ſes reſſources & l'état de ſa fortune,

vérifier ce que vous m'aviez dit de ſon aiſance, examiner ſa maniere de vivre, entrer dans le détail de ſon petit ménage, comparer ſa dépenſe & ſon revenu, en un mot connoître ſa ſituation préſente autrement que par ſon dire & le dire contradictoire de vos Meſſieurs. C'eſt à quoi je donnai la plus grande attention. Je crus m'appercevoir que cette occupation lui plaiſoit, quoiqu'il n'y réuſsît pas trop bien. Je cherchai la cauſe de ce bizarre plaiſir, & je trouvai qu'elle tenoit au fond de ſon naturel & de ſon humeur, dont je n'avois encore aucune idée, & qu'à cette occaſion je commençai à pénétrer. Il aſſocioit ce travail à un amuſement dans lequel je le ſuivis avec une égale attention. Ses longs ſéjours à la campagne lui avoient donné du goût pour l'étude des plantes : il continuoit de ſe livrer à cette étude avec plus d'ardeur que de ſuccès ; ſoit que ſa mémoire défaillante commençât à lui refuſer tout ſervice ; ſoit, comme je crus le remarquer, qu'il ſe fît de cette occupation plutôt un jeu d'enfant qu'une étude véritable. Il s'attachoit plus à faire de jolis herbiers qu'à claſſer & caractériſer les genres & les eſpeces. Il em-

ployoit un tems & des ſoins incroyables à deſſécher & applatir des rameaux, à étendre & déployer de petits feuillages, à conſerver aux fleurs leurs couleurs naturelles : de ſorte que, collant avec ſoin ces fragmens ſur des papiers qu'il ornoit de petits cadres, à toute la vérité de la nature il joignoit l'éclat de la miniature, & le charme de l'imitation.

Je l'ai vu s'attiédir enfin ſur cet amuſement, devenu trop fatigant pour ſon âge, trop coûteux pour ſa bourſe, & qui lui prenoit un tems néceſſaire dont il ne le dédommageoit pas. Peut-être nos liaiſons ont-elles contribué à l'en détacher. On voit que la contemplation de la nature eût toujours un grand attrait pour ſon cœur : il y trouvoit un ſupplément aux attachemens dont il avoit beſoin ; mais il eût laiſſé le ſupplément pour la choſe, s'il en avoit eu le choix, & il ne ſe réduiſit à converſer avec les plantes qu'après de vains efforts pour converſer avec des humains. Je quitterai volontiers, m'a-t-il dit, la ſociété des végétaux pour celle des hommes, au premier eſpoir d'en retrouver.

Mes premieres recherches m'ayant jetté

dans les détails de ſa vie domeſtique, je m'y ſuis particuliérement attaché, perſuadé que j'en tirerois pour mon objet des lumieres plus ſûres que de tout ce qu'il pouvoit avoir dit ou fait en public, & que d'ailleurs je n'avois pas vu moi-même. C'eſt dans la familiarité d'un commerce intime, dans la continuité de la vie privée qu'un homme à la longue ſe laiſſe voir tel qu'il eſt ; quand le reſſort de l'attention ſur ſoi ſe relâche, & qu'oubliant le reſte du monde on ſe livre à l'impulſion du moment. Cette méthode eſt ſûre, mais longue & pénible : elle demande une patience & une aſſiduité que peut ſoutenir le ſeul vrai zele de la juſtice & de la vérité, & dont on ſe diſpenſe aiſément en ſubſtituant quelque remarque fortuite & rapide aux obſervations lentes mais ſolides que donne un examen égal & ſuivi.

J'ai donc regardé s'il régnoit chez lui du déſordre ou de la regle, de la gêne ou de la liberté ; s'il étoit ſobre ou diſſolu, ſenſuel ou groſſier, ſi ſes goûts étoient dépravés ou ſains, s'il étoit ſombre ou gai dans ſes repas, dominé par l'habitude ou ſujet aux fan-

taisies, chiche ou prodigue dans son ménage, entier, impérieux, tyran dans sa petite sphere d'autorité, ou trop doux peut-être au contraire & trop mou, craignant les dissentions encore plus qu'il n'aime l'ordre, & souffrant pour la paix les choses les plus contraires à son goût & à sa volonté : comment il supporte l'adversité, le mépris, la haine publique : quelles sortes d'affections lui sont habituelles; quels genres de peine ou de plaisir alterent le plus son humeur. Je l'ai suivi dans sa plus constante maniere d'être, dans ces petites inégalités, non moins inévitables, non moins utiles peut-être dans le calme de la vie privée que de légeres variations de l'air & du vent dans celui des beaux jours. J'ai voulu voir comment il se fâche & comment il s'appaise, s'il exhale ou contient sa colere, s'il est rancunier ou emporté, facile ou difficile à appaiser; s'il aggrave ou répare ses torts, s'il sait endurer & pardonner ceux des autres; s'il est doux & facile à vivre, ou dur & fâcheux dans le commerce familier; s'il aime à s'épancher au-dehors, ou à se concentrer en lui-même, si son cœur s'ouvre aisément ou se ferme aux caresses,

s'il est toujours prudent, circonspect, maître de lui-même, ou si se laissant dominer par ses mouvemens, il montre indiscrétement chaque sentiment dont il est ému. Je l'ai pris dans les situations d'esprit les plus diverses, les plus contraires qu'il m'a été possible de saisir; tantôt calme & tantôt agité, dans un transport de colere & dans une effusion d'attendrissement; dans la tristesse & l'abattement de cœur : dans ces courts mais doux momens de joie que la nature lui fournit encore & que les hommes n'ont pu lui ôter : dans la gaîté d'un repas un peu prolongé; dans ces circonstances imprévues où un homme ardent n'a pas le tems de se déguiser, & où le premier mouvement de la nature prévient toute réflexion. En suivant tous les détails de sa vie, je n'ai point négligé ses discours, ses maximes, ses opinions; je n'ai rien omis pour bien connoître ses vrais sentimens sur les matieres qu'il traite dans ses écrits. Je l'ai sondé sur la nature de l'ame, sur l'existence de Dieu, sur la moralité de la vie humaine, sur le vrai bonheur, sur ce qu'il pense de la doctrine à la mode & de ses auteurs, enfin sur tout ce qui

peut faire connoître avec les vrais ſentimens d'un homme ſur l'uſage de cette vie & ſur ſa deſtination, ſes vrais principes de conduite. J'ai ſoigneuſement comparé tout ce qu'il m'a dit avec ce que j'ai vu de lui dans la pratique, n'admettant jamais pour vrai que ce que cette épreuve a confirmé.

Je l'ai particuliérement étudié par les côtés qui tiennent à l'amour-propre, bien sûr qu'un orgueil iraſcible au point d'en avoir fait un monſtre, doit avoir de fortes & fréquentes exploſions difficiles à contenir & impoſſibles à déguiſer aux yeux d'un homme attentif à l'examiner par ce côté-là, ſur-tout dans la poſition cruelle où je le trouvois.

Par les idées dont un homme pétri d'amour-propre s'occupe le plus ſouvent, par les ſujets favoris de ſes entretiens, par l'effet inopiné des nouvelles imprévues, par la maniere de s'affecter des propos qu'on lui tient, par les impreſſions qu'il reçoit de la contenance & du ton des gens qui l'approchent, par l'air dont il entend louer ou décrier ſes ennemis ou ſes rivaux, par la façon dont il en parle lui-même, par le degré de joie ou de triſteſſe dont l'affectent leurs proſpérités ou leurs revers, on peut à la longue le pénétrer & lire dans ſon ame, ſur-tout lorſqu'un tempérament ardent lui ôte le pouvoir de réprimer ſes premiers mouvemens, (ſi tant eſt néanmoins qu'un tempérament ardent & un violent amour-propre puiſſent compatir enſemble dans un même cœur). Mais c'eſt ſur-tout en parlant des talens & des livres que les auteurs ſe contiennent le moins & ſe décelent le mieux : c'eſt auſſi par-là que je n'ai pas manqué d'examiner celui-ci. Je l'ai mis ſouvent & vu mettre par d'autres ſur ce chapitre en divers tems & à diverſes occaſions : j'ai ſondé ce qu'il penſoit de la gloire littéraire, quel prix il donnoit à ſa jouiſſance, & ce qu'il eſtimoit le plus en fait de réputation, de celle qui brille par les talens ou de celle moins éclatante que donne un caractere eſtimable. J'ai voulu voir s'il étoit curieux de l'hiſtoire des réputations naiſſantes ou déclinantes, s'il épluchoit malignement celles qui faiſoient le plus de bruit, com-

ment il s'affectoit des succès ou des chûtes des livres & des auteurs, & comment il supportoit pour sa part les dures censures des critiques, les malignes louanges des rivaux, & le mépris affecté des brillans écrivains de ce siecle. Enfin je l'ai examiné par tous les sens où mes regards ont pu pénétrer, & sans chercher à rien interpréter selon mon desir, mais éclairant mes observations les unes par les autres pour découvrir la vérité, je n'ai pas un instant oublié dans mes recherches qu'il y alloit du destin de ma vie à ne pas me tromper dans ma conclusion.

LE FRANÇOIS.

Je vois que vous avez regardé à beaucoup de choses; apprendrai-je enfin ce que vous avez vu?

ROUSSEAU.

Ce que j'ai vu est meilleur à voir qu'à dire. Ce que j'ai vu me suffit, à moi qui l'ai vu, pour déterminer mon jugement, mais non pas à vous pour déterminer le vôtre sur mon rapport; car il a besoin d'être vu pour être cru, & après la façon dont vous

m'aviez prévenu, je ne l'aurois pas cru moi-même sur le rapport d'autrui. Ce que j'ai vu ne sont que des choses bien communes en apparence, mais très-rares en effet. Ce sont des récits qui d'ailleurs conviendroient bien mal dans ma bouche, & pour les faire avec bienséance, il faudroit être un autre que moi.

LE FRANÇOIS.

Comment, Monsieur! espérez-vous me donner ainsi le change? remplissez-vous ainsi vos engagemens, & ne tirerai-je aucun fruit du conseil que je vous ai donné? Les lumieres qu'il vous a procurées ne doivent-elles pas nous être communes? & après avoir ébranlé la persuasion où j'étois, vous croyez-vous permis de me laisser les doutes que vous avez fait naître, si vous avez de quoi m'en tirer?

ROUSSEAU.

Il vous est aisé d'en sortir à mon exemple en prenant pour vous-même ce conseil que vous dites m'avoir donné. Il est malheureux pour J. J. que Rousseau ne puisse dire tout ce qu'il sait de lui. Ces déclarations sont désormais impossibles, parce qu'elles seront inu-

tiles, & que le courage de les faire ne m'attireroit que l'humiliation de n'être pas cru.

Voulez-vous, par exemple, avoir une idée ſommaire de mes obſervations ? prenez directement & en tout, tant en bien qu'en mal le contre-pied du J. J. de vos Meſſieurs, vous aurez très-exactement celui que j'ai trouvé. Le leur eſt cruel, féroce & dur juſqu'à la dépravation ; le mien eſt doux & compatiſſant juſqu'à la foibleſſe. Le leur eſt intraitable, inflexible & toujours repouſſant ; le mien eſt facile & mou, ne pouvant réſiſter aux careſſes qu'il croit ſinceres, & ſe laiſſant ſubjuguer, quand on ſait s'y prendre, par les gens mêmes qu'il n'eſtime pas. Le leur miſanthrope, farouche, déteſte les hommes ; le mien humain juſqu'à l'excès & trop ſenſible à leurs peines, s'affecte autant des maux qu'ils ſe font entr'eux, que de ceux qu'ils lui font à lui-même. Le leur ne ſonge qu'à faire du bruit dans le monde aux dépens du repos d'autrui & du ſien ; le mien préfere le repos à tout, & voudroit être ignoré de toute la terre pourvu qu'on le laiſſât en paix dans ſon coin. Le leur dévoré d'orgueil & du plus intolérant amour-propre, eſt tourmenté de l'exiſtence de ſes ſemblables, & voudroit voir tout le genre humain s'anéantir devant lui ; le mien s'aimant ſans ſe comparer, n'eſt pas plus ſuſceptible de vanité que de modeſtie, content de ſentir ce qu'il eſt, il ne cherche point quelle eſt ſa place parmi les hommes, & je ſuis sûr que de ſa vie il ne lui entra dans l'eſprit de ſe meſurer avec un autre pour ſavoir lequel étoit le plus grand ou le plus petit. Le leur plein de ruſe & d'art pour en impoſer, voile ſes vices avec la plus grande adreſſe & cache ſa méchanceté ſous une candeur apparente ; le mien emporté, violent même dans ſes premiers momens plus rapides que l'éclair, paſſe ſa vie à faire de grandes & courtes fautes, & à les expier par de vifs & longs repentirs : au ſurplus ſans prudence, ſans préſence d'eſprit, & d'une balourdiſe incroyable, il offenſe quand il veut plaire, & dans ſa naïveté, plutôt étourdie que franche, dit également ce qui lui ſert & qui lui nuit ſans même en ſentir la différence. Enfin le leur eſt un eſprit diabolique, aigu, péné-

trant; le mien ne pensant qu'avec beaucoup de lenteur & d'efforts en craint la fatigue, & souvent, n'entendant les choses les plus communes qu'en y rêvant à son aise & seul, peut à peine passer pour un homme d'esprit.

N'est-il pas vrai que si je multipliois ces oppositions, comme je le pourrois faire, vous les prendriez pour des jeux d'imagination qui n'auroient aucune réalité ? Et cependant je ne vous dirois rien qui ne fût, non comme à vous affirmé par d'autres, mais attesté par ma propre conscience. Cette maniere simple, mais peu croyable de démentir les assertions bruyantes des gens passionnés, par les observations paisibles mais sûres d'un homme impartial, seroit donc inutile & ne produiroit aucun effet. D'ailleurs la situation de J. J. à certains égards est même trop incroyable pour pouvoir être bien dévoilée. Cependant pour le bien connoître, il faudroit la connoître à fond; il faudroit connoître & ce qu'il endure & ce qui le lui fait supporter. Or tout cela ne peut bien se dire; pour le croire il faut l'avoir vu.

Mais essayons s'il n'y auroit point quelqu'autre route aussi droite & moins traversée

pour arriver au même but; s'il n'y auroit point quelque moyen de vous faire sentir tout-d'un-coup, par une impression simple & immédiate, ce que dans les opinions où vous êtes, je ne saurois vous persuader en procédant graduellement, sans attaquer sans cesse par des négations dures les tranchantes assertions de vos Messieurs. Je voudrois tâcher pour cela de vous esquisser ici le portrait de mon J. J. tel qu'après un long examen de l'original l'idée s'en est empreinte dans mon esprit. D'abord vous pourrez comparer ce portrait à celui qu'ils en ont tracé, juger lequel des deux est le plus lié dans ses parties & paroît former le mieux un seul tout, lequel explique le plus naturellement & le plus clairement la conduite de celui qu'il représente, ses goûts, ses habitudes, & tout ce qu'on connoît de lui, non-seulement depuis qu'il a fait des livres, mais dès son enfance & de tous les tems; après quoi, il ne tiendra qu'à vous de vérifier par vous-même si j'ai bien ou mal vu.

LE FRANÇOIS.

Rien de mieux que tout cela. Parlez donc; je vous écoute.

ROUSSEAU.

De tous les hommes que j'ai connus, celui dont le caractere dérive le plus pleinement de son seul tempérament est J. J. Il est ce que l'a fait la nature : l'éducation ne l'a que bien peu modifié. Si dès sa naissance ses facultés & ses forces s'étoient tout-à coup développées, dès-lors on l'eût trouvé tel à-peu-près qu'il fut dans son âge mûr, & maintenant après soixante ans de peines & de miseres, le tems, l'adversité, les hommes l'ont encore très-peu changé. Tandis que son corps vieillit & se casse, son cœur reste jeune toujours ; il garde encore les mêmes goûts, les mêmes passions de son jeune âge, & jusqu'à la fin de sa vie il ne cessera d'être un vieux enfant.

Mais ce tempérament qui lui a donné sa forme morale a des singularités, qui pour être démêlées, demandent une attention plus suivie que le coup-d'œil suffisant qu'on jette sur un homme qu'on croit connoître & qu'on a déja jugé. Je puis même dire que c'est par son extérieur vulgaire, & parce

qu'il a de plus commun, qu'en y regardant mieux je l'ai trouvé le plus singulier. Ce paradoxe s'éclaircira de lui-même, à mesure que vous m'écouterez.

Si, comme je vous l'ai dit, je fus surpris au premier abord de le trouver si différent de ce que je me l'étois figuré sur vos récits, je le fus bien plus du peu d'éclat, pour ne pas dire de la bêtise de ses entretiens : moi qui ayant eu à vivre avec des gens de lettres les ai toujours trouvés brillans, élancés, sentencieux comme des oracles, subjugant tout par leur docte faconde & par la hauteur de leurs décisions. Celui-ci ne disant gueres que des choses communes, & les disant sans précision, sans finesse & sans force, paroît toujours fatigué de parler, même en parlant peu, soit de la peine d'entendre, souvent même n'entendant point, sitôt qu'on dit des choses un peu fines, & n'y répondant jamais à propos. Que s'il lui vient par hasard quelque mot heureusement trouvé, il en est si aise, que pour avoir quelque chose à dire il le répete éternellement. On le prendroit dans la conversation, non pour un

penſeur plein d'idées vives & neuves, penſant avec force & s'exprimant avec juſteſſe, mais pour un écolier embarraſſé du choix de ſes termes, & ſubjugué par la ſuffiſance des gens qui en ſavent plus que lui. Je n'avois jamais vu ce maintien timide & gêné dans nos moindres barbouilleurs de brochures, comment le concevoir dans un auteur qui, foulant aux pieds les opinions de ſon ſiecle, ſembloit en toute choſe moins diſpoſé à recevoir la loi qu'à la faire? S'il n'eût fait que dire des choſes triviales & plates, j'aurois pu croire qu'il faiſoit l'imbécille pour dépayſer les eſpions dont il ſe ſent entouré; mais quels que ſoient les gens qui l'écoutent, loin d'uſer avec eux de la moindre précaution, il lâche étourdiment cent propos inconſidérés qui donnent ſur lui de grandes priſes, non qu'au fond ces propos ſoient répréhenſibles, mais parce qu'il eſt poſſible de leur donner un mauvais ſens, qui, ſans lui être venu dans l'eſprit, ne manque pas de ſe préſenter par préference à celui des gens qui l'écoutent, & qui ne cherchent que cela. En un mot je l'ai preſque toujours trouvé peſant à penſer, mal-adroit

à dire, ſe fatigant ſans ceſſe à chercher le mot propre qui ne lui venoit jamais, & embrouillant des idées déja peu claires par une mauvaiſe maniere de les exprimer. J'ajoute en paſſant que ſi dans nos premiers entretiens j'avois pu deviner cet extrême embarras de parler, j'en aurois tiré ſur vos propres argumens une preuve nouvelle qu'il n'avoit pas fait ſes livres. Car ſi, ſelon vous, déchiffrant ſi mal la muſique, il n'en avoit pu compoſer, à plus forte raiſon ſachant ſi mal parler, il n'avoit pu ſi bien écrire.

Une pareille ineptie étoit déja fort étonnante dans un homme aſſez adroit, pour avoir trompé, quarante ans, par de fauſſes apparences, tous ceux qui l'ont approché; mais ce n'eſt pas tout. Ce même homme, dont l'œil terne & la phyſionomie effacée ſemble dans les entretiens indifférens n'annoncer que de la ſtupidité, change tout-à-coup d'air & de maintien, ſitôt qu'une matiere intéreſſante pour lui le tire de ſa léthargie. On voit ſa phyſionomie éteinte s'animer, ſe vivifier, devenir parlante, expreſſive, & promettre de l'eſprit. A juger

par l'éclat qu'ont encore alors ſes yeux à ſon âge, dans ſa jeuneſſe ils ont dû lancer des éclairs. A ſon geſte impétueux, à ſa contenance agitée on voit que ſon ſang bouillonne, on croiroit que des traits de feu vont partir de ſa bouche, & point du tout, toute cette effervescence ne produit que des propos communs, confus, mal-ordonnés, qui, ſans être plus expreſſifs qu'à l'ordinaire, ſont ſeulement plus inconſidérés. Il éleve beaucoup la voix; mais ce qu'il dit devient plus bruyant ſans être plus vigoureux. Quelquefois cependant je lui ai trouvé de l'énergie dans l'expreſſion; mais ce n'étoit jamais au moment d'une exploſion ſubite; c'étoit ſeulement lorſque cette exploſion ayant précédé avoit déja produit ſon premier effet. Alors cette émotion prolongée, agiſſant avec plus de regle, ſembloit agir avec plus de force, & lui ſuggéroit des expreſſions vigoureuſes, pleines du ſentiment dont il étoit encore agité. J'ai compris par-là comment cet homme pouvoit, quand ſon ſujet échauffoit ſon cœur, écrire avec force, quoiqu'il parlât foiblement, & comment ſa plume devoit mieux

que ſa langue parler le langage des paſſions.

LE FRANÇOIS.

Tout cela n'eſt pas ſi contraire que vous penſez aux idées qu'on m'a données de ſon caractere. Cet embarras d'abord & cette timidité que vous lui attribuez ſont reconnus maintenant dans le monde pour être les plus ſûres enſeignes de l'amour-propre & de l'orgueil.

ROUSSEAU.

D'où il ſuit que nos petits pâtres & nos pauvres villageoiſes regorgent d'amour-propre, & que nos brillans Académiciens, nos jeunes Abbés & nos Dames du grand air ſont des prodiges de modeſtie & d'humilité? O malheureuſe nation où toutes les idées de l'aimable & du bon ſont renverſées, & où l'arrogant amour-propre des gens du monde transforme en orgueil & en vices les vertus qu'ils foulent aux pieds!

LE FRANÇOIS.

Ne vous échauffez pas. Laiſſons ce nouveau paradoxe ſur lequel on peut diſputer, & revenons à la ſenſibilité de notre homme,

dont vous convenez vous-même, & qui se déduit de vos observations. D'une profonde indifférence sur tout ce qui ne touche pas son petit individu, il ne s'anime jamais que pour son propre intérêt. Mais toutes les fois qu'il s'agit de lui, la violente intensité de son amour-propre doit en effet l'agiter jusqu'au transport; & ce n'est que quand cette agitation se modere qu'il commence d'exhaler sa bile & sa rage, qui dans les premiers momens se concentre avec force autour de son cœur.

ROUSSEAU.

Mes observations, dont vous tirez ce résultat, m'en fournissent un tout contraire. Il est certain qu'il ne s'affecte pas généralement comme tous nos auteurs de toutes les questions un peu finies qui se présentent, & qu'il ne suffit pas, pour qu'une discussion l'intéresse, que l'esprit puisse y briller. J'ai toujours vu, j'en conviens, que pour vaincre sa paresse à parler & l'émouvoir dans la conversation, il falloit un autre intérêt que celui de la vanité du babil; mais je n'ai gueres vu que cet intérêt capable de l'animer

fût son intérêt propre, celui de son individu. Au contraire, quand il s'agit de lui, soit qu'on le cajole par des flatteries, soit qu'on cherche à l'outrager à mots couverts, je lui ai toujours trouvé un air nonchalant & dédaigneux, qui ne montroit pas qu'il fît un grand cas de tous ces discours, ni de ceux qui les lui tenoient, ni de leurs opinions sur son compte: mais l'intérêt plus grand, plus noble qui l'anime & le passionne, est celui de la justice & de la vérité, & je ne l'ai jamais vu écouter de sang-froid toute doctrine qu'il crut nuisible au bien public. Son embarras de parler peut souvent l'empêcher de se commettre, lui & la bonne cause, vis-à-vis ces brillans péroreurs qui savent habiller en termes séduisans & magnifiques leur cruelle philosophie: mais il est aisé de voir alors l'effort qu'il fait pour se taire, & combien son cœur souffre à laisser propager des erreurs qu'il croit funestes au genre-humain. Défenseur indiscret du foible & de l'opprimé qu'il ne connoît même pas, je l'ai vu souvent rompre impétueusement en visiere au puissant oppresseur qui, sans paroître offensé de son audace, s'apprêtoit sous

l'air de la modération à lui faire payer cher un jour cette incartade : de ſorte que tandis qu'au zele emporté de l'un on le prend pour un furieux, l'autre, en méditant en ſecret des noirceurs, paroît un ſage qui ſe poſſede ; & voilà comment, jugeant toujours ſur les apparences, les hommes le plus ſouvent prennent le contre-pied de la vérité.

Je l'ai vu ſe paſſionner de même, & ſouvent juſqu'aux larmes pour les choſes bonnes & belles dont il étoit frappé dans les merveilles de la nature, dans les œuvres des hommes, dans les vertus, dans les talens, dans les beaux arts, & généralement dans tout ce qui porte un caractere de force, de grace ou de vérité, digne d'émouvoir une ame ſenſible. Mais, ſur-tout, ce que je n'ai vu qu'en lui ſeul au monde, c'eſt un égal attachement pour les productions de ſes plus cruels ennemis, & même pour celles qui dépoſoient contre ſes propres idées, lorſqu'il y trouvoit les beautés faites pour toucher ſon cœur, les goûtant avec le même plaiſir, les louant avec le même zele que ſi ſon amour-propre n'en eût point reçu d'atteinte, que ſi l'Auteur eût été ſon meilleur ami, & s'indignant avec le même feu des cabales faites pour leur ôter avec les ſuffrages du public le prix qui leur étoit dû. Son grand malheur eſt que tout cela n'eſt jamais réglé par la prudence, & qu'il ſe livre impétueuſement au mouvement dont il eſt agité ſans en prévoir l'effet & les ſuites, ou ſans s'en ſoucier. S'animer modérément n'eſt pas une choſe en ſa puiſſance. Il faut croire qu'il ſoit de flamme ou de glace ; quand il eſt tiede il eſt nul.

Enfin j'ai remarqué que l'activité de ſon ame duroit peu, qu'elle étoit courte à proportion qu'elle étoit vive, que l'ardeur de ſes paſſions les conſumoit, les dévoroit elles-mêmes ; & qu'après de fortes & rapides exploſions elles s'anéantiſſoient auſſi-tôt, & le laiſſoient retomber dans ce premier engourdiſſement qui le livre au ſeul empire de l'habitude & me paroît être ſon état permanent & naturel.

Voilà le précis des obſervations d'où j'ai tiré la connoiſſance de ſa conſtitution phy-

ſique, & par des conſéquences néceſſaires, confirmées par ſa conduite en toute choſe, celle de ſon vrai caractere. Ces obſervations & les autres qui s'y rapportent, offrent pour réſultat un tempérament mixte, formé d'élémens qui paroiſſent contraires : un cœur ſenſible, ardent ou très-inflammable ; un cerveau compacte & lourd, dont les parties ſolides & maſſives ne peuvent être ébranlées que par une agitation du ſang vive & prolongée. Je ne cherche point à lever en phyſicien ces apparentes contradictions, & que m'importe ? Ce qui m'importoit, étoit de m'aſſurer de leur réalité, & c'eſt auſſi tout ce que j'ai fait. Mais ce réſultat, pour paroître à vos yeux dans tout ſon jour a beſoin des explications que je vais tâcher d'y joindre.

J'ai ſouvent ouï reprocher à J. J., comme vous venez de faire, un excès de ſenſibilité, & tirer de là l'évidente conſéquence qu'il étoit un monſtre. C'eſt ſur-tout le but d'un nouveau livre Anglois intitulé *recherches ſur l'ame*, où, à la faveur de je ne ſais combien de beaux détails anatomiques, & tout-à-fait

concluans, on prouve qu'il n'y a point d'ame, puiſque l'auteur n'en a point vu à l'origine des nerfs, & l'on établit en principe que la ſenſibilité dans l'homme eſt la ſeule cauſe de ſes vices & de ſes crimes, & qu'il eſt méchant en raiſon de cette ſenſibilité, quoique par une exception à la regle, l'auteur accorde que cette même ſenſibilité peut quelquefois engendrer des vertus. Sans diſputer ſur la doctrine impartiale du philoſophe-chirurgien, tâchons de commencer par bien entendre ce mot de *ſenſibilité*, auquel, faute de notions exactes, on applique à chaque inſtant des idées ſi vagues & ſouvent contradictoires.

La ſenſibilité eſt le principe de toute action. Un être, quoiqu'animé, qui ne ſentiroit rien, n'agiroit point : car où ſeroit pour lui le motif d'agir ? Dieu lui-même eſt ſenſible puiſqu'il agit. Tous les hommes ſont donc ſenſibles, & peut-être au même degré, mais non pas de la même maniere. Il y a une ſenſibilité phyſique & organique, qui, purement paſſive, paroît n'avoir pour fin que la conſervation de notre corps & celle de

notre espece par les directions du plaisir & de la douleur. Il y a une autre sensibilité que j'appelle active & morale, qui n'est autre chose que la faculté d'attacher nos affections à des êtres qui nous sont étrangers. Celle-ci, dont l'étude des paires de nerfs ne donne pas la connoissance, semble offrir dans les ames une analogie assez claire avec la faculté attractive des corps. Sa force est en raison des rapports que nous sentons entre nous & les autres êtres, &, selon la nature de ces rapports, elle agit tantôt positivement par attraction, tantôt négativement par répulsion, comme un aimant par ses pôles. L'action positive ou attirante est l'œuvre simple de la nature qui cherche à étendre & renforcer le sentiment de notre être; la négative ou repoussante qui comprime & rétrécit celui d'autrui est une combinaison que la réflexion produit. De la premiere naissent toutes les passions aimantes & douces; de la seconde, toutes les passions haineuses & cruelles. Veuillez, Monsieur, vous rappeler ici, avec les distinctions faites dans nos premiers entretiens entre l'amour de soi-même & l'amour-propre, la maniere dont l'un & l'autre agissent sur le cœur humain. La sensibilité

positive dérive immédiatement de l'amour de soi. Il est très-naturel que celui qui s'aime cherche à étendre son être & ses jouissances, & à s'approprier par l'attachement ce qu'il sent devoir être un bien pour lui: ceci est une pure affaire de sentiment où la réflexion n'entre pour rien. Mais sitôt que cet amour absolu dégénere en amour-propre & comparatif, il produit la sensibilité négative, parce qu'aussi-tôt qu'on prend l'habitude de se mesurer avec d'autres, & de se transporter hors de soi pour s'assigner la premiere & meilleure place, il est impossible de ne pas prendre en aversion tout ce qui nous surpasse, tout ce qui nous rabaisse, tout ce qui nous comprime, tout ce qui étant quelque chose nous empêche d'être tout. L'amour-propre est toujours irrité ou mécontent, parce qu'il voudroit que chacun nous préférât à tout & à lui-même; ce qui ne se peut: il s'irrite des préférences qu'il sent que d'autres méritent, quand même ils ne les obtiendroient pas: il s'irrite des avantages qu'un autre a sur nous, sans s'appaiser par ceux dont il se sent dédommagé. Le sentiment de l'infériorité à un seul égard empoisonne alors

celui de la ſupériorité à mille autres, & l'on oublie ce qu'on a de plus pour s'occuper uniquement de ce qu'on a de moins. Vous ſentez qu'il n'y a pas à tout cela de quoi diſpoſer l'ame à la bienveillance.

Si vous me demandez d'où naît cette diſpoſition à ſe comparer, qui change une paſſion naturelle & bonne en une autre paſſion factice & mauvaiſe, je vous répondrai qu'elle vient des relations ſociales, du progrès des idées, & de la culture de l'eſprit. Tant qu'occupé des ſeuls beſoins abſolus on ſe borne à rechercher ce qui nous eſt vraiment utile, on ne jette gueres ſur d'autres un regard oiſeux. Mais à meſure que la ſociété ſe reſſerre par le lien des beſoins mutuels, à meſure que l'eſprit s'étend, s'exerce & s'éclaire, il prend plus d'activité, il embraſſe plus d'objets, ſaiſit plus de rapports, examine, compare; dans ces fréquentes comparaiſons, il n'oublie ni lui-même, ni ſes ſemblables, ni la place à laquelle il prétend parmi eux. Dès qu'on a commencé de ſe meſurer ainſi l'on ne ceſſe plus, & le cœur ne ſait plus s'occuper déſormais qu'à mettre tout le monde au-deſſous de nous. Auſſi remarque-t-on généralement en confirmation de cette théo-

rie, que les gens d'eſprit & ſur-tout les gens de lettres ſont de tous les hommes ceux qui ont une plus grande intenſité d'amour propre, les moins portés à aimer, les plus portés à haïr.

Vous me direz peut-être que rien n'eſt plus commun que des ſots pétris d'amour-propre. Cela n'eſt vrai qu'en diſtinguant. Fort ſouvent les ſots ſont vains, mais rarement ils ſont jaloux, parce que ſe croyant bonnement à la premiere place, ils ſont toujours très-contens de leur lot. Un homme d'eſprit n'a gueres le même bonheur; il ſent parfaitement, & ce qui lui manque, & l'avantage qu'en fait de mérite ou de talens un autre peut avoir ſur lui. Il n'avoue cela qu'à lui-même, mais il le ſent en dépit de lui, & voilà ce que l'amour-propre ne pardonne point.

Ces éclairciſſemens m'ont paru néceſſaires pour jetter du jour ſur ces imputations de ſenſibilité, tournées par les uns en éloges, & par les autres en reproches, ſans que les uns n les autres ſachent trop ce qu'ils veu-

lent dire par-là, faute d'avoir conçu qu'il eſt des genres de ſenſibilité de natures différentes & même contraires, qui ne ſauroient s'allier enſemble dans un même individu. Paſſons maintenant à l'application.

Jean-Jacques m'a paru doué de la ſenſibilité phyſique à un aſſez haut degré. Il dépend beaucoup de ſes ſens & il en dépendroit bien davantage ſi la ſenſibilité morale n'y faiſoit ſouvent diverſion; & c'eſt même encore ſouvent par celle-ci, que l'autre l'affecte ſi vivement. De beaux ſons, un beau ciel, un beau payſage, un beau lac, des fleurs, des parfums, de beaux yeux, un doux regard; tout cela ne réagit ſi fort ſur ſes ſens, qu'après avoir percé par quelque côté juſqu'à ſon cœur. Je l'ai vu faire deux lieues par jour durant preſque tout un printems pour aller écouter à Berci le roſſignol à ſon aiſe; il falloit l'eau, la verdure, la ſolitude & les bois pour rendre le chant de cet oiſeau touchant à ſon oreille, & la campagne elle-même auroit moins de charme à ſes yeux, s'il n'y voyoit les ſoins de la mere commune qui ſe plaît à parer le ſéjour de ſes

enfans. Ce qu'il y a de mixte dans la plupart de ſes ſenſations les tempere; & ôtant à celles qui ſont purement matérielles l'attrait ſéducteur des autres, fait que toutes agiſſent ſur lui plus modérément. Ainſi ſa ſenſualité, quoique vive, n'eſt jamais fougueuſe, & ſentant moins les privations que les jouiſſances, il pourroit ſe dire en un ſens plutôt tempérant que ſobre. Cependant l'abſtinence totale peut lui coûter quand l'imagination le tourmente, au lieu que la modération ne lui coûte plus rien dans ce qu'il poſſede, parce qu'alors l'imagination n'agit plus. S'il aime à jouir c'eſt ſeulement après avoir deſiré, & il n'attend pas pour ceſſer que le deſir ceſſe, il ſuffit qu'il ſoit attiédi. Ses goûts ſont ſains, délicats même, mais non pas raffinés. Le bon vin, les bons mets lui plaiſent fort, mais il aime par préférence ceux qui ſont ſimples, communs, ſans apprêt, mais choiſis dans leur eſpece, & ne fait aucun cas en aucune choſe du prix que donne uniquement la rareté. Il hait les mêts fins & la chere trop recherchée. Il entre bien rarement chez lui du gibier, & il n'y en entreroit jamais s'il y étoit mieux le maître. Ses repas, ſes feſtins ſont

d'un plat unique & toujours le même, jusqu'à ce qu'il soit achevé. En un mot, il est sensuel plus qu'il ne faudroit peut-être, mais pas assez pour n'être que cela. On dit du mal de ceux qui le sont. Cependant ils suivent dans toute sa simplicité l'instinct de la nature, qui nous porte à rechercher ce qui nous flatte & à fuir ce qui nous répugne : je ne vois pas quel mal produit un pareil penchant. L'homme sensuel est l'homme de la nature ; l'homme réfléchi est celui de l'opinion ; c'est celui-ci qui est dangereux. L'autre ne peut jamais l'être, quand même il tomberoit dans l'excès. Il est vrai qu'il faut borner ce mot de sensualité à l'acception que je lui donne, & ne pas l'étendre à ces voluptueux de parade qui se font une vanité de l'être, ou qui, pour vouloir passer les limites du plaisir, tombent dans la dépravation, ou qui, dans les rafinemens du luxe cherchant moins les charmes de la jouissance que ceux de l'exclusion, dédaignent les plaisirs dont tout homme a le choix, & se bornent à ceux qui font envie au peuple.

J. J. esclave de ses sens ne s'affecte pas

néanmoins de toutes les sensations ; & pour qu'un objet lui fasse impression, il faut qu'à la simple sensation se joigne un sentiment distinct de plaisir ou de peine, qui l'attire ou qui le repousse. Il en est de même des idées qui peuvent fraper son cerveau ; si l'impression n'en pénetre jusqu'à son cœur, elle est nulle. Rien d'indifférent pour lui ne peut rester dans sa mémoire, & à peine peut-on dire qu'il apperçoive ce qu'il ne fait qu'appercevoir. Tout cela fait qu'il n'y eut jamais sur la terre d'homme moins curieux des affaires d'autrui, & de ce qui ne le touche en aucune sorte, ni de plus mauvais observateur, quoiqu'il ait cru long-tems en être un très-bon, parce qu'il croyoit toujours bien voir quand il ne faisoit que sentir vivement. Mais celui qui ne sait voir que les objets qui le touchent en détermine mal les rapports ; & quelque délicat que soit le toucher d'un aveugle, il ne lui tiendra jamais lieu de deux bons yeux. En un mot tout ce qui n'est que de pure curiosité, soit dans les arts, soit dans le monde, soit dans la nature, ne tente, ni ne flatte J. J. en aucune sorte ; & jamais on ne le verra s'en occuper

volontairement un ſeul moment. Tout cela tient encore à cette pareſſe de penſer, qui déja trop contrariée pour ſon propre compte, l'empêche d'être affecté des objets indifférens. C'eſt auſſi par-là qu'il faut expliquer ces deſtructions continuelles, qui dans les converſations ordinaires l'empêchent d'entendre preſque rien de ce qui ſe dit, & vont quelquefois juſqu'à la ſtupidité. Ces diſtractions ne viennent pas de ce qu'il penſe à autre choſe, mais de ce qu'il ne penſe à rien, & qu'il ne peut ſupporter la fatigue d'écouter ce qu'il lui importe peu de ſavoir : il paroît diſtrait ſans l'être, & n'eſt exactement qu'engourdi.

De-là les imprudences & les balourdiſes qui lui échapent à tout moment, & qui lui ont fait plus de mal que ne lui en auroient fait les vices les plus odieux : car ces vices l'auroient forcé d'être attentif ſur lui-même pour les déguiſer aux yeux d'autrui. Les gens adroits, faux, malfaiſans, ſont toujours en garde & ne donnent aucune priſe ſur eux par leurs diſcours. On eſt bien moins ſoigneux de cacher le mal quand on ſent le bien

bien qui le rachete, & qu'on ne riſque rien à ſe montrer tel qu'on eſt. Quel eſt l'honnête homme qui n'ait ni vice ni défaut, & qui ſe mettant toujours à découvert, ne diſe & ne faſſe jamais de choſes répréhenſibles ? L'homme ruſé qui ne ſe montre que tel qu'il veut qu'on le voie, n'en paroît point faire & n'en dit jamais, du moins en public ; mais défions-nous des gens parfaits. Même indépendamment des impoſteurs qui le défigurent, J. J. eût toujours difficilement paru ce qu'il vaut, parce qu'il ne ſait pas mettre ſon prix en montre, & que ſa mal-adreſſe y met inceſſamment ſes défauts. Tels ſont en lui les effets bons & mauvais de la ſenſibilité phyſique.

Quant à la ſenſibilité morale, je n'ai connu aucun homme qui en fût autant ſubjugué, mais c'eſt ici qu'il faut s'entendre : car je n'ai trouvé en lui que celle qui agit poſitivement, qui vient de la nature & que j'ai ci-devant décrite. Le beſoin d'attacher ſon cœur, ſatisfait avec plus d'empreſſement que de choix, a cauſé tous les malheurs de ſa vie ; mais quoiqu'il s'anime aſſez fré-

quemment & souvent très-vivement, je ne lui ai jamais vu de ces démonstrations affectées & convulsives, de ces singeries à la mode dont on nous fait des maladies de nerfs. Ses émotions s'apperçoivent, quoiqu'il ne s'agite pas : elles sont naturelles & simples comme son caractere ; il est parmi tous ces énergumenes de sensibilité, comme une belle femme sans rouge, qui n'ayant que les couleurs de la nature paroît pâle au milieu des visages fardés. Pour la sensibilité répulsive qui s'exalte dans la société, (& dont je distingue l'impression vive & rapide du premier moment qui produit la colere & non pas la haine), je ne lui en ai trouvé des vestiges que par le côté qui tient à l'instinct moral ; c'est-à-dire, que la haine de l'injustice & de la méchanceté peut bien lui rendre odieux l'homme injuste & le méchant, mais sans qu'il se mêle à cette aversion rien de personnel qui tienne à l'amour-propre. Rien de celui d'auteur & d'homme de lettres ne se fait sentir en lui. Jamais sentiment de haine & de jalousie contre aucun homme ne prit racine au fond de son cœur. Jamais on ne l'ouït dépriser ni rabaisser les

hommes célebres pour nuire à leur réputation. De sa vie il n'a tenté, même dans ses courts succès, de se faire ni parti, ni prosélytes, ni de primer nulle part. Dans toutes les sociétés où il a vécu, il a toujours laissé donner le ton par d'autres, s'attachant lui-même des premiers à leur char, parce qu'il leur trouvoit du mérite & que leur esprit épargnoit de la peine au sien ; tellement que dans aucune de ces sociétés on ne s'est jamais douté des talens prodigieux dont le public le gratifie aujourd'hui pour en faire les instrumens de ses crimes ; & maintenant encore s'il vivoit parmi des gens non prévenus, qui ne sussent point qu'il a fait des livres, je suis sûr que loin de l'en croire capable, tous s'accorderoient à ne lui trouver ni goût, ni vocation pour ce métier.

Ce même naturel ardent & doux se fait constamment sentir dans tous ses écrits comme dans ses discours. Il ne cherche ni n'évite de parler de ses ennemis. Quand il en parle, c'est avec une fierté sans dédain, avec une plaisanterie sans fiel, avec des repro-

ches ſans amertume, avec une franchiſe ſans malignité. Et de même, il ne parle de ſes rivaux de gloire, qu'avec des éloges mérités ſous leſquels aucun venin ne ſe cache ; ce qu'on ne dira ſurement pas de ceux qu'ils font quelquefois de lui. Mais ce que j'ai trouvé en lui de plus rare pour un auteur & même pour tout homme ſenſible, c'eſt la tolérance la plus parfaite en fait de ſentimens & d'opinions, & l'éloignement de tout eſprit de parti, même en ſa faveur; voulant dire en liberté ſon avis & ſes raiſons quand la choſe le demande, & même quand ſon cœur s'échauffe y mettant de la paſſion; mais ne blâmant pas plus qu'on n'adopte pas ſon ſentiment, qu'il ne ſouffre qu'on le lui veuille ôter, & laiſſant à chacun la même liberté de penſer qu'il réclame pour lui-même. J'entends tout le monde parler de tolérance, mais je n'ai connu de vrai tolérant que lui ſeul.

Enfin l'eſpece de ſenſibilité que j'ai trouvée en lui peut rendre peu ſages & très-malheureux ceux qu'elle gouverne, mais elle n'en fait ni des cerveaux brûlés, ni

des monſtres : elle en fait ſeulement des hommes inconſéquens & ſouvent en contradiction avec eux-mêmes, quand, uniſſant comme celui-ci un cœur vif & un eſprit lent, ils commencent par ne ſuivre que leurs penchans & finiſſent par vouloir rétrograder, mais trop tard, quand leur raiſon plus tardive les avertit enfin qu'ils s'égarent.

Cette oppoſition entre les premiers élémens de ſa conſtitution, ſe fait ſentir dans la plupart des qualités qui en dérivent, & dans toute ſa conduite. Il y a peu de ſuite dans ſes actions, parce que ſes mouvemens naturels & ſes projets réfléchis ne le menant jamais ſur la même ligne, les premiers le détournent à chaque inſtant de la route qu'il s'eſt tracée, & qu'en agiſſant beaucoup il n'avance point. Il n'y a rien de grand, de beau, de généreux, dont par élans il ne ſoit capable; mais il ſe laſſe bien vîte, & retombe auſſi-tôt dans ſon inertie : c'eſt envain que les actions nobles & belles ſont quelques inſtans dans ſon courage, la pareſſe & la timidité qui ſuccedent bientôt le

retiennent, l'anéantiſſent, & voilà comment avec des ſentimens quelquefois élevés & grands, il fut toujours petit & nul par ſa conduite.

Voulez-vous donc connoître à fond ſa conduite & ſes mœurs? Etudiez bien ſes inclinations & ſes goûts : cette connoiſſance vous donnera l'autre parfaitement; car jamais homme ne ſe conduiſit moins ſur des principes & des regles, & ne ſuivit plus aveuglément ſes penchans. Prudence, raiſon, précaution, prévoyance; tout cela ne ſont pour lui que des mots ſans effet. Quand il eſt tenté, il ſuccombe; quand il ne l'eſt pas, il reſte dans ſa langueur. Par là vous voyez que ſa conduite doit être inégale & ſautillante, quelques inſtans impétueuſe, & preſque toujours molle ou nulle. Il ne marche pas; il fait des bonds & retombe à la même place; ſon activité même ne tend qu'à le ramener à celle dont la force des choſes le tire; & s'il n'étoit pouſſé que par ſon plus conſtant deſir, il reſteroit toujours immobile. Enfin jamais il n'exiſta d'être plus ſenſible à l'émotion, & moins formé pour l'action.

J. J. n'a pas toujours fui les hommes, mais il a toujours aimé la ſolitude. Il ſe plaiſoit avec les amis qu'il croyoit avoir, mais il ſe plaiſoit encore plus avec lui-même. Il chériſſoit leur ſociété; mais il avoit quelquefois beſoin de ſe recueillir, & peut-être eût-il encore mieux aimé vivre toujours ſeul que toujours avec eux. Son affection pour le roman de Robinſon, m'a fait juger qu'il ne ſe fût pas cru ſi malheureux que lui, confiné dans ſon Iſle déſerte. Pour un homme ſenſible, ſans ambition & ſans vanité, il eſt moins cruel & moins difficile de vivre ſeul dans un déſert, que ſeul parmi ſes ſemblables. Du reſte, quoique cette inclination pour la vie retirée & ſolitaire n'ait certainement rien de méchant & de miſanthrope, elle eſt néanmoins ſi ſinguliere, que je ne l'ai jamais trouvée à ce point qu'en lui ſeul, & qu'il en falloit abſolument démêler la cauſe préciſe, ou renoncer à bien connoître l'homme dans lequel je la remarquois.

J'ai bien vu d'abord que la meſure des ſociétés ordinaires, où regne une familiarité apparente & une réſerve réelle, ne pouvoit

lui convenir. L'impoſſibilité de flatter ſon langage & de cacher les mouvemens de ſon cœur mettoit de ſon côté un déſavantage énorme vis-à-vis du reſte des hommes, qui, ſachant cacher ce qu'ils ſentent & ce qu'ils ſont, ſe montrent uniquement comme il leur convient qu'on les voie. Il n'y avoit qu'une intimité parfaite qui pût entr'eux & lui rétablir l'égalité. Mais quand il l'y a miſe, ils n'en ont mis eux que l'apparence; elle étoit de ſa part une imprudence, & de la leur une embûche; & cette tromperie dont il fut la victime, une fois ſentie, a dû pour jamais le tenir éloigné d'eux.

Mais enfin, perdant les douceurs de la ſociété humaine, qu'a-t-il ſubſtitué qui pût l'en dédommager & lui faire préférer ce nouvel état à l'autre, malgré ſes inconvéniens? Je ſais que le bruit du monde effarouche les cœurs aimans & tendres, qu'ils ſe reſſerrent & ſe compriment dans la foule, qu'ils ſe dilatent & s'épanchent entr'eux, qu'il n'y a de véritable effuſion que dans le tête-à-tête, qu'enfin cette intimité délicieuſe, qui fait la véritable jouiſſance de l'amitié, ne

peut gueres ſe former & ſe nourrir que dans la retraite: mais je ſais auſſi qu'une ſolitude abſolue eſt un état triſte & contraire à la nature: les ſentimens affectueux nourriſſent l'ame, la communication des idées avive l'eſprit. Notre plus douce exiſtence eſt relative & collective, & notre vrai *moi* n'eſt pas tout entier en nous. Enfin telle eſt la conſtitution de l'homme en cette vie, qu'on n'y parvient jamais à bien jouir de ſoi ſans le concours d'autrui. Le ſolitaire J. J. devroit donc être ſombre, taciturne, & vivre toujours mécontent. C'eſt en effet, ainſi qu'il paroît dans tous ſes portraits, & c'eſt ainſi qu'on me l'a toujours dépeint depuis ſes malheurs; même on lui fait dire dans une lettre imprimée, qu'il n'a ri dans toute ſa vie que deux fois, qu'il cite, & tous deux d'un rire de méchanceté. Mais on me parloit jadis de lui tout autrement, & je l'ai vu tout autre lui-même ſitôt qu'il s'eſt mis à ſon aiſe avec moi. J'ai ſur-tout été frappé de ne lui trouver jamais l'eſprit ſi gai, ſi ſerein, que quand on l'avoit laiſſé ſeul & tranquille, ou au retour de ſa promenade ſolitaire, pourvu que ce ne fût pas un flagorneur qui l'accoſtât. Sa

conversation étoit alors encore plus ouverte & douce qu'à l'ordinaire, comme seroit celle d'un homme qui sort d'avoir du plaisir. De quoi s'occupoit-il donc ainsi seul, lui qui, devenu la risée & l'horreur de ses contemporains, ne voit dans sa triste destinée que des sujets de larmes & de désespoir ?

O providence ! ô nature ! trésor du pauvre, ressource de l'infortuné ; celui qui sent, qui connoît vos saintes loix & s'y confie, celui dont le cœur est en paix & dont le corps ne souffre pas, graces à vous, n'est point tout entier en proie à l'adversité. Malgré tous les complots des hommes, tous les succès des méchans, il ne peut être absolument misérable. Dépouillé par des mains cruelles de tous les biens de cette vie, l'espérance l'en dédommage dans l'avenir, l'imagination les lui rend dans l'instant même : d'heureuses fictions lui tiennent lieu d'un bonheur réel ; & que dis-je ? lui est solidement heureux, puisque les biens terrestres peuvent à chaque instant échaper en mille manieres à celui qui croit les tenir : mais rien ne peut ôter ceux de l'imagination à

quiconque sait en jouir. Il les possede sans risque & sans crainte ; la fortune & les hommes ne sauroient l'en dépouiller.

Foible ressource, allez-vous dire, que des visions contre une grande adversité ! Eh Monsieur, ces visions ont plus de réalité peut-être que tous les biens apparens dont les hommes font tant de cas, puisqu'ils ne portent jamais dans l'ame un vrai sentiment de bonheur, & que ceux qui les possedent sont également forcés de se jetter dans l'avenir faute de trouver dans le présent des jouissances qui les satisfassent.

Si l'on vous disoit qu'un mortel, d'ailleurs très-infortuné, passe réguliérement cinq ou six heures par jour dans des sociétés délicieuses, composées d'hommes justes, vrais, gais, aimables, simples avec de grandes lumieres, doux avec de grandes vertus ; des femmes charmantes & sages, pleines de sentimens & de graces, modestes sans grimace, badines sans étourderie, n'usant de l'ascendant de leur sexe & de l'empire de leurs charmes que pour nourrir entre les

hommes l'émulation des grandes choses & le zele de la vertu : que ce mortel connu, estimé, chéri dans ces sociétés d'élite y vit avec tout ce qui les compose dans un commerce de confiance, d'attachement, de familiarité ; qu'il y trouve à son choix des amis sûrs, des maîtresses fidelles, de tendres & solides amies, qui valent peut-être encore mieux. Pensez-vous que la moitié de chaque jour ainsi passée ne racheteroit pas bien les peines de l'autre moitié ? Le souvenir toujours présent d'une si douce vie & l'espoir assuré de son prochain retour n'adouciroit-il pas bien encore l'amertume du reste du tems, & croyez-vous qu'à tout prendre l'homme le plus heureux de la terre compte dans le même espace plus de momens aussi doux ? Pour moi, je pense & vous penserez, je m'assure, que cet homme pourroit se flatter malgré ses peines de passer de cette maniere une vie aussi pleine de bonheur & de jouissance que tel autre mortel que ce soit. Hé bien, Monsieur, tel est l'état de J. J. au milieu de ses afflictions & de ses fictions, de ce J. J. si cruellement, si obstinément, si indignement noirci, flétri, diffamé, & qu'avec des soucis, des soins, des frais énormes, ses adroits, ses puissans persécuteurs travaillent depuis si long-tems sans relâche à rendre le plus malheureux des êtres. Au milieu de tous leurs succès il leur échape, & se réfugiant dans les régions éthérées, il y vit heureux en dépit d'eux : jamais avec toutes leurs machines ils ne le poursuivront jusques-là.

Les hommes, livrés à l'amour-propre & à son triste cortege, ne connoissent plus le charme & l'effet de l'imagination. Ils pervertissent l'usage de cette faculté consolatrice, au lieu de s'en servir pour adoucir le sentiment de leurs maux, ils ne s'en servent que pour l'irriter. Plus occupés des objets qui les blessent que de ceux qui les flattent, ils voient par-tout quelque sujet de peine, ils gardent toujours quelque souvenir attristant ; & quand ensuite ils méditent dans la solitude sur ce qui les a le plus affectés, leurs cœurs ulcérés remplissent leur imagination de mille objets funestes. Les concurrences, les préférences, les jalousies, les rivalités, les offenses, les vengeances, les méconten-

tentemens de toute espece, l'ambition, les desirs, les projets, les moyens, les obstacles remplissent de pensées inquiétantes les heures de leurs courts loisirs; & si quelque image agréable ose y paroître avec l'espérance, elle en est effacée ou obscurcie par cent images pénibles que le doute du succès vient bientôt y substituer.

Mais celui qui, franchissant l'étroite prison de l'intérêt personnel & des petites passions terrestres, s'éleve sur les aîles de l'imagination au-dessus des vapeurs de notre atmosphere, celui qui sans épuiser sa force & ses facultés à lutter contre la fortune & la destinée, sait s'élancer dans les régions éthérées, y planer & s'y soutenir par de sublimes contemplations, peut de-là braver les coups du sort & des insensés jugemens des hommes. Il est au dessus de leurs atteintes, il n'a pas besoin de leur suffrage pour être sage, ni de leur faveur pour être heureux. Enfin, tel est en nous l'empire de l'imagination & telle en est l'influence, que d'elle naissent non-seulement les vertus & les vices, mais les biens & les maux de la vie humaine, & que

c'est principalement la maniere dont on s'y livre qui rend les hommes bons ou méchans, heureux ou malheureux ici-bas.

Un cœur actif & un naturel paresseux doivent inspirer le goût de la rêverie. Ce goût perce & devient une passion très-vive, pour peu qu'il soit secondé par l'imagination. C'est ce qui arrive très-fréquemment aux Orientaux; c'est ce qui est arrivé à J. J. qui leur ressemble à bien des égards. Trop soumis à ses sens pour pouvoir dans les jeux de la sienne en secouer le joug, il ne s'éleveroit pas sans peine à des méditations purement abstraites, & ne s'y soutiendroit pas long-tems. Mais cette foiblesse d'entendement lui est peut-être plus avantageuse que ne seroit une tête plus philosophique. Le concours des objets sensibles rend ses méditations moins séches, plus douces, plus illusoires, plus appropriées à lui tout entier. La nature s'habille pour lui des formes les plus charmantes, se peint à ses yeux des couleurs les plus vives, se peuple pour son usage d'êtres selon son cœur; & lequel est le plus consolant dans l'infortune, de profondes

conceptions qui fatiguent, ou de riantes fictions qui ravissent & transportent celui qui s'y livre au sein de la félicité ? Il raisonne moins, il est vrai, mais il jouit davantage : il ne perd pas un moment pour la jouissance, & sitôt qu'il est seul il est heureux.

La rêverie, quelque douce qu'elle soit, épuise & fatigue à la longue, elle a besoin de délassement. On le trouve en laissant reposer sa tête & livrant uniquement ses sens à l'impression des objets extérieurs. Le plus indifférent spectacle a sa douceur par le relâche qu'il nous procure ; & pour peu que l'impression ne soit pas tout-à-fait nulle, le mouvement léger dont elle nous agite suffit pour nous préserver d'un engourdissement léthargique & nourrir en nous le plaisir d'exister sans donner de l'exercice à nos facultés. Le contemplatif J. J. en tout autre tems si peu attentif aux objets qui l'entourent, a souvent grand besoin de ce repos & le goûte alors avec une sensualité d'enfant dont nos sages ne se doutent gueres. Il n'apperçoit rien sinon quelque mouvement à son oreille ou devant ses yeux, mais c'en est assez pour

lui. Non-seulement une parade de foire, une revue, un exercice, une procession l'amuse ; mais la grue, le cabestan, le mouton, le jeu d'une machine quelconque, un bateau qui passe, un moulin qui tourne, un bouvier qui laboure, des joueurs de boule ou de battoir, la riviere qui court, l'oiseau qui vole, attachent ses regards. Il s'arrête même à des spectacles sans mouvement, pour peu que la variété y supplée. Des colifichets en étalage, des bouquins ouverts sur les quais & dont il ne lit que les titres, des images contre les murs qu'il parcourt d'un œil stupide, tout cela l'arrête & l'amuse quand son imagination fatiguée a besoin de repos. Mais nos modernes sages qui le suivent & l'épient dans tout ce badaudage, en tirent des conséquences à leur mode sur les motifs de son attention, & toujours dans l'aimable caractere dont ils l'ont obligeamment gratifié. Je le vis un jour assez long-tems arrêté devant une gravure. De jeunes gens inquiets de savoir ce qui l'occupoit si fort, mais assez polis contre l'ordinaire, pour ne pas s'aller interposer entre l'objet & lui, attendirent avec une risible impatience. Sitôt qu'il partit,

ils coururent à la gravure & trouverent que c'étoit le plan des attaques du fort de Kehl. Je les vis ensuite long-tems & vivement occupés d'un entretien fort animé, dans lequel je compris qu'ils fatiguoient leur minerve à chercher quel crime on pouvoit méditer en regardant le plan des attaques du fort de Kehl.

Voilà, Monsieur, une grande découverte & dont je me suis beaucoup félicité, car je la regarde comme la clef des autres singularités de cet homme. De cette pente aux douces rêveries, j'ai vu dériver tous les goûts, tous les penchans, toutes les habitudes de J. J., ses vices mêmes, & les vertus qu'il peut avoir. Il n'a gueres assez de suite dans ses idées pour former de vrais projets; mais enflammé par la longue contemplation d'un objet, il fait par fois dans sa chambre de fortes & promptes résolutions qu'il oublie ou qu'il abandonne avant d'être arrivé dans la rue. Toute la vigueur de sa volonté s'épuise à résoudre; il n'en a plus pour exécuter. Tout suit en lui d'une premiere inconséquence. La même opposition qu'offrent les

élémens de sa constitution se retrouve dans ses inclinations, dans ses mœurs & dans sa conduite. Il est actif, ardent, laborieux, infatigable; il est indolent, paresseux, sans vigueur; il est fier, audacieux, téméraire; il est craintif, timide, embarrassé; il est froid, dédaigneux, rebutant jusqu'à la dureté; il est doux, caressant, facile jusqu'à la foiblesse, & ne sait pas se défendre de faire ou souffrir ce qui lui plaît le moins. En un mot, il passe d'une extrémité à l'autre avec une incroyable rapidité, sans même remarquer ce passage ni se souvenir de ce qu'il étoit l'instant auparavant, & pour rapporter ces effets divers à leurs causes primitives, il est lâche & mou tant que la seule raison l'excite; il devient tout de feu sitôt qu'il est animé par quelque passion. Vous me direz que c'est comme cela que sont tous les hommes. Je pense tout le contraire, & vous ne penseriez pas ainsi vous-même si j'avois mis le mot *intérêt* à la place du mot *raison* qui dans le fond signifie ici la même chose: car qu'est-ce que la raison pratique, si ce n'est le sacrifice d'un bien présent & passager aux moyens de s'en procurer un jour

de plus grands ou de plus ſolides, & qu'eſt-ce que l'intérêt ſi ce n'eſt l'augmentation & l'extenſion continuelle de ces mêmes moyens? L'homme intéreſſé ſonge moins à jouir qu'à multiplier pour lui l'inſtrument des jouiſſances. Il n'a point proprement de paſſions non plus que l'avare, ou il les ſurmonte & travaille uniquement par un excès de prévoyance à ſe mettre en état de ſatisfaire à ſon aiſe celles qui pourront lui venir un jour. Les véritables paſſions, plus rares qu'on ne penſe parmi les hommes, le deviennent de jour en jour davantage, l'intérêt les élime, les atténue, les engloutit toutes, & la vanité, qui n'eſt qu'une bêtiſe de l'amour-propre, aide encore à les étouffer. La deviſe du Baron de Feneſte ſe lit en gros caracteres ſur toutes les actions des hommes de nos jours, *c'eſt pour paroiſtre*. Ces diſpoſitions habituelles ne ſont gueres propres à laiſſer agir les vrais mouvemens du cœur.

Pour J. J., incapable d'une prévoyance un peu ſuivie, & tout entier à chaque ſentiment qui l'agite, il ne connoît pas même pendant ſa durée qu'il puiſſe jamais ceſſer

d'en être affecté. Il ne penſe à ſon intérêt, c'eſt-à dire à l'avenir, que dans un calme abſolu; mais il tombe alors dans un tel engourdiſſement, qu'autant vaüdroit qu'il n'y penſât point du tout. Il peut bien dire, au contraire de ces gens de l'Evangile & de ceux de nos jours, qu'où eſt le cœur là eſt auſſi ſon tréſor. En un mot ſon ame eſt forte ou foible à l'excès, ſelon les rapports ſous leſquels on l'enviſage. Sa force n'eſt pas dans l'action, mais dans la réſiſtance; toutes les puiſſances de l'univers ne feroient pas fléchir un inſtant les directions de ſa volonté. L'amitié ſeule eût eu le pouvoir de l'égarer, il eſt à l'épreuve de tout le reſte. Sa foibleſſe ne conſiſte pas à ſe laiſſer détourner de ſon but, mais à manquer de vigueur pour l'atteindre & à ſe laiſſer arrêter tout court par le premier obſtacle qu'elle rencontre, quoique facile à ſurmonter. Jugez ſi ces diſpoſitions le rendroient propre à faire ſon chemin dans le monde où l'on ne marche que par zig-zag?

Tout a concouru dès ſes premieres années à détacher ſon ame des lieux qu'habitoit ſon

corps pour l'élever & la fixer dans ces régions éthérées dont je vous parlois ci devant. Les hommes illustres de Plutarque furent sa premiere lecture dans un âge où rarement les enfans savent lire. Les traces de ces hommes antiques firent en lui des impressions qui jamais n'ont pu s'effacer. A ces lectures succéda celle de Cassandre & des vieux Romans, qui, tempérant sa fierté romaine, ouvrirent ce cœur naissant à tous les sentimens expansifs & tendres auxquels il n'étoit déja que trop disposé. Dès-lors il se fit des hommes & de la société, des idées romanesques & fausses dont tant d'expériences funestes n'ont jamais bien pu le guérir. Ne trouvant rien autour de lui qui réalisât ses idées, il quitta sa patrie encore jeune, adolescent, & se lança dans le monde avec confiance, y cherchant les Aristides, les Lycurgues & les Astrées dont il le croyoit rempli. Il passa sa vie à jetter son cœur dans ceux qu'il crut s'ouvrir pour le recevoir, à croire avoir trouvé ce qu'il cherchoit, & à se désabuser. Durant sa jeunesse il trouva des ames bonnes & simples, mais sans chaleur & sans énergie. Dans son âge mur il trouva des esprits vifs, éclairés &

fins, mais faux, doubles & méchans, qui parurent l'aimer tant qu'ils eurent la premiere place, mais qui, dès qu'ils s'en crurent offusqués, n'userent de sa confiance que pour l'accabler d'opprobres & de malheurs. Enfin, se voyant devenu la risée & le jouet de son siecle sans savoir comment ni pourquoi, il comprit que vieillissant dans la haine publique il n'avoit plus rien à espérer des hommes, & se détrompant trop tard des illusions qui l'avoient abusé si long-tems, il se livra tout entier à celles qu'il pouvoit réaliser tous les jours, & finit par nourrir de ses seules chimeres son cœur que le besoin d'aimer avoit toujours dévoré. Tous ses goûts, toutes ses passions ont ainsi leurs objets dans une autre sphere. Cet homme tient moins à celle ci qu'aucun autre mortel qui me soit connu. Ce n'est pas de quoi se faire aimer de ceux qui l'habitent, & qui se sentant dépendre de tout le monde, veulent aussi que tout le monde dépende d'eux.

Ces causes tirées des événemens de sa vie auroient pu seules lui faire fuir la foule & rechercher la solitude. Les causes naturelles

tirées de sa constitution auroient dû seules produire aussi le même effet. Jugez s'il pouvoit échaper au concours de ces différentes causes pour le rendre ce qu'il est aujourd'hui. Pour mieux sentir cette nécessité, écartons un moment tous les faits, ne supposons connu que le tempérament que je vous ai décrit, & voyons ce qui devroit naturellement en résulter dans un être fictif dont nous n'aurions aucune autre idée.

Doué d'un cœur très-sensible & d'une imagination très-vive, mais lent à penser, arrangeant difficilement ses pensées & plus difficilement ses paroles, il fuira les situations qui lui sont pénibles, & recherchera celles qui lui sont commodes, il se complaira dans le sentiment de ses avantages, il en jouira tout à son aise dans des rêveries délicieuses, mais il aura la plus forte répugnance à étaler sa gaucherie dans les assemblées; & l'inutile effort d'être toujours attentif à ce qui se dit & d'avoir toujours l'esprit présent & tendu pour y répondre, lui rendra les sociétés indifférentes aussi fatigantes que déplaisantes. La mémoire & la réflexion renforceront encore

encore cette répugnance, en lui faisant entendre après-coup des multitudes des choses qu'il n'a pu d'abord entendre, & auxquelles forcé de répondre à l'instant, il a répondu de travers faute d'avoir le tems d'y penser. Mais né pour de vrais attachemens, la société des cœurs & l'intimité lui seront très-précieuses, & il se sentira d'autant plus à son aise avec ses amis que, bien connu d'eux ou croyant l'être, il n'aura pas peur qu'ils le jugent sur les sottises qui peuvent lui échaper dans le rapide bavardage de la conversation. Aussi le plaisir de vivre avec eux exclusivement se marquera-t-il sensiblement dans ses yeux & dans ses manieres; mais l'arrivée d'un survenant fera disparoître à l'instant sa confiance & sa gaîté.

Sentant ce qu'il vaut en-dedans, le sentiment de son invincible ineptie au-dehors pourra lui donner souvent du dépit contre lui-même, & quelquefois contre ceux qui le forceront de la montrer. Il devra prendre en aversion tout ce flux de complimens qui ne sont qu'un art de s'en attirer à soi-même, & de provoquer un escrime en paroles. Art

ſur-tout employé par les femmes & chéri d'elles, ſûres de l'avantage qui doit leur en revenir. Par conſéquent quelque penchant qu'ait notre homme à la tendreſſe, quelque goût qu'il ait naturellement pour les femmes, il n'en pourra ſouffrir le commerce ordinaire, où il faut fournir un perpétuel tribut de gentilleſſes qu'il ſe ſent hors d'état de payer. Il parlera peut-être auſſi-bien qu'un autre le langage de l'amour dans le tête-à-tête, mais plus mal que qui que ce ſoit celui de la galanterie dans un cercle.

Les hommes qui ne peuvent juger d'autrui que par ce qu'ils en apperçoivent, ne trouvant rien en lui que de médiocre & de commun tout au plus, l'eſtimeront au-deſſous de ſon prix. Ses yeux animés par intervalles promettroient en vain ce qu'il ſeroit hors d'état de tenir. Ils brilleroient en vain quelquefois d'un feu bien différent de celui de l'eſprit : ceux qui ne connoiſſent que celui-ci ne le trouvant point en lui n'iroient pas plus loin, & jugeant de lui ſur cette apparence, ils diroient ; c'eſt un homme d'eſprit en peinture, c'eſt un ſot en original. Ses

amis mêmes pourroient ſe tromper comme les autres ſur ſa meſure, & ſi quelque événement imprévu les forçoit enfin de reconnoître en lui plus de talent & d'eſprit qu'ils ne lui en avoient d'abord accordé, leur amour-propre ne lui pardonneroit point leur premiere erreur ſur ſon compte, & ils pourroient le haïr toute leur vie, uniquement pour n'avoir pas ſu d'abord l'apprécier.

Cet homme, enivré par ſes contemplations des charmes de la nature, l'imagination pleine de types, de vertus, de beautés, de perfections de toute eſpece, chercheroit long-tems dans le monde des ſujets où il trouvât tout cela. A force de deſirer, il croiroit ſouvent trouver ce qu'il cherche ; les moindres apparences lui paroîtroient des qualités réelles, les moindres proteſtations lui tiendroient lieu de preuves, dans tous ſes attachemens il croiroit toujours trouver le ſentiment qu'il y porteroit lui-même, toujours trompé dans ſon attente & toujours careſſant ſon erreur, il paſſeroit ſa jeuneſſe à croire avoir réaliſé ſes fictions ; à peine l'âge mûr & l'expérience les lui montreroient enfin

pour ce qu'elles sont, & malgré les erreurs, les fautes, & les expiations d'une longue vie, il n'y auroit peut-être que le concours des plus cruels malheurs qui pût détruire son illusion chérie, & lui faire sentir que ce qu'il cherche ne se trouve point sur la terre, ou ne s'y trouve que dans un ordre de choses bien différent de celui où il l'a cherché.

La vie contemplative dégoûte de l'action. Il n'y a point d'attrait plus séducteur que celui des fictions d'un cœur aimant & tendre qui, dans l'univers qu'il se crée à son gré, se dilate, s'étend à son aise délivré des dures entraves qui le compriment dans celui-ci. La réflexion, la prévoyance, mere des soucis & des peines, n'approchent gueres d'une ame enivrée des charmes de la contemplation. Tous les soins fatigans de la vie active lui deviennent insupportables & lui semblent superflus; & pourquoi se donner tant de peines dans l'espoir éloigné d'un succès si pauvre, si incertain, tandis qu'on peut, dès l'instant même, dans une délicieuse rêverie, jouir à son aise de toute la félicité dont on sent en soi la puissance & le

besoin? Il deviendroit donc indolent, paresseux par goût, par raison même, quand il ne le seroit pas par tempérament. Que si par intervalle quelque projet de gloire ou d'ambition pouvoit l'émouvoir, il le suivroit d'abord avec ardeur, avec impétuosité; mais la moindre difficulté, le moindre obstacle l'arrêteroit, le rebuteroit, le rejetteroit dans l'inaction. La seule incertitude du succès le détacheroit de toute entreprise douteuse. Sa nonchalance lui montreroit de la folie à compter sur quelque chose ici-bas, à se tourmenter pour un avenir si précaire, & de la sagesse à renoncer à la prévoyance, pour s'attacher uniquement au présent, qui seul est en notre pouvoir.

Ainsi livré par système à sa douce oisiveté, il rempliroit ses loisirs de jouissances à sa mode, & négligeant ces foules de prétendus devoirs que la sagesse humaine prescrit comme indispensables, il passeroit pour fouler aux pieds les bienséances, parce qu'il dédaigneroit le simagrées. Enfin, loin de cultiver sa raison pour apprendre à se conduire prudemment parmi les hommes,

il n'y chercheroit en effet que de nouveaux motifs de vivre éloigné d'eux & de se livrer tout entier à ses fictions.

Cette humeur indolente & voluptueuse se fixant toujours sur des objets rians, le détourneroit par conséquent des idées pénibles & déplaisantes. Les souvenirs douloureux s'effaceroient très-promptement de son esprit : les auteurs de ses maux n'y tiendroient pas plus de place que ces maux mêmes ; & tout cela parfaitement oublié dans très-peu de tems seroit bientôt pour lui comme nul, à moins que le mal, ou l'ennemi qu'il auroit encore à craindre, ne lui rappelât ce qu'il en auroit déja souffert. Alors il pourroit être extrêmement effarouché des maux à venir, moins précisément à cause de ces maux, que par le trouble du repos, la privation du loisir, la nécessité d'agir de maniere ou d'autre, qui s'ensuivroient inévitablement, & qui alarmeroient plus sa paresse que la crainte du mal n'épouvanteroit son courage. Mais tout cet effroi subit & momentané seroit sans suite, & stérile en effets. Il craindroit moins la souffrance

que l'action. Il aimeroit mieux voir augmenter ses maux & rester tranquille, que de se tourmenter pour les adoucir ; disposition qui donneroit beau jeu aux ennemis qu'il pourroit avoir.

J'ai dit que J. J. n'étoit pas vertueux : notre homme ne le seroit pas non plus ; & comment, foible & subjugué par ses penchans pourroit-il l'être, n'ayant toujours pour guide que son propre cœur, jamais son devoir ni sa raison ? Comment la vertu qui n'est que travail & combat régneroit-elle au sein de la mollesse & des doux loisirs ? Il seroit bon, parce que la nature l'auroit fait tel ; il feroit du bien, parce qu'il lui seroit doux d'en faire : mais s'il s'agissoit de combattre ses plus chers desirs & de déchirer son cœur pour remplir son devoir, le feroit-il aussi ? J'en doute. La loi de la nature, sa voix du moins ne s'étend pas jusques-là. Il en faut une autre alors qui commande, & que la nature se taise.

Mais se mettroit-il aussi dans ces situations violentes d'où naissent des devoirs si cruels ?

J'en doute encore plus. Du tumulte des sociétés naissent des multitudes de rapports nouveaux & souvent opposés, qui tiraillent en sens contraires ceux qui marchent avec ardeur dans la route sociale. A peine ont-ils alors d'autre bonne regle de justice que de résister à tous leurs penchans, & de faire toujours le contraire de ce qu'ils desirent, par cela seul qu'ils le desirent. Mais celui qui se tient à l'écart & fuit ces dangereux combats, n'a pas besoin d'adopter cette morale cruelle, n'étant point entraîné par le torrent, ni forcé de céder à sa fougue impétueuse ou de se roidir pour y résister, il se trouve naturellement soumis à ce grand précepte de morale, mais destructif de tout l'ordre social, de ne se mettre jamais en situation à pouvoir trouver son avantage dans le mal d'autrui. Celui qui veut suivre ce précepte à la rigueur, n'a point d'autre moyen pour cela que de se retirer tout-à-fait de la société, & celui qui en vit séparé, suit par cela seul ce précepte sans avoir besoin d'y songer.

Notre homme ne sera donc pas vertueux, parce qu'il n'aura pas besoin de l'être; & par la même raison il ne sera ni vicieux, ni méchant. Car l'indolence & l'oisiveté, qui dans la société sont un si grand vice, n'en sont plus un dans quiconque a su renoncer à ses avantages pour n'en pas supporter les travaux. Le méchant n'est méchant qu'à cause du besoin qu'il a des autres, que ceux-ci ne le favorisent pas assez, que ceux-là lui font obstacle, & qu'il ne peut ni les employer, ni les écarter à son gré. Le solitaire n'a besoin que de sa subsistance, qu'il aime mieux se procurer par son travail dans la retraite, que par ses intrigues dans le monde, qui seroient un bien plus grand travail pour lui. Du reste il n'a besoin d'autrui, que parce que son cœur a besoin d'attachement, il se donne des amis imaginaires pour n'en avoir pu trouver de réels; il ne fuit les hommes qu'après avoir vainement cherché parmi eux ce qu'il doit aimer.

Notre homme ne sera pas vertueux, parce qu'il sera foible, & que la vertu n'appartient qu'aux ames fortes. Mais cette vertu à laquelle il ne peut atteindre, qui est-ce

qui l'admirera, la chérira, l'adorera plus que lui ? Qui est-ce qui avec une imagination plus vive s'en peindra mieux le divin simulacre ? Qui est-ce qui avec un cœur plus tendre s'enivrera plus d'amour pour elle ? Ordre, harmonie, beauté, perfection, sont les objets de ses plus douces méditations. Idolâtre du beau dans tous les genres, resteroit-il froid uniquement pour la suprême beauté ? Non, elle ornera de ses charmes immortels toutes ces images chéries qui remplissent son ame, qui repaissent son cœur. Tous ses premiers mouvemens seront vifs & purs ; les seconds auront sur lui peu d'empire. Il voudra toujours ce qui est bien, il le fera quelquefois ; & si souvent il laisse éteindre sa volonté par sa foiblesse, ce sera pour retomber dans sa langueur. Il cessera de bien faire, il ne commencera pas même lorsque la grandeur de l'effort épouvantera sa paresse : mais jamais il ne fera volontairement ce qui est mal. En un mot, s'il agit rarement comme il doit, plus rarement encore il agira comme il ne doit pas ; & toutes ses fautes, même les plus graves, ne seront que des péchés d'omission : mais

c'est par-là précisément qu'il sera le plus en scandale aux hommes, qui, ayant mis toute la morale en petites formules, comptent pour rien le mal dont on s'abstient, pour toute l'étiquette des petits procédés, & sont bien plus attentifs à remarquer les devoirs auxquels on manque, qu'à tenir compte de ceux qu'on remplit.

Tel sera l'homme doué du tempérament dont j'ai parlé, tel j'ai trouvé celui que je viens d'étudier. Son ame, forte en ce qu'elle ne se laisse point détourner de son objet, mais foible pour surmonter les obstacles, ne prend gueres de mauvaises directions, mais suit lâchement la bonne. Quand il est quelque chose, il est bon, mais plus souvent il est nul, & c'est pour cela même que sans être persévérant il est ferme, que les traits de l'adversité ont moins de prise sur lui qu'ils n'auroient sur tout autre homme, & que, malgré tous ses malheurs, ses sentimens sont encore plus affectueux que douloureux. Son cœur avide de bonheur & de joie ne peut garder nulle impression pénible. La douleur peut le déchirer un moment

ſans pouvoir y prendre racine. Jamais idée affligeante n'a pu long-tems l'occuper. Je l'ai vu dans les plus grandes calamités de ſa malheureuſe vie paſſer rapidement de la plus profonde affliction à la plus pure joie, & cela ſans qu'il reſtât pour le moment dans ſon ame aucune trace des douleurs qui venoient de la déchirer, qui l'alloient déchirer encore, & qui conſtituoient pour lors ſon état habituel.

Les affections auxquelles il a le plus de pente ſe diſtinguent même par des ſignes phyſiques. Pour peu qu'il ſoit ému ſes yeux ſe mouillent à l'inſtant. Cependant jamais la ſeule douleur ne lui fit verſer une larme; mais tout ſentiment tendre & doux, ou grand & noble dont la vérité paſſe à ſon cœur, lui en arrache infailliblement. Il ne ſauroit pleurer que d'attendriſſement ou d'admiration : la tendreſſe & la généroſité ſont les deux ſeules cordes ſenſibles par leſquelles on peut vraiment l'affecter. Il peut voir ſes malheurs d'un œil ſec, mais il pleure en penſant à ſon innocence, & au prix qu'avoit mérité ſon cœur.

Il

Il eſt des malheurs auxquels il n'eſt pas même permis à un honnête homme d'être préparé. Tels ſont ceux qu'on lui deſtinoit. En le prenant au dépourvu, ils ont commencé par l'abattre; cela devoit être, mais ils n'ont pu le changer. Il a pu quelques inſtans ſe laiſſer dégrader juſqu'à la baſſeſſe, juſqu'à la lâcheté, jamais juſqu'à l'injuſtice, juſqu'à la fauſſeté, juſqu'à la trahiſon. Revenu de cette premiere ſurpriſe il s'eſt relevé, & vraiſemblablement ne ſe laiſſera plus abattre, parce que ſon naturel a repris le deſſus, que connoiſſant enfin les gens auxquels il a à faire, il eſt préparé à tout, & qu'après avoir épuiſé ſur lui tous les traits de leur rage, ils ſe ſont mis hors d'état de lui faire pis.

Je l'ai vu dans une poſition unique & preſque incroyable, plus ſeul au milieu de Paris que Robinſon dans ſon Iſle, & ſéqueſtré du commerce des hommes par la foule même empreſſée à l'entourer, pour empêcher qu'il ne ſe lie avec perſonne. Je l'ai vu concourir volontairement avec ſes perſécuteurs à ſe rendre ſans ceſſe plus

isolé, & tandis qu'ils travailloient sans relâche à le tenir séparé des autres hommes, s'éloigner des autres & d'eux-mêmes de plus en plus. Ils veulent rester pour lui servir de barriere, pour veiller à tous ceux qui pourroient l'approcher, pour les tromper, les gagner ou les écarter, pour observer ses discours, sa contenance, pour jouir à longs traits du doux aspect de sa misere, pour chercher d'un œil curieux, s'il reste quelque place en son cœur déchiré où ils puissent porter encore quelque atteinte. De son côté il voudroit les éloigner, ou plutôt s'en éloigner, parce que leur malignité, leur duplicité, leurs vues cruelles blessent ses yeux de toutes parts, & que le spectacle de la haine l'afflige & le déchire encore plus que ses effets. Ses sens le subjuguent alors, & sitôt qu'ils sont frappés d'un objet de peine, il n'est plus maître de lui. La présence d'un malveillant le trouble au point de ne pouvoir déguiser son angoisse. S'il voit un traître le cajoler pour le surprendre, l'indignation le saisit, perce de toutes parts dans son accent, dans son regard, dans son geste. Que le traître disparoisse, à l'instant il est oublié;

& l'idée des noirceurs que l'un va brasser ne sauroit occuper l'autre une minute à chercher les moyens de s'en défendre. C'est pour écarter de lui cet objet de peine dont l'aspect le tourmente, qu'il voudroit être seul. Il voudroit être seul pour vivre à son aise avec les amis qu'il s'est créés. Mais tout cela n'est qu'une raison de plus à ceux qui en prennent le masque pour l'obséder plus étroitement. Ils ne voudroient pas même, s'il leur étoit possible, lui laisser dans cette vie la ressource des fictions.

Je l'ai vu, serré dans leurs lacs, se débattre très-peu pour en sortir, entouré de mensonges & de ténebres attendre sans murmure la lumiere & la vérité, enfermé vif dans un cercueil, s'y tenir assez tranquille sans même invoquer la mort. Je l'ai vu pauvre passant pour riche, vieux passant pour jeune, doux passant pour féroce, complaisant & foible passant pour inflexible & dur, gai passant pour sombre, simple enfin jusqu'à la bêtise, passant pour rusé jusqu'à la noirceur. Je l'ai vu livré par vos Messieurs à la dérision publique, flagorné, persiflé,

moqué des honnêtes gens, ſervir de jouet à la canaille, le voir, le ſentir, en gémir, déplorer la miſere humaine & ſupporter patiemment ſon état.

Dans cet état devoit-il ſe manquer à lui-même, au point d'aller chercher dans la ſociété des indignités peu déguiſées dont on ſe plaiſoit à l'y charger? devoit-il s'aller donner en ſpectacle à ces barbares, qui ſe faiſant de ſes peines un objet d'amuſement, ne cherchoient qu'à lui ſerrer le cœur par toutes les étreintes de la détreſſe & de la douleur qui pouvoient lui être les plus ſenſibles? Voilà ce qui lui rendit indiſpenſable la maniere de vivre à laquelle il s'eſt réduit, ou pour mieux dire, à laquelle on l'a réduit; car c'eſt à quoi l'on en vouloit venir, & l'on s'eſt attaché à lui rendre ſi cruelle & ſi déchirante la fréquentation des hommes, qu'il fut forcé d'y renoncer enfin tout-à-fait. *Vous me demandez*, diſoit-il, *pourquoi je fuis les hommes? demandez-le à eux-mêmes, ils le ſavent encore mieux que moi.* Mais une ame expanſive change-t-elle ainſi de nature, & ſe détache-t elle ainſi

de tout? Tous ſes malheurs ne viennent que de ce beſoin d'aimer qui dévora ſon cœur dès ſon enfance, & qui l'inquiete & le trouble encore au point que reſté ſeul ſur la terre, il attend le moment d'en ſortir pour voir réaliſer enfin ſes viſions favorites, & retrouver dans un meilleur ordre de choſes une patrie & de amis.

Il atteignit & paſſa l'âge mûr ſans ſonger à faire des livres, & ſans ſentir un inſtant le beſoin de cette célébrité fatale qui n'étoit pas faite pour lui, dont il n'a goûté que les amertumes; & qu'on lui a fait payer ſi cher. Ses viſions chéries lui tenoient lieu de tout; & dans le feu de la jeuneſſe ſa vive imagination ſurchargée, accablée d'objets charmans qui venoient inceſſamment la remplir, tenoit ſon cœur dans une ivreſſe continuelle qui ne lui laiſſoit, ni le pouvoir d'arranger ſes idées, ni celui de les fixer, ni le tems de les écrire, ni le deſir de les communiquer. Ce ne fut que quand ces grands mouvemens commencerent à s'appaiſer, quand ſes idées, prenant une marche plus réglée & plus lente, il en put ſuivre aſſez la trace pour

la marquer : ce fut, dis-je alors ſeulement, que l'uſage de la plume lui devint poſſible, & qu'à l'exemple & à l'inſtigation des gens de lettres avec leſquels il vivoit alors, il lui vint en fantaiſie de communiquer en public ces mêmes idées dont il s'étoit long-tems nourri lui-même, & qu'il crut être utiles au genre-humain. Ce fut même en quelque façon par ſurpriſe & ſans en avoir formé le projet, qu'il ſe trouva jetté dans cette funeſte carriere, où dès-lors peut-être on creuſoit déja ſous ſes pas ces gouffres de malheurs dans leſquels on l'a précipitée.

Dès ſa jeuneſſe il s'étoit ſouvent demandé pourquoi il ne trouvoit pas tous les hommes bons, ſages, heureux comme ils lui ſembloient faits pour l'être; il cherchoit dans ſon cœur l'obſtacle qui les en empêchoit & ne le trouvoit pas. Si tous les hommes, ſe diſoit-il, me reſſembloient, il régneroit ſans doute une extrême langueur dans leur induſtrie; ils auroient peu d'activité, & n'en auroient que par bruſques & rares ſecouſſes; mais ils vivroient entr'eux dans une très-douce ſociété. Pourquoi n'y vivent-ils pas

ainſi ? Pourquoi toujours accuſant le Ciel de leurs miſeres, travaillent-ils ſans ceſſe à les augmenter ? En admirant les progrès de l'eſprit humain, il s'étonnoit de voir croître en même proportion les calamités publiques. Il entrevoyoit une ſecrete oppoſition entre la conſtitution de l'homme & celle de nos ſociétés; mais c'étoit plutôt un ſentiment ſourd, une notion confuſe qu'un jugement clair & développé. L'opinion publique l'avoit trop ſubjugué lui-même pour qu'il oſât réclamer contre de ſi unanimes déciſions.

Une malheureuſe queſtion d'académie qu'il lut dans un mercure vint tout-à-coup déciller ſes yeux, débrouiller ce chaos dans ſa tête, lui montrer un autre univers, un véritable âge d'or, des ſociétés d'hommes ſimples, ſages, heureux, & réaliſer en eſpérance toutes ſes viſions, par la deſtruction des préjugés qui l'avoient ſubjugué lui-même; mais dont il crut en ce moment voir découler les vices & les miſeres du genre humain. De la vive effervescence qui ſe fit alors dans ſon ame ſortirent des étincelles de génie qu'on a vu briller dans ſes écrits durant dix

ans de délire & de fievre ; mais dont aucun vestige n'avoit paru jusqu'alors, & qui vraisemblablement n'auroient plus brillé dans la suite, si cet accès passé il eût voulu continuer d'écrire. Enflammé par la contemplation de ces grands objets, il les avoit toujours présens à sa pensée, & les comparant à l'état réel des choses, il les voyoit chaque jour sous des rapports tout nouveaux pour lui. Bercé du ridicule espoir de faire enfin triompher des préjugés & du mensonge la raison, la vérité, & de rendre les hommes sages en leur montrant leur véritable intérêt, son cœur, échauffé par l'idée du bonheur futur du genre-humain & par l'honneur d'y contribuer, lui dictoit un langage digne d'une si grande entreprise. Contraint par-là de s'occuper fortement & long-tems du même sujet, il assujettit sa tête à la fatigue de la réflexion, il apprit à méditer profondément, & pour un moment il étonna l'Europe, par des productions dans lesquelles les ames vulgaires ne virent que de l'éloquence & de l'esprit, mais où celles qui habitent nos régions éthérées reconnuren avec joie une des leurs.

LE FRANÇOIS.

Je vous ai laissé parler sans vous interrompre, mais permettez qu'ici je vous arrête un moment....

Fin du premier Volume.



